Fiction & Cie

Norman Manea

Les clowns

Le dictateur et l'artiste

essai

Seuil

Fiction & Cie

Norman Manea

LES CLOWNS : LE DICTATEUR ET L'ARTISTE

essai

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR ET ODILE SERRE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

DU MÊME AUTEUR

Le Bonheur obligatoire
Albin Michel, 1991
et coll. « Points » n° P1536

Le Retour du hooligan
une vie
Seuil, 2006
(Prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » n° P1748

L'Heure exacte
(nouvelle édition du Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
Seuil, 2007

L'Enveloppe noire
Seuil, 2009

COLLECTION

« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serr
de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

Titre original : *Despre clovni : dictatorul şi artistul*
Éditeur original : Editura Polirom
ISBN original : 973-681-964-7
© original : Norman Manea, 1992
All rights reserved

ISBN 978-2-02-112612-9

© Éditions du Seuil, octobre 2009, pour la traduction française

fictionetcie.com
www.editionduseuil.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

« Je ne suis qu'un clown
irlandais, dit-il, a great joker at the
universe. »

Jacques Mercanton
Les Heures de James Joyce [I]

I . © *L'Aire*, 1988, p. 60.

Table des matières

Couverture

DU MÊME AUTEUR

Copyright

Note de l’auteur (pour la première édition, Grove Press, New York, 1992)

La Roumanie en trois phrases (commentées)

I

II

III

Post-scriptum

NOTES

Les clowns : le dictateur et l’artiste Notes à propos d’une lecture de Fellini

NOTES

Le rapport du censeur (avec des notes explicatives de l’auteur censuré)

Le rapport du Censeur

NOTES

Felix culpa

NOTES

Histoire d’une interview

Norman Manea : « L’écrivain – cette conscience droite en laquelle ses prochains peuvent croire »

NOTES

Exil

Blasphème et carnaval

NOTES

Addenda - Incompatibilités

NOTES

Note de l'auteur
(pour la première édition,
Grove Press, New York, 1992)

En arrivant en Occident, il y a quelques années, j'ai ressenti l'urgence de décrire la vie sous la dictature roumaine – il fallait, surtout, tirer des enseignements de ce genre d'expérience. Mais je répugnais à contribuer aux clichés d'une souffrance déjà classifiée et commercialisée dans le répertoire de la dissidence est-européenne.

La société totalitaire d'où je venais, avec ses extraordinaires mises en scène, n'était pas une aberration irréelle, diabolique – ce que le public occidental aurait préféré croire –, mais une réalité humaine susceptible de renaître un jour, sous d'autres formes, comme idéologie ou même comme structure sociale.

Mais j'étais disposé, au début de mon exil, à discuter tout particulièrement de la relation entre l'écrivain, le Pouvoir et les masses opprimées, pas si innocentes que cela. Et, naturellement, de la relation entre l'écrivain et sa propre vulnérabilité.

Dans tout système politique faisant une arme de la culture (couvrant l'artiste de punitions ou de privilèges excessifs), l'écrivain est sans cesse confronté à des pièges destinés à le compromettre, à détruire petit à petit son intégrité, et donc son identité. Il doit surtout apprendre à se protéger des pièges mentaux, des visions simplistes, non seulement à l'intérieur des systèmes totalitaires, mais où que ce soit. Ce qui parfois ressemble à une polarité élémentaire pourrait bien être une simple complémentarité. Nombre d'antifascistes ont été communistes, comme on sait ; assez fréquemment,

les adversaires d'un système totalitaire (fascisme, communisme, fondamentalisme religieux) se font, consciemment ou non, les avocats d'un autre totalitarisme. L'authentique esprit libéral de la démocratie n'est pas seulement opposé au totalitarisme ; il lui est étranger et se situe, de par sa nature même, au-dessus des polarités.

M'efforçant depuis toujours de déjouer ces pièges, je suis devenu de plus en plus sceptique face au kitsch politique et méfiant devant ses étiquettes manipulatrices. Les masques communistes sont tombés des visages défigurés et las de millions de captifs en Europe de l'Est, plongés dorénavant dans la longue et douloureuse transition vers une société civile, et pourtant mon scepticisme et ma méfiance n'ont pas baissé la garde. Sur l'autre rive, la société libre avait l'air tout à fait satisfaite, vengée par sa victoire ; elle considérait que l'effondrement de la partie adverse la légitimait, et se gardait de toute autoanalyse. *Outsider* dans les deux systèmes, je ne pouvais ignorer la double ironie de cette situation.

Les premières années d'exil, dans ce passage compliqué d'une rive à l'autre du monde, guère différent d'un saut dans le vide, bien des questions se sont accumulées. Il ne s'agit pas seulement d'un choc linguistique. On conçoit aisément pourquoi un certain temps s'écoule habituellement avant que l'exilé puisse se remettre à écrire, ou pourquoi l'écriture est intermittente dans l'exil. Je n'ai donc été capable, jusqu'ici, d'aborder que quelques-uns des sujets qui m'obsèdent.

Les textes de ce recueil, soumis à une certaine rhétorique dialectique, journalistique, s'attachent tous à la relation entre l'écrivain, l'idéologie et la société totalitaire, dans un pays où la tradition politique fut loin d'être admirable et où la dictature des dernières décennies fut un pittoresque mélange de brutalité et de farce, d'opportunisme et de démagogie. On peut comprendre pourquoi la faute de ceux qui se sont laissé griser par les utopies totalitaires n'a pas été une *felix culpa* et pourquoi les masques heureux de ceux qui ont été récompensés pour leur complicité de tous les jours avec le Pouvoir ne suscitent pas que le rire.

Mais, pour les autres, la vie en captivité a signifié résistance, solidarité, tout ce que la souffrance et l'espérance imposent. Les blessures sont durables. Elles n'ont laissé au convalescent qu'un optimisme modéré, quel que soit le méridien de son avenir. C'est la raison pour laquelle l'allégresse de la victoire et la joie de la libération n'éclatent pas dans ces pages.

En 1945, à son retour du camp de concentration, l'enfant que j'étais a reçu un livre de contes roumains. Aujourd'hui encore je me souviens de ce premier cadeau, la couverture épaisse et verte, la magie de l'instant : le mot comme miracle. Ce n'est que plus tard qu'il m'a fallu découvrir, inévitablement, le mot comme arme, contre l'homme ou pour sa défense.

En écrivant ces textes, j'ai souvent songé – comme à l'époque où j'écrivais d'autres livres et, en particulier, *Les Années d'apprentissage de l'Auguste*[I] – à la formation par la déformation, au conflit entre les aspirations individuelles et la pression tyrannique du « gros animal », comme Simone Weil appelait la société. Dans un État totalitaire, la société verrouillée et les individus réduits à une masse amorphe se muent en gigantesque prison, constituée de cellules, individuelles ou appartenant à l'État, gardées les unes comme les autres, non seulement par des geôliers, mais aussi par nos propres concitoyens : une solution brutale aux conflits sociaux que les régimes démocratiques affrontent d'habitude de façon humaine, civilisée et même efficace.

Pour moi, l'apprentissage social d'un quidam n'importe où ressemble à l'aventure d'un Auguste, étourdi par les fausses promesses. D'autant plus, la vie de l'artiste, professionnel des chimères.

L'expérience totalitaire demeure cependant sans pareille, une situation extrême dont les limites peuvent toujours être repoussées, dont le potentiel malin crée un cancer social. Une société loin d'être monolithique, comme l'espéraient les communistes et le soutenaient les anticommunistes, qui se caractérisait, en fait, par l'ambiguïté et la duplicité, les masques et l'artifice. Seuls les chefs et les dresseurs du Cirque totalitaire croyaient en la magie absolue de la terreur et dans la fascination des faux trophées.

Ni la tragédie totalitaire ni la comédie totalitaire, qui sont inséparables, ne peuvent tomber dans l'oubli. L'écrivain, cas extrême dans une situation extrême, devient là le symbole de l'impasse d'une société entière.

Pour être honnête, le survivant ne peut se permettre ni illusions frivoles ni lamentations exagérées. Écrivain, le survivant est bien placé pour savoir que le jeu de l'art affrontera toujours, sans jamais le domestiquer, le Gros Animal. Flaubert ne cabotinait pas lorsqu'il se voyait comme un

saltimbanque : la parodie du Grand Adversaire est justement la revanche ironique de l'écriture.

Bard College,
juin 1991

Traduit par Odile Serre

I . . *Anii de ucenicie ai lui August Prostul*, Cartea Românească, Bucarest, 1979 (non traduit en français).

La Roumanie en trois phrases (commentées)

> « […] le Démon du sadisme et de la bêtise obstinée. »
>
> « Si l'administration et la politique étaient à la hauteur du mouvement artistique […]. »
>
> « Une contrée où vivaient des hommes et des livres. »

I

« *Dans la Roumanie légionnaire*[1]*, bourgeoise, nationaliste, j'ai eu sous les yeux le Démon du sadisme et de la bêtise obstinée.* » Ces mots d'Eugène Ionesco[2] ont paru en 1946 en Roumanie (mais ils ont été plus tard significativement étoffés dans le volume *Présent passé – Passé présent*, publié en 1968 à Paris).

Ces dernières années, cette phrase m'a obsédé. Je me demandais combien de mots devraient être changés, et lesquels, pour qualifier la situation d'aujourd'hui.

Enfant, j'ai vécu moi-même les horreurs de la haine et de la guerre dans la Roumanie légionnaire, bourgeoise, nationaliste. Puis j'ai consulté quantité de livres, documents, créations artistiques et études afin de comprendre le phénomène nazi propre à l'Allemagne, mais aussi ses différentes variantes européennes, analysant les significations sociales, historiques, psychologiques (c'est-à-dire humaines) de ces profondes

dégradations collectives. La perte des repères et l'exaspération de couches toujours plus larges de la population, la disparition progressive – par la terreur – de la société civile, l'instauration d'un état de siège quotidien, où « l'ennemi » extérieur ne devient qu'un prétexte à l'anéantissement des « suspects » à l'intérieur de la Cité.

Mais ce n'est que ces dernières années, me semble-t-il, que j'ai vraiment compris le mécanisme favorisant de tels désastres. Sous la pression toujours plus forte de l'érosion économique, politique et morale, la Roumanie offrait le tableau immédiat d'un effondrement dont je n'étais plus seulement le cobaye, comme dans mon enfance, mais aussi le scrutateur, et même l'un des « suspects » résistant encore.

Le film de Bergman, *L'Œuf du serpent*, m'est revenu plus d'une fois à l'esprit : le marasme de l'Allemagne prénazie, les phases paranoïaques de la déroute et de la manipulation, comment le découragement se mue en résignation puis en soumission, comment le mécontentement se cherche vite des cibles marginales, comment la bêtise et la violence se vengent où elles le peuvent, dans ce quotidien de misère et de harcèlement.

Hâtons-nous de dire que, malgré de nombreuses ressemblances, la Roumanie d'aujourd'hui n'est pas la Roumanie légionnaire, bourgeoise, nationaliste qu'elle fut avant et pendant la guerre.

Les longues controverses de ces dernières années, en Occident, sur la ressemblance entre nazisme et communisme, ignorent, plus ou moins délibérément, les différences entre les deux systèmes totalitaires. L'acceptation d'étiquettes commodes, caractéristique de ce besoin très banal de simplification, s'associe probablement à la naïve conviction que, si l'on démontre l'effet également catastrophique des différentes formes de dictatures, on arrive, par une sorte de culpabilisation générale, à relativiser les culpabilités et, ainsi, à une implicite disculpation progressive.

Même leur façon d'« emprunter » parfois leurs méthodes ne rend pas égaux les deux systèmes. Qui veut comprendre quelque chose d'essentiel sur le « socialisme réel » (mais aussi ceux qui font des recherches sur le caractère et les conséquences du « national-socialisme ») devrait d'abord approfondir les différences entre nazisme et communisme. Le communisme proposait un idéal généreusement humaniste, à large audience, et fait montre d'une duplicité stratégique plus subtile, ce qui explique peut-être, du moins partiellement, son âge déjà vénérable et sa force incomparable de

pénétration. Le nazisme était en accord avec lui-même quand il a fait ce qu'il a fait ; ceux qui l'ont adopté, au moins au début, l'ont « choisi » en connaissance de cause et « légalement ». Le communisme, système qui s'est imposé aux masses par la force, est plutôt en désaccord avec lui-même lors d'un bilan du rapport projet-réalité. Dans ce désaccord entre l'idéologie et les nécessités concrètes du pouvoir, entre l'idéal proposé et la réalité qui le nie, se trouvent aussi, en fait, la relative capacité à rebondir, la capacité de restructuration et de mystification. Dans cette large zone de « non-concordances » (où la démagogie est à l'œuvre, où se manifeste l'élasticité sociale), les processus vitaux interviennent aussi, la vie, le quotidien sont en mouvement.

Cependant les comparaisons ne sont pas dénuées d'intérêt, ni les ressemblances dépourvues de signification. L'obscurité dans les rues de Bucarest, le froid dans les maisons, les queues interminables pour se procurer les aliments de première nécessité, l'ubiquité de la police et de ses collaborateurs, la diversion nationaliste, l'agressivité croissante entre les gens, la monstrueuse amplification de la pression officielle, s'exerçant de façon cynique dans les champs économiques, psychiques ou administratifs, m'ont souvent rappelé les images prénazies du film de Bergman. Un état de prostration, de confusion, oscillant sans cesse entre l'implosion et l'explosion, que le système maintient en imprimant un style « larvaire » à l'existence de tous les jours. Un perpétuel ajournement, donnant corps au soupçon, à la scission, la diversion, la démagogie, la duplicité. Un amenuisement progressif, jusqu'à la disparition, de la vie privée, toujours plus limitée, par un effet d'« étatisation » du temps, devenu une cotisation arrachée à l'individu par les autorités, et par la focalisation obsessionnelle de toutes les préoccupations sur la seule survie, réglementée par le Pouvoir. Les heures consacrées aux queues, aux réunions, aux manifestations, ajoutées aux heures de travail, aux heures de cohue dans les désastreux « transports en commun » pour aller et revenir de son lieu de travail, des réunions, de l'approvisionnement se conjuguent avec les heures passées, quand on y arrive enfin, dans sa cage personnelle, où l'on reste égaré, muet, le regard dans le vide, un temps indéfini qui ressemble à l'infini du désespoir.

Le regard dans le vide et la pensée nulle part… le regard malade de la présence d'un visage, toujours le même, sur tous les murs, dans toutes les

pièces, et cette question : la malédiction cristallisée sur ce visage, projeté des centaines de fois sous les yeux, est-elle un événement malheureux, un dérèglement non seulement psychique, mais aussi historique, ou bien n'est-elle que la polarisation du mal latent en chacun de nous et depuis toujours, explosant maintenant comme un destin collectif ?

Partout, la présence insidieuse, dilatée, du monstre nommé Pouvoir. Chez soi, dans ses pensées, dans le lit conjugal… Le pouvoir de l'obscurité. Le trou noir où fermentent l'impuissance et la vanité, le démon du sadisme et de la bêtise perfide, obstinée. L'impersonnalité s'affirmant sans relâche : le culte de l'affirmation par la négation. Le vide qui ne peut être comblé. La polarisation de l'énergie maléfique… « *Lui, Elle, Eux* »… La tyrannie et sa parentèle, ses esclaves grotesques. Les festivités du pouvoir, de la bêtise et de la perversité. Les funestes pathologies collectives. La peur. L'apathie. La dépersonnalisation. La rhinocérisation. Le démon du sadisme et de la bêtise obstinée.

Jusqu'où peut aller l'instinct de conservation, quelle est la capacité d'endurance de l'homme, à quelles transformations est-il disposé ou contraint sous la terreur ? Panique, lassitude, dégoût… au travail, dans les queues, lisant le même journal stupide, regardant les deux heures d'horreur quotidienne à la télévision. Le permis pour la machine à écrire, les hôpitaux misérables et combles… le sentiment qu'on peut mourir à chaque instant et qu'en survivant on ne fait que fractionner et prolonger cette mort lente, jour après jour, heure après heure. Petit à petit, on cesse de voir ses amis, parce que les bus sont rares et bondés et qu'il est devenu impossible de traverser la ville d'un bout à l'autre, parce qu'on n'a rien à offrir à manger, boire ou même fumer, parce qu'on ne supporte plus de répéter, pour la énième fois, les mêmes mots du désespoir et qu'on ne veut pas voir la défaite, toujours plus ridée, de l'autre et de soi-même.

Le mensonge toujours plus autoritaire et agressif. La désespérance cantonnée dans la névrose. La résignation empoisonnée par le cynisme. Ce ne sont que les aspects les plus frappants d'un phénomène social d'une prolifique « diversité », difficile à résumer et à expliquer de façon logique dans sa paradoxale cohérence destructrice.

La succession des événements « personnels », matière première du calendrier et de la biographie, devient elle-même révélatrice.

La première moitié de l'année 1986 a d'abord signifié, pour moi, la lutte contre la censure qui avait stoppé à l'imprimerie le tirage de mon roman *L'Enveloppe noire*. Une confrontation avec un adversaire obstiné et démoniaque, qui ne cessait d'inventer des exigences absurdes. Pendant presque six mois, une lutte pour chaque page, chaque phrase, chaque mot.

En mai, je participai à Tîrgu-Mureş à un colloque sur la problématique du roman roumain contemporain. Après l'explosive Conférence des écrivains de 1981, les autorités, à chaque rencontre entre écrivains, usaient du même scénario : la suppression de tout contact avec le public (jusqu'au compte rendu sommaire de l'événement par la presse, qui devait être sibyllin et faire de la désinformation), l'enregistrement de toutes les interventions, l'immobilisme devant les revendications, leur transmission pour « étude » aux organes ayant pour mission de compléter le « dossier » de chacun des participants. Les relations amicales que j'entretenais avec mes confrères de la revue littéraire à l'origine du colloque m'avaient résolu – malgré ces prévisions – à accepter leur invitation.

Outre le groupe des quinze ou vingt écrivains étaient aussi présents dans la salle des délégués du Conseil de la culture et de l'éducation socialistes de Bucarest, des fonctionnaires culturels et des apparatchiks du cru, flanqués d'inconnus qui, à leur mine et leur comportement, montraient assez clairement à quelle Institution ils appartenaient. Sur la table du præsidium se trouvait naturellement l'inévitable magnétophone.

J'étais décidé à ne pas prendre la parole. Et pourtant… en écoutant l'intelligente plaidoirie d'un talentueux confrère en faveur du primat esthétique dans l'évaluation de l'œuvre littéraire, je ne pus m'empêcher de nuancer ses affirmations sur l'inutilité du « ballast » conjoncturel et contestataire dans les romans contemporains. Je cherchai à démontrer que, malheureusement, le retranchement « esthète » devant le quotidien, l'indifférence aux interrogations aiguës qu'il pose n'avaient pas encore donné, dans le roman roumain d'aujourd'hui, un nombre excessivement important d'œuvres majeures. Peut-être aussi parce que « l'esthétique » n'était pas devenue une *est-éthique*[3] ? Ce jeu de mots n'était évidemment pas le fruit du hasard, ni le fait que, en conclusion, je fisse allusion à Borges et Sábato. Mais je ne dis rien des similitudes – auxquelles j'avais médité ces dernières années – entre Roumanie et Argentine. Des ressemblances

structurelles et de tempérament, ainsi que le même malheureux contraste entre le talent artistique et la réalité politique confuse et sombre (écrivant *L'Enveloppe noire* dans ces années du désastre roumain, je m'étais mis à « dialoguer » non seulement avec la ténébreuse et étrange organisation des aveugles de *Héros et Tombes*[4], le roman de Sábato, mais également avec la sinistre dictature argentine).

Le lendemain, au moment de partir pour l'aéroport, un collaborateur de la revue littéraire locale me prévint, à titre confidentiel, qu'un officier de la Securitate lui avait rendu visite, ce matin-là, ainsi qu'à certains de ses collègues, lui demandant ce qu'il pensait de mon intervention et, en général, du « personnage » que j'étais.

À cette heure-là, nous étions quatre à prendre l'avion pour Bucarest. À l'entrée de l'aéroport, il fallait présenter les billets et les pièces d'identité. Un contrôle de routine ; mes trois compagnons se dirigeaient déjà vers l'entrée… mais, surprise : je fus soumis à un traitement spécial. L'officier prit ma carte d'identité et me demanda de patienter. Il partit avec ma carte d'identité, dit-il, pour… un contrôle. Mes trois confrères revinrent à la porte d'entrée et attendirent, par solidarité, que mon « cas » soit résolu. Les éclaircissements fournis par les militaires de l'entrée ne montraient rien d'autre, en fait, que la bêtise obstinée et hostile des « uniformes ».

« Une opération de routine », m'expliquait plus tard un ami, bon connaisseur de ce genre de provocations. « Rien d'important, tu sais. Ils voulaient seulement te signifier qu'ils t'avaient à l'œil. Ce que tu aurais dû, de toute façon, soupçonner. »

Les semaines suivantes, je poursuivis mes démarches en vue d'un voyage touristique à l'Ouest. (Un jury artistique international m'avait accordé, disait-on, la bourse annuelle « Berliner Künstlerprogramm 1987 ». La « poste » roumaine avait pris soin, naturellement, de ne pas me faire parvenir la lettre d'invitation officielle. Ce fut, finalement, mieux ainsi. Je n'aurais jamais obtenu l'autorisation d'honorer une bourse occidentale d'un an, les autorisations de ce genre étant accordées – ou plutôt refusées – au plus haut niveau hiérarchique du pays[5].)

En ce jour de juin, il y avait foule au commissariat, devant le bureau chargé des voyages à l'étranger. J'eus le temps de lire les panneaux d'affichage dans le hall. L'un des panneaux présentait les photos de

délinquants et décrivait leurs méfaits. Trois jeunes avaient commis ensemble une sorte de pillage ou de vol. Les textes accompagnant les photos suivaient le même schéma. Untel, né à, sans travail, sans antécédents judiciaires, a commis, avec, pillage et vol à l'encontre du citoyen Untel, est retenu, en état d'arrestation, en attente de la peine qui convient. La formule (avec de nombreuses fautes grammaticales) se répétait au-dessous de chaque visage de jeune aux sourcils froncés et au crâne rasé. À une différence près : pour le dernier, le plus jeune (seize ans), il n'était pas seulement écrit « sans travail », mais « tsigane sans travail ». Cela en 1986, dans une section de la milice roumaine, à côté de nombreuses affiches citant la Constitution de la société « multilatéralement développée » (qui interdisait, bien évidemment, toute discrimination ou incitation à la discrimination) !

À la mi-octobre, je trouvai enfin dans ma boîte aux lettres le miraculeux avis « spécial », avec le cachet du ministère de l'Intérieur. Je connaissais déjà l'hystérie qu'engendre ce genre de triomphe, la sensation d'être suivi à chaque pas, l'incertitude entretenue sadiquement par les autorités quant à la « validité » de l'accord obtenu, susceptible d'être annulé au dernier moment.

Si les malheurs ne viennent jamais seuls, il en est parfois de même pour les bonnes nouvelles. Peu après, j'appris que le jury de l'Union des écrivains, réuni afin de choisir les meilleurs livres parus en 1984[6], avait décerné un prix à mon volume intitulé *Pe contur*. Je me souvenais de la violente campagne de presse, quelques années plus tôt, en représailles de mon « impertinence » : j'avais critiqué publiquement l'odieux éditorial néo-nazi (portant naturellement le titre d'« Idéaux ») publié, comme par hasard, dans *Săptămîna*, la revue « culturelle » fascisante de la cellule bucarestoise du Parti. J'enregistrai la nouvelle avec une relative méfiance.

En novembre, je partis pour la Bucovine du Nord prendre congé de mes parents. À peine entré dans le compartiment, je reconnus sans mal dans le passager en costume-cravate, la serviette « Diplomat » pour seul bagage, plongé dans ses lectures, l'« ombre » devant m'accompagner jusqu'à destination et peut-être davantage (« seulement te signifier qu'ils t'avaient à l'œil »…).

La ville était couverte de grandes affiches : « la semaine de la culture à Suceava ». Un jour consacré à la musique, un autre aux arts plastiques, à la littérature, au cinéma, au théâtre, etc. Les noms des vedettes annoncées pour la rencontre avec les « écrivains de Bucarest » étaient choisis selon le système *sandwich* établi ces dernières années : il mélangeait – dans une savante confusion – des écrivains de valeur avec des médiocres, des écrivains officiels avec des écrivains honnêtes, en une composition « autorisée ».

En cette matinée froide et triste d'automne, tandis que je me dirigeais vers le magasin d'alimentation pour voir quelle queue j'allais faire, je ne ressentais aucune curiosité pour ce genre de spectacle. Je n'étais venu dans la ville de mon enfance et de mon adolescence que pour affronter les lourds moments de la séparation.

Mais je fus arrêté par un voisin, poète et journaliste local. Il se rendait à la rencontre littéraire annoncée. Il insista, de façon pénible et gênante, pour que je l'accompagne. Il me reprochait insidieusement de me tenir éloigné non seulement de l'actualité littéraire (et politique), mais aussi de ma ville natale (de mes confrères de province). Il semblait offensé. Je cédai. Hélas, je cédai.

Lorsque je me retrouvai dans le bureau du directeur de la Maison de la culture locale, où attendaient déjà les apparatchiks du parti et les journalistes de la ville, je me sentis encore plus mal à l'aise. Pas rasé, fatigué, en proie à mes pensées, dans mon pull de tous les jours, devant le groupe de femmes et d'hommes en tenue de fête, j'étais vraiment l'« intrus ». Mais le directeur paraissait absolument ravi que participe au débat sur « Tradition et innovation dans la littérature roumaine contemporaine », grâce à ma présence inattendue, un… « romancier connu ». J'arguais du fait que je ne faisais pas partie des noms affichés, que je n'avais rien à dire sur ce thème, que ma tenue… En vain.

Bientôt, venant de l'hôtel, les « écrivains bucarestois » firent leur apparition. Au lieu de sept, ils étaient trois. En fait, deux seulement, car le troisième ne se présentait que comme journaliste de *Scînteia tineretului*, le quotidien de l'Union de la jeunesse communiste.

Les deux écrivains formaient cette paradoxale association, fréquente dans la vie littéraire (et ailleurs) roumaine, entre des hommes qui naturellement devraient se trouver aux antipodes et qui pourtant s'accordent

étrangement, et sur le long terme. Le brillant poète (« enfant terrible » depuis ses débuts) qui pouvait tout à la fois, avec insolence, intelligence et humour, agresser les autorités et obtenir d'elles certains avantages, accompagnait avec une affection amusée, comme en d'autres occasions, son ami bien plus âgé, à qui il donnait affablement du « Professeur » (un de ces universitaires souvent utilisés par le Pouvoir dans les missions officielles à l'étranger).

Un poète, un critique, un romancier… l'exacte formation nécessaire au débat. Nous montâmes sur scène, devant une assistance d'une cinquantaine de personnes, pour la majorité des enfants de dix ou quinze ans, mais aussi d'une dizaine d'enseignants des écoles avoisinantes. Il fut décidé, pour simplifier le débat, que nous allions répondre aux questions de la salle. Après un certain temps, quelqu'un enfin se décida. J'eus tout loisir de regarder le jeune public, en manteau et bonnet, et les quelques professeurs, eux aussi en manteau et bonnet, car la salle n'était évidemment pas chauffée, et je compris qu'il y aurait bien autre chose à évoquer, devant ces auditeurs occasionnels, que la situation de la littérature roumaine contemporaine…

Enfin, une sorte de gouvernante autrichienne, engoncée dans un gros paletot gris de facture militaire, un petit chapeau de chasse sur une oreille, lança la première question : « Que se passe-t-il avec le prix Nobel ? Pourquoi n'avons-nous pas un Nobel… pourquoi la Roumanie n'obtient-elle pas elle aussi un prix Nobel pour l'un de ses écrivains ? »

Le poète rebondit aussitôt, inspiré par l'énormité de la question, mais demanda ensuite au critique une réponse « qualifiée ». Le professeur dévoila, sans excès de modestie, avoir été durant de nombreuses années le consultant de la Fondation Nobel pour la Roumanie, qualité qu'il ne se décidait à rendre publique que ce jour-là. Puis il parla de ses fréquents voyages en Occident, de ses relations amicales avec diverses personnalités littéraires dans le monde, de la commercialisation de la culture occidentale, de l'injustice faite à la culture de l'Est et à la culture roumaine. Il s'approchait de la conclusion surprise qu'il préparait : « Il y a quelques années, Saul Bellow est venu chez nous. Je l'ai rencontré, je lui ai demandé : Dites-moi, m'sieur, qui est derrière vous ? Qui est, en fait, derrière vous ? Qui vous a donné, finalement, le prix Nobel ? » Le public enfantin et les instituteurs apathiques s'animèrent, soudain arrachés au froid

qui les recroquevillait dans leurs manteaux. L'orateur fit une longue pause stratégique, puis enchaîna. « Voilà où nous en sommes. Disons-le clairement : il y a une force manipulatrice. Parlons vrai, mettons le doigt là où ça fait mal. Nelly Sachs est une bien médiocre poétesse. Ces juifs… tous ces juifs qui écrivent dans des langues anciennes, que personne ne comprend. » Et, en se tournant vers le poète à ses côtés, il lui demanda son aide : « Celui-là, comment s'appelle-t-il déjà, celui qui a eu le Nobel il y a quelques années ? » Le poète vola à son secours : Bashevis Singer. Victorieux, le Professeur reprit aussitôt : « Exactement, Singer ! Oui, oui, Singer. J'ai cherché quelques livres de ce Singer, en traductions. Et je les ai lus, mon cher. Je les ai lus. Ils n'ont absolument aucune valeur ! Ce n'est pas un écrivain, mon cher, ce n'est pas un écrivain… »

Dans ces circonstances, je n'avais aucune envie d'une controverse littéraire sur Isaac Bashevis Singer. Pourtant, je me sentis obligé de nuancer les affirmations si catégoriques du Professeur. Je dis qu'à la différence des compétitions sportives, où la performance se mesure au mètre et au chronomètre, l'évaluation en art se révèle plus difficile, d'une plus grande relativité… L'octroi des prix littéraires, aussi bien à l'Union des écrivains de Bucarest qu'à la Fondation Nobel, est rarement parfait. Mais ces prix doivent être vraisemblables, c'est-à-dire crédibles du point du vue de la valeur. L'obsession des prix génère une frustration peu stimulante, la création artistique relevant de la solitude et de l'originalité, non des honneurs et de la publicité… Je rappelai au Professeur notre rencontre, quelques années plus tôt, à Belgrade. Nos hôtes nous avaient submergés de volumes d'écrivains yougoslaves traduits à l'étranger, ainsi que de généreuses notes descriptives sur la littérature yougoslave, en des langues de grande circulation. Malheureusement, la Roumanie n'était pas capable d'offrir cela. Le professeur approuva d'un signe de tête, mais je n'étais pas du tout sûr qu'il s'en souvenait. Je l'avais alors souvent vu dans une confusion due à l'ébriété (il perdait à ces moments-là le masque jovial qu'il portait lors de ses hypocrites discours sur la « suppression de la censure » et la « liberté d'opinion » en Roumanie)[7].

Suivirent d'autres questions, d'autres réponses. En conclusion, le Professeur informa le public des projets de la maison d'édition qu'il dirigeait. Il expliqua dans le détail les difficultés que rencontrait, ces

derniers temps, l'activité éditoriale roumaine, souligna l'intérêt pour la culture et le soutien sans faille du Président du Pays, Secrétaire général du Parti, évoquant aussi les quelques rencontres où il eut l'honneur de l'écouter et de se convaincre de ses idées généreuses et de son dynamisme en matière de culture. « Mais surgit toujours un autre obstacle. Disons la vérité, pourquoi nous garder de la vérité ? Il y a quelques années, j'ai reçu la visite de deux professeurs venus d'Israël. Je les connaissais, ils étaient originaires de Roumanie. Ils m'ont demandé : que se passe-t-il avec l'édition Eminescu[8] ? Elle n'est pas prête ? Ben non, elle n'est pas prête à cause de vous, leur ai-je répondu. À cause du Grand Rabbin, sachez-le bien ! C'est la vérité. Disons-le tout net… »

En sortant de la salle, j'exprimai au poète mon indignation quant au comportement de son ami, le Professeur. Parler ainsi devant une assemblée d'enfants ? Et en tant que représentant officiel, devant d'autres officiels ? ! Manier les mensonges avec un tel cynisme… La propagande antisémite, anti-occidentale ! Comment osait-il affirmer que *toutes* les institutions culturelles occidentales étaient dominées par des intérêts extraculturels, que toute la culture occidentale était pervertie et commerciale, que l'édition du plus grand poète roumain serait retardée à cause de ses textes antisémites : à cause également de ses textes antirusses et pour d'autres raisons, ô combien plus compliquées ! Profiter de la candeur d'un public d'adolescents, dans la Roumanie de 1986 ? Il aurait mieux valu expliquer à ces enfants pourquoi ils n'avaient pas à manger et pourquoi il faisait froid chez eux ou dans la salle de spectacles !

Le jeune poète, désormais moins jeune, ne se laissait pas contaminer par ma naïve révolte. Il fit un signe de la main pour me rappeler que le Professeur avait des « galons » à l'épaule. Autrement dit… je devais comprendre qu'il était au service d'une certaine *Institution*. Je comprenais ce qu'il voulait dire sans comprendre pourquoi ce qu'il s'était passé serait négligeable. « Des broutilles, des bêtises. Aucune importance. L'antisémitisme et l'anti-occidentalisme sont à la mode en ce moment. C'est tout, aucune importance. »

De retour à Bucarest, je racontai cette mésaventure à des amis. Leur révolte ne fut pas moindre que la mienne. Mais au Conseil de la culture et de l'éducation socialistes, l'incident de Suceava représentait déjà un grave

problème : on avait ouvert toute une enquête pour déterminer comment j'avais pénétré dans la salle, qui m'avait permis de prendre la parole, pourquoi n'avaient pas été respectées les instructions selon lesquelles ne peuvent participer aux manifestations publiques que les personnes approuvées par le Conseil, etc. Je connaissais bien la peur imbécile et le sadisme perfide des fonctionnaires du parti dans la « culture ». Je les avais vécus, comme tant d'autres, et plus d'une fois, dans ma propre chair. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis l'« épisode » de Suceava que je devais apprendre, établi déjà à l'étranger, que – pour des raisons « idéologiques » – le Conseil de la culture et de l'éducation socialistes avait annulé le prix accordé, très peu de temps auparavant, au volume *Sur les contours* par l'Union des écrivains. Je me souvins de la lutte épuisante avec la censure pour ce livre, comme pour *L'Enveloppe noire*, roman paru la même année, je me souvins de l'odieuse campagne de presse qui se déchaîna contre moi quelques années plus tôt, je me souvins de l'aéroport de Tîrgu-Mureş et de la Maison de la culture de Suceava. Je me souvins de la phrase d'Eugène Ionesco. La Roumanie légionnaire, nationaliste ? Le démon du sadisme et de la bêtise obstinée ?

La phrase d'Eugène Ionesco gardait toute sa pertinence pour la Roumanie qui n'était plus légionnaire ni bourgeoise, comme il y avait presque cinquante ans, mais socialiste. Le sadisme, la bêtise et l'obstination ? Le démon du sadisme et de la bêtise obstinée ne s'incarnaient plus dans la bourgeoisie et la Légion, mais dans le Parti et la Securitate.

II

Depuis un certain temps, on parle beaucoup de l'Europe centrale. Si la résurgence de cette notion encore vague n'a pas une quelconque réminiscence de « club exclusif » mais vise, non la séparation mais l'intégration, la coopération, la stimulation, un projet à long terme pour cette partie de l'Europe pourrait être bénéfique. Mais, même sans une définition claire de ce terme, le sujet ne manque pas d'intérêt.

Dans un essai sur ce thème, « Does Central Europe exist ? » (*The New York Review of Books*, 9 octobre 1986), Timothy Garton Ash analyse les idées de Havel, Michnik et Konrád, basées davantage sur des critères de tradition culturelle et de stade de civilisation que sur la délimitation géographique. (ThomáŠ Masaryk incluait naguère dans cette aire les Scandinaves et les peuples baltes, à côté des Polonais, Tchèques, Slovaques, Hongrois, Serbo-croates, Roumains, Bulgares, Albanais, Turcs et Grecs, en excluant les Allemands et les Autrichiens, alors que ceux-ci voyaient le centre de l'Europe à Berlin ou à Vienne.) L'accent est mis sur les traditions culturelles, le stade de civilisation, les aspirations.

Si l'appartenance à l'Europe centrale est plutôt spirituelle, ce qui est le cas, nous pouvons alors nous référer à ce « scepticisme distinctif » qu'évoquait Havel dans *Anatomie d'une réticence*, le scepticisme « un peu mystérieux, un peu nostalgique, souvent tragique et parfois même héroïque » ou à la « contre-hypothèse culturelle et politique » de Konrád (« *eine kulturpolitische Antihypothese* »), pour qui l'esprit centre-européen est attribué à un Occident « rationnel, humaniste, démocrate, sceptique et tolérant ». Finalement, les visions de Havel et de Konrád se rejoignent dans cette « société civile », pour laquelle plaide Michnik.

Si l'on accepte ces prémisses, la Roumanie pourrait revendiquer de façon convaincante son appartenance à l'Europe centrale. Mais le « socialisme réel » a enregistré dans les années 70 et 80, en Roumanie, des changements importants par rapport à la norme « européenne ». Le pays rappelait non seulement les périodes malheureuses de la « dictature prolétarienne » en Chine ou en Corée, ou les dictatures de droite en Amérique latine, mais aussi les périodes anciennes et exotiques de byzantinisme, de despotisme et de barbarie, sortes de « sous-développement balkanique ».

Me reviennent douloureusement en mémoire les mots de Georges Enesco : « *Si l'administration et la politique roumaines étaient à la hauteur du mouvement artistique, nous serions l'un des pays les plus heureux.* »

Le scepticisme a toujours été une caractéristique roumaine, surtout par rapport à la politique et aux politiciens, parfois aussi par rapport à l'idée même d'engagement politique.

La médiocrité de nombre de leaders politiques d'aujourd'hui, dans les pays grands et petits, comme la duplicité de leur rhétorique ne peuvent que

renforcer le scepticisme, transformé en indifférence et mépris.

Une histoire tumultueuse et confuse, une géographie à la croisée des chemins entre l'Est et l'Ouest, au cœur des jeux d'intérêts des plus puissants enseignent probablement la prudence. Comment peut agir celui qui veut survivre ? L'homme de ces contrées possède d'habitude un sens aigu de la fatalité, mais aussi du soupçon, une prompte disponibilité latine pour le jeu et une ardeur vive et volatile. Mobilité paradoxale, adoucie par l'humour et tempérée par le savoir-vivre[9]. Fidèles à une archaïque sagesse naturelle et païenne, loin du mirage des idéologies (religieuses ou athées), les Roumains répètent souvent, avec regret et quelque culpabilité : « Nous n'avons donné aucun saint » ou avec une indulgence amusée : « Le Roumain naît poète. »

Mais la prudence face aux idéologies et la méfiance face à la politique ne mènent pas forcément à la droiture morale. Le non-engagement ne comporte pas que des effets positifs. Parmi les conséquences, nous rencontrons fréquemment le compromis et les complicités. Le risible échec des principes dans la pratique quotidienne entame leur crédibilité même. Le mécanisme social se met progressivement à fonctionner sur les voies « naturelles » de toujours, par retours d'ascenseur et opportunisme : corruption, byzantinisme, démagogie, abus de pouvoir, népotisme prolifèrent. Ce que nous appelons « vie », la « vraie » vie, sera, dans ces conditions, de préférence, souterraine, en coulisses et… codifiée.

La presse raconte qu'en 1986 un jeune intellectuel a tenu dans le parc de Zagreb, devant une foule spontanément réunie, un discours « protestataire » sans… mots (pour ne pas être accusé d'enfreindre la loi). Mais le public, semble-t-il, a parfaitement compris le message. En Roumanie, la communication codifiée – réponse à la contrainte brutale – s'est depuis longtemps banalisée. La communication codifiée est entrée non seulement dans les relations individuelles, mais aussi dans la structure sociale. Tout un système de « signes », sous-entendus sans être jamais exprimés, que seuls les initiés décryptent, devient indispensable pour la communication entre les individus et les groupes. Dans ces conditions de surveillance sévère, de peur et de méfiance, la société est partagée entre l'acceptation de façade et le refus masqué.

En écrivant *L'Enveloppe noire*, où l'Association des sourds-muets se voulait une sorte de réplique « socialiste » de l'organisation maléfique des aveugles dans *Héros et Tombes* d'Ernesto Sábato, j'ai pu méditer sur ce thème du code. L'intervention brutale et répétée de la censure a limité ce projet à un système d'allusions auquel seul peut avoir accès un lecteur averti. Quelques détails touchant à la réalité quotidienne ont cependant subsisté. La cicatrice près du sourcil que portent certains concitoyens rencontrés par le héros vient de ce « clin d'œil », dont on abusait, sorte de code banal et national, pratiqué par toutes les couches de la population et de la hiérarchie.

J'ai eu également l'occasion de me documenter, très concrètement, à l'Association des sourds-muets de Bucarest. J'ai été choqué par le triste état des handicapés dans un pays handicapé. Une sorte de limite de la limite dans la crise sociale et morale dans laquelle tout un peuple, désespéré, s'est enfoncé. J'ai été frappé par le cynisme avec lequel les autorités appliquent à cette minorité souffrante la même sauvage, constante oppression, jusqu'à la réduire à l'idiotie et à une cruelle dégradation humaine. Le journal de l'Association des sourds-muets de Bucarest ne diffère en rien, par son style ou sa composition, de *Scîntea* ou des publications du parti de n'importe quelle bourgade du pays. Il s'intitulait significativement *Viața noastră*[I]…

La tradition de méfiance vis-à-vis des hommes au pouvoir, le gouffre entre les gouvernants et les gouvernés, a atteint dans les dernières décennies des dimensions grotesques. La politique et les politiciens étaient synonymes de bêtise et d'indignité, souvent les deux, avec une bonne dose de ridicule.

Tout ce qui s'apparentait à la politique semblait souillé. Non seulement les autorités, mais aussi l'opposition. Ceux qui s'engageaient, d'un côté ou de l'autre, étaient soupçonnés d'agir par intérêt personnel, et nullement par principe. Dans une telle conjoncture, il ne faut pas s'étonner de voir que les « honnêtes » gens évitaient tout engagement politique, et même les discussions politiques. L'apolitisme était toujours, de fait, une esquive : un refus… codifié, qui ne devenait qu'exceptionnellement actif.

Mais le reproche de passivité formulé fréquemment à l'encontre des Roumains n'était que partiellement justifié. On ne peut parler de véritable tradition révolutionnaire en Roumanie, mais n'oublions pas que dans aucun

pays socialiste européen la surveillance n'est restée aussi sévère et la répression aussi prompte.

Le manque de réelle tradition révolutionnaire apparaît aussi dans les importantes actions de protestation du passé. La révolte de 1907, certaines grèves de travailleurs dans l'entre-deux-guerres sont plutôt l'explosion d'un malaise insupportable.

Cependant les révoltes n'ont pas manqué. La grève des mineurs dans les années 70 ou, en 1987, les événements de Braşov (un défilé électoral bien ordonné qui se mue brusquement en furie populaire se déchaînant contre les autorités) n'ont pas été les seules manifestations de ce genre. Plus modestes et moins connues, les rares révoltes se sont évanouies sans soutien ni écho à l'étranger. Elles n'avaient de toute façon pas la possibilité de se transformer en mouvement de grande ampleur.

Le caractère spontané des rares manifestations collectives de révolte se retrouve à l'échelle individuelle. Beaucoup de dissidents roumains (assez peu nombreux) possédaient, comme la majeure partie de la population active, la carte du parti (signe tout relatif d'une collaboration avec le système). L'acte de rupture se produisait, la plupart du temps, à la limite des limites. L'imprudent était immédiatement isolé, il ne pouvait compter sur l'appui de ses proches. Il ne retrouvait souvent courage et dignité que lorsque le désespoir, la détresse, l'indignation devant la catastrophe générale étaient devenus insupportables. La protestation se bornait d'habitude à des explosions individuelles. L'absence prolongée de dialogue public, dans une société aliénée par la monotonie étouffante du langage officiel, émanant du parti, rudimentaire, démagogique, cynique, et la répression hâtive de la Securitate ne pourraient-elles expliquer le caractère d'improvisation qui domine parfois la violence polémique dans la rhétorique de certains dissidents roumains ?

« Nous sommes tous irritables, seuls quelques-uns sont expressifs », disait Caragiale, un de nos classiques. Il ne s'agissait pas seulement de l'expressivité du message critique. Un dialogue social authentique était impossible à établir : c'est pourquoi les actions de protestation face au système se limitaient à des explosions ponctuelles et isolées, sans écho. Même si la Roumanie retrouve un jour un mode de vie plus démocratique, elle souffrira profondément, et pour longtemps, de cette longue période de terreur.

Parmi les pays susceptibles de faire partie de l'Europe centrale, la Roumanie était l'un des moins « doués » pour le communisme. C'est justement le manque de tradition révolutionnaire qui semble avoir favorisé la situation désastreuse et « non européenne » de la Roumanie de ces dernières décennies : voilà le paradoxe – pas vraiment paradoxal.

En 1945, le Parti communiste roumain ne comptait pas plus de mille membres[10]. On comprend aisément pourquoi, dans les années 80, au dernier acte de la mascarade, après plus de quarante ans de politique et de gestion communistes, il aurait été difficile de trouver mille communistes authentiques en Roumanie. Malheureusement, on comprend aussi assez aisément pourquoi, dans ces conditions, le Parti avait déjà en Roumanie presque quatre millions de membres[11]. Sans doute, proportionnellement, le plus grand parti communiste du monde ? La carte du parti ne représentait plus qu'une preuve ordinaire d'« adaptabilité », le ticket s'ajoutant aux autres preuves ou actes exigés par les autorités afin de considérer un citoyen comme « normal ». Étendre un rassemblement à ces dimensions signifiait, pratiquement, son anéantissement, ce qui aurait pu être une action intelligente et salubre, si le pouvoir que détenait, dans les premiers temps, le Parti n'était passé ensuite à la Securitate. Adhérer présente des avantages potentiels, qui dépendent (comme bien d'autres, dans la Roumanie d'aujourd'hui et de toujours) du degré d'opportunisme, de l'instinct de conservation ou de survie et de son cynisme.

La tragicomédie revêt souvent des formes grotesques. On aurait du mal à oublier l'agitation qu'a fait naître la parution de la célèbre et très attendue *Histoire des croyances et des idées religieuses* de Mircea Eliade. L'événement était décuplé du fait du titre (dans un pays officiellement athée et à une époque où la censure, en pleine hystérie, prenait des mesures extrêmement sévères regardant la religion), mais aussi de l'attitude ambiguë des autorités, sinon favorable, vis-à-vis d'un écrivain situé naguère à l'extrême droite roumaine, puis « transfuge » chez les « impérialistes américains ». Un tirage insuffisant, qui obligeait le lecteur à trouver à temps en librairie la « relation » nécessaire lui permettant de se procurer l'exemplaire convoité, portait évidemment l'excitation, comme en de tels cas, à son comble. En fait, ce n'était pas un petit tirage (et il y aurait une réimpression par la suite), mais il sortait pour l'essentiel du réseau

commercial. Une diffusion spéciale, un privilège destiné au « circuit interne » du parti : le Parti communiste roumain ! L'*Histoire des croyances…*, un livre dont le titre et l'auteur avaient été interdits, diffusé comme un « privilège » à ceux qui se proclamaient les athées et les révolutionnaires de la nation, les ennemis de la religion, des transfuges, des impérialistes ! ? !

« *Si l'administration et la politique roumaines étaient à la hauteur du mouvement artistique…* », le nombre de membres du parti, du moins, serait plus modeste. Même à l'époque où adhérer s'est réduit à un geste de routine – ou, peut-être, d'autant plus à une telle époque –, le pourcentage d'écrivains membres du parti est resté incomparablement plus bas par rapport à l'ensemble de la population, bien que le Parti n'ait cessé d'affirmer et de prouver que l'Union des écrivains se trouvait sous sa coupe, comme toute autre institution. Dans la catégorie des écrivains de réelle valeur (c'est-à-dire qui ont respecté leur vocation et leur intégrité), le pourcentage est encore plus faible ; l'œuvre des écrivains roumains contemporains les plus importants contient, codée ou non, une protestation contre l'administration et la politique roumaines actuelles. Beaucoup étaient persécutés ou réduits au silence par les autorités. La dernière Conférence des écrivains, en 1981[12], a été un véritable Forum de la révolte. Si ce qui a été dit alors (jamais publié ni enregistré, car personne n'avait le droit d'entrer dans la salle avec des appareils d'enregistrement) était parvenu jusqu'à l'opinion publique, on aurait constaté avec une immense surprise que les écrivains parlaient avec force et franchise de la vie culturelle et politique roumaines, dans toute leur infirmité.

« Des Européens mal placés » : c'est ainsi qu'un romancier roumain de cette époque définissait ses concitoyens (nous rappelant presque la phrase de Borges : « L'Argentin est un Européen en exil »).

La capacité à renaître a toujours été une qualité étonnante du peuple roumain, souvent contraint de « brûler les étapes », de récupérer rapidement, dans l'intervalle incertain séparant les désastres. Et les formes de vie, de création, de résistance ont souvent survécu en Roumanie – autant qu'il était possible sous une tyrannie cruelle – grâce à la culture.

III

« Le paysage d'où je viens est probablement inconnu à la plupart d'entre vous », disait Paul Celan à son auditoire allemand, en 1958, tandis qu'il recevait le Prix littéraire de la ville de Brême. « *C'était une contrée où vivaient des hommes et des livres* »… (« *Es war eine Gegend, in der Menschen und Bücher lebten* »).

Celan parle de la Bucovine de son adolescence, mais ses mots peuvent se rapporter à la Roumanie en général.

Paul Celan vient de la cosmopolite Bucovine, où Roumains, juifs, Allemands, Polonais, Ukrainiens coexistaient dans un espace de singulière vibration spirituelle. Constantin Brâncuşi vient de l'Olténie, déshéritée et fougueuse, à l'esprit et à la parole véloces, Georges Enesco de cette zone lyrique et enchanteresse de la Moldavie, « placenta », dit-on, de la culture roumaine. L'iconoclaste Emil Cioran a quitté un village roumain traditionnel, Răşinari, non loin du « bourg » de Sibiu, ville typique de la Mitteleuropa, Eugène Ionesco pourrait être revendiqué par ce Bucarest ironique et élégant, où la souffrance se déguise en paradoxe et le sarcasme en cordialité, Panaït Istrati appartient au port danubien et à tous les ports pittoresques et pathétiques sur lesquels flotte la chimère de l'infini et de la liberté. La Roumanie contrastée et déconcertante : le Turc et le Tatar de la lunaire et torride Dobroudja, le propriétaire travailleur et occidentalisé du Banat, où tant de Souabes ont trouvé une nouvelle patrie, ou de Transylvanie où se noue ce singulier dialogue des Hongrois et des Saxons avec leur Roumanie commune et si différente.

La nostalgie qui dicte ces lignes n'évoque pas seulement le village de pêcheurs[13], où les vacances entre amis et la proximité de la mer effaçaient presque la tristesse de l'année entière, ou bien les collines boisées de Bucovine sur lesquelles l'adolescent que j'étais avait projeté, autrefois, de grandioses rêveries, ou la jeune paysanne affrontant la guerre et le gel de la steppe ukrainienne pour nous sauver, mes parents et moi, ou les amis pour lesquels la littérature est restée le point d'Archimède et l'étoile Polaire, ou les années lointaines de la jeunesse mûrie par les amours et les bibliothèques, ou la tombe fraîche de ma mère, mais tout ce qui –

ensemble –, hommes et livres, souffrance, espérances et révolte, a animé cette contrée irremplaçable qu'on appelle la vie d'un être.

Ces dernières décennies, le touriste aurait eu du mal à imaginer la beauté hospitalière de la Roumanie ou le charme, plein de vivacité et d'esprit, de son quotidien. D'une Roumanie naturelle, paisible, s'émancipant durant les courtes périodes plus calmes de l'entre-deux-guerres, et même dans quelques parenthèses, vite refermées, de l'après-guerre.

La période de relative « libéralisation » entre 1965 et 1975 – où l'on ne pouvait dire que la Roumanie était prospère ou que la vie des citoyens se déroulait librement – nous rappelle la vivacité des rues et l'intensité des conversations, ce bruissement *allegro* d'une latinité alerte, d'une mélodie en sourdine et d'un échange sincère. La nuit voyait renaître les hommes et les livres, le souffle des amitiés et le plaisir de la controverse, le charme des fêtes et la mélancolie des promenades, l'enthousiasme pour des projets soudain ressuscités. Il ne s'agissait pas, comme dans d'autres pays socialistes, de réactiver un engagement politique, mais plutôt de pouvoir enfin mettre entre parenthèses la politique pour retrouver la joie de vivre, purement et simplement, dans un pays où le chant, bien plus que la prière ou le serment, a accaparé depuis toujours l'être et les aspirations de ses habitants. Cette courte période n'a stimulé l'économie que modérément, mais a servi l'art et la littérature presque dix ans encore. Nous avons appris à profiter du moindre contact avec l'art et les idées occidentales et, en même temps, à exprimer la contestation sous une forme esthétique bien particulière, quoique excessivement codée, bien sûr.

L'art et la littérature ont tenté de promouvoir la *glasnost*en Roumanie, sans assez d'audace et sans grande résonance, visiblement, avant d'être, ces dernières années, violemment étouffés par une censure apeurée et hystérique. Mais le paysage culturel demeurait, dans son ensemble, évidemment contrasté et contradictoire. Beaucoup d'écrivains roumains ont écrit des œuvres remarquables, mais non moins « remarquables » étaient les performances de servilité cynique et grotesque dont faisaient preuve par ailleurs les écrivains officiels, ou aspirant aux lauriers officiels. Il suffit, pour s'en convaincre et déchiffrer la maladie générale, de lire les « déclarations » démagogiques de fidélité que certains écrivains adressaient

aux autorités et de suivre, dans leurs livres, le dégoût accumulé face au système.

Une conjoncture complexe, prônant l'équivoque, donnait souvent lieu à des situations étranges. Pendant des années – avant qu'il ne tombe en disgrâce – on a pu suivre à la télévision et dans la presse le spectacle cynique et bien rémunéré d'un poète « disc-jockey » du Pouvoir, scandant tantôt un air populaire, tantôt un slogan patriotard, ou bien l'éloge du Commandant[14]. Mais on comprend plus difficilement les services indirects qu'a rendus au système – justement dans ces années de désastres et d'exaspération – le vieux philosophe national[15], ascète ambigu acceptant, comme flatté, l'officialisation de ses thèses anciennes et nouvelles par un régime opposé en apparence à ses options idéologiques et politiques, qui l'avait maintenu en prison des années durant et qui, à présent, non seulement « oubliait » son passé politique, mais se cherchait une nouvelle légitimité dans les clichés de l'extrême droite, de sinistre mémoire.

Répéter, avec zèle et métaphores, les slogans les plus stupides était devenu pour certains écrivains une routine résignée, face à la dégradation qu'incarnaient les autres. Des noms connus acceptaient de mettre leur plume ou la revue qu'ils dirigeaient au service même du ministère de l'Intérieur, la « Securitate », contribuant avec une maléfique énergie à terrifier ceux qui se trouvaient sur la Liste noire et à empoisonner l'atmosphère culturelle[16]. L'histoire de la dernière décennie ne pourra omettre ces taches indélébiles et abjectes marquant le nom de certains « artistes » et « écrivains » roumains contemporains.

Mais la dignité silencieuse et le courage à bout de patience ? Mais l'esquive, refuge de beaucoup ? Le mépris de la politique, la distance face au Pouvoir, un élitisme improvisé, repli orgueilleux devant l'agitation de la plèbe ? Ou, plutôt, la suffocation sous un régime tyrannique, comme cela s'est passé aussi dans tant d'autres pays et si souvent ?

Une explosion toujours retardée. Dans une culture obsédée par l'esthétique, avec une distance indulgente et ironique face à la sommation éthique, dans une Roumanie dévastée par les compromis et les complicités, où ni les hommes ni les livres ne retrouvaient plus leur souffle, l'écrivain authentique ne pouvait supporter à l'infini les agressions que favorisaient autour de lui le philistinisme et la lâcheté. Quel impératif de l'engagement

pouvait-on lui proposer ? La fidélité au critère esthétique, prémisse d'un engagement éthique ? L'esthétique comme une nouvelle est-éthique ? Le terme n'est pas resté sans écho. Un roman roumain récent, appartenant à la nouvelle génération littéraire, conclut par cette déclaration : « J'ai besoin de cette est-éthique »… La détresse, la frustration, les humiliations étaient devenues toujours plus insupportables, explosives, non seulement pour les intellectuels, mais pour toute la population du pays.

La faculté d'adaptation, le pragmatisme sceptique et la résignation joviale sont restés, trop longtemps, prépondérants dans le quotidien roumain, au détriment de la force d'engagement, d'un refus cohérent, d'une énergie créatrice. Ne trouve-t-on pas la beauté roumaine (et, peut-être, n'importe laquelle) plutôt dans l'individu que dans la collectivité, en coulisses et non dans l'arène, dans l'écart et le retard (conservant, néanmoins, de grandes ressources humaines) ? Trop souvent, le Bien est silencieux et modeste, évite à grand-peine les agressions bruyantes du Mal, tandis que la Vérité, survivant ici et là dans l'équivoque, cherche refuge dans l'obscurité et dans un code ingénieux.

Des hommes et des livres… Un hédonisme durable semble avoir marqué depuis toujours les hommes et les livres de la contrée roumaine. Une priorité paradoxale, souvent, est accordée aux rapports humains immédiats, comme au rapport avec le paysage, avec les joies qu'offre la nature dans un pays au climat privilégié. Paradoxale, non parce que les rapports humains seraient, où qu'on vive, contradictoires, mais parce qu'ils portent trop fréquemment préjudice au critère moral.

J'ai eu l'occasion, il y a peu, de discuter avec un intellectuel américain qui connaît bien la Roumanie. Je lui ai demandé ce qui l'a surpris dans ce pays. « Les rapports entre les gens, a-t-il répondu. Les rapports entre – pour le dire vite – les "bons" et les "méchants". Nulle part ailleurs l'abîme entre les bons et les méchants, et même plus, entre ceux qui s'adonnent au Bien et ceux qui servent le Mal, ne paraît plus profond. Mais… ils coopèrent. Nulle part ailleurs la collaboration, l'ahurissante compatibilité entre les incompatibilités, ne paraît plus étrange, plus incompréhensible. »

Beaucoup considèrent ce paradoxe comme le résultat d'une « humanisation », dérivant de ce *savoir-vivre* qui serait la première qualité nationale. La communication centrée sur la zone domestique et tellurique de l'existence quotidienne. Les autorités misaient sur cette tendance. On

permettait la « diversité » des opinions, dans le meilleur des cas, lors des discussions privées. Confrontation ou tolérance ? Les opinions se dissolvaient dans la confusion, la discorde, les insultes, l'indifférence. L'apathie n'irritait les autorités que lorsqu'il s'agissait de projets grandioses voués à l'échec, mais les servait lorsque étaient sous-jacentes la convergence, la solidarité, la réaction collective de révolte.

Et, dans les périodes difficiles, les Roumains[17] ont su, semble-t-il, se créer des enclaves où la vie conservait une certaine « normalité ». La culture était une enclave importante. Malheureusement, après la guerre, cette fracture entre pensée et faits, entre conviction et action, entre spectacle politique et réalité sociale s'est accrue.

Ce « pays triste, plein d'humour », ainsi que le désignait l'un de ses grands poètes, suscitait de nouveau d'accablantes questions à son propos, ces dernières années, comme dans bien d'autres périodes de crise et de débâcle.

Le désastre était total ; les « méchants » semblaient avoir réduit les « bons » au silence… Tout un peuple traqué, affamé, humilié, applaudissait en rang le désastre. Des hommes et des livres jetés ensemble dans le néant. Le pays détruisait alors ses monuments et ses souvenirs, il « purifiait » sa race en poussant les derniers juifs à l'émigration et en faisant partir en masse les Allemands, en durcissant le conflit avec la minorité hongroise, il revendiquait – avec cette frustration mégalomane bien connue, propre à tout nationalisme – une glorieuse ascendance millénaire (qui remonterait à deux mille ans avant notre ère) et programmait (jusqu'après l'an 2000 de notre instable ère atomique) de vastes plans de « développement multilatéral » : une administration rigide de la société, telle une colonie pénitentiaire, la transformation de tous les habitants en salariés infantiles, soumis et travailleurs, afin d'assurer l'avenir lumineux des futures colonies pénitentiaires, deux mille ans encore d'égarement léthargique et de dégénérescence multilatérale sous la dictature.

En cette fin de siècle marquée par la décolonisation et l'entrée dans l'histoire de nouveaux peuples et de nouveaux continents, la Roumanie semblait avoir quitté, pour un moment, l'Histoire.

Washington, D.C.,
octobre 1988

Post-scriptum

En décembre 1989, cette cruelle dictature a finalement été renversée.

Mais la rapidité des changements en Europe de l'Est et les difficultés qui en découlent nous ont appris à regarder les prédictions avec prudence.

Ignorer les ambiguïtés morales de toute la dernière moitié du siècle, étouffée par les dictatures de gauche et de droite, ne peut permettre de panser les plaies récentes.

Voilà dix ans, Leszeka Moczulski, l'un des leaders de Solidarność, donnait de la dissidence une sévère définition : « Nous ne sommes pas dissidents. Ce terme insulte l'opposition polonaise. Les dissidents sont ceux qui ont rompu avec le parti communiste parce qu'ils étaient déçus. » Pour la Roumanie, il faudrait cependant proposer une définition moins restrictive de ce mot, s'appliquant à un climat totalitaire sans pareil. Un mouvement comme Solidarność était impensable en Roumanie, où la tyrannie était extrême, où n'existaient ni l'église catholique ni la tradition révolutionnaire. Il y avait, naturellement, des communistes déçus, certains devenant même dissidents, mais la grande majorité – les plus nombreux, entrés au parti dans les années 70 et 80 – n'étaient ni dissidents ni communistes. Ils faisaient partie de ces opportunistes qui ont marqué le « socialisme réel » autochtone durant les dernières décennies.

Pourtant, la terreur sans cesse croissante et la misère ont produit des opposants au système. Il n'est vraiment pas surprenant que ceux-ci – des étudiants, en majorité – aient montré un courage trop longtemps bridé lors des événements culminant en décembre 1989.

Mais, avant ce mois de décembre, en l'absence d'une dissidence politique directe, visible dans d'autres pays du bloc de l'Est, l'écrivain, l'artiste, l'intellectuel persistaient à provoquer, directement ou indirectement, le régime. Nombre d'écrivains roumains n'ont ni souhaité ni accepté d'entrer au parti, comprenant que leur rôle était de maintenir une distance critique face au système. Lorsqu'on lui avait demandé s'il deviendrait membre du parti, un écrivain éminent de la vieille génération avait répondu, dans les années 50 : « Impossible. J'appartiens déjà à un parti qui n'a qu'un seul membre. Je suis écrivain. »

Dans aucun autre pays socialiste européen (à l'exception, probablement, de l'Albanie), la surveillance n'a été aussi drastique et la répression aussi prompte qu'en Roumanie. Les *samizdat* ne pouvaient exister dans un pays où même les machines à écrire étaient contrôlées par les autorités.

Le Parti, dans sa perversité, concédait certaines libertés à l'expression « littéraire », aussi longtemps qu'on respectait les règles de la censure, toujours plus hystérique.

« La censure est la mère de la métaphore », disait Borges. La vérité avait été contrainte de trouver refuge dans la littérature, survivant grâce à des codes ingénieux, sous des formes souvent équivoques et obscures. Le lecteur attendait de la littérature ce qu'il ne pouvait trouver dans les journaux, les livres d'histoire ou de sociologie, lisant entre les lignes, à la recherche d'énigmes iconoclastes. L'écrivain acceptait cette distorsion comme le prix à payer pour la solidarité avec le public. Une sorte d'exil intérieur. La culture permettait, pourtant, une certaine vie souterraine, des fragments de vérité, la foi, fût-elle équivoque, en un dialogue spirituel, à une époque où la surveillance de la Securitate rendait le dialogue réel impossible.

Si la politique signifie le Pouvoir, et l'art la liberté, alors l'art dans un État totalitaire devient plus qu'une provocation – il l'est pour toute autorité – ni plus ni moins « l'ennemi ». Rester honnête, conserver son intégrité artistique et morale, en ces circonstances, exige un héroïsme quotidien. Dans certaines situations extrêmes, les écrivains se sont élevés au-dessus de la terreur, rompant avec la tradition de l'opportunisme local, dépassant leur propre défiance pour la rhétorique et exprimant leur opposition claire à la tyrannie.

Les questions touchant à notre passé – le mensonge, la résistance, la complicité, les idéaux moraux et esthétiques, l'intégrité et les compromis – continueront à nous habiter, même après le rétablissement d'une société démocratique.

Nous pourrions nous demander ce qu'il restera de la littérature d'Europe de l'Est écrite après la guerre ou si la société de consommation ne la rendra pas aussi kitsch que tout le reste. Le vulgarisateur quotidien – la

télévision – dominera-t-il la vie culturelle, la culture de l'argent deviendra-t-elle encore plus dure à affronter que ne l'a été la culture du mensonge ? Les portraits de J.R. et de Sue Ellen dans *Dallas* remplaceront-ils les photos du dictateur roumain dans sa maison de Scorniceşti ?

« Cette expérience spécifique m'a donné une seule grande certitude, déclare Václav Havel au Congrès américain, en parlant des changements survenus dans son pays. C'est que la conscience précède l'existence et non l'inverse, comme le prétendaient les marxistes. »

Je n'adhérerais pas à une telle conclusion : l'histoire des sociétés socialistes et capitalistes montre, au contraire, que la relation entre conscience et existence est bien plus compliquée, et notre conclusion devrait en être aussi le reflet.

Le socialisme s'est autodétruit en supprimant la liberté et en échouant économiquement. Les prophètes marxistes se sont trompés en racontant que le socialisme-communisme remplacerait le capitalisme. En perdant son ennemi, la société démocratique capitaliste devrait maintenant faire l'examen critique de ses succès et de ses échecs. Havel a raison lorsqu'il dit que « le salut de ce monde ne tient qu'à l'âme humaine, à la capacité humaine de penser, à la bonté et à la responsabilité humaines ».

Bard College,
mai 1990

Traduit par Odile Serre

NOTES

1 . Dénomination des membres de la « Légion de l'Archange Michel », organisation fasciste roumaine, violemment xénophobe et antisémite, connue aussi sous le nom de « Garde de

fer », qui exista en Roumanie entre 1927 et la Seconde Guerre mondiale. *(N.d.T.)*

2. Eugène Ionesco, « Fragmente dintr-un jurnal intim », in *Viața românească*, 3, 1946, p. 137-140. *(N.d.T.)*

3. « Est-éthique » – un jeu de mots utilisé par l'auteur dans l'un de ses essais publiés dans la Roumanie de Ceauşescu : il y plaidait pour une esthétique au service de l'éthique active, devenant une est-éthique, au-delà de l'esthétique.

4. Ernesto Sábato, *Héros et Tombes*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Jean-Jacques Villard, Seuil, 1967 et 1996. *(N.d.T.)*

5. Les échanges scientifiques et les voyages culturels dépendaient du Conseil national pour la science et la technologie, dirigé par Elena Ceauşescu, épouse du Président et « numéro deux » dans la conduite du pays.

6. Un livre publié en 1984, qui reçoit un prix en 1986 : voilà l'un des aspects, parmi les moins étranges, caractérisant l'activité de l'Union des écrivains dans la Roumanie socialiste, contrainte d'obtenir, quoi qu'elle fasse, une autorisation préalable du Parti.

7. L'organe de la censure roumaine, la Direction de la presse, a été formellement aboli vers la fin des années 70. Mais la censure n'a pas été abrogée, elle est devenue plus diffuse, confiée aux revues et aux maisons d'édition. Au milieu des années 80, une nouvelle institution a vu le jour, le Service lecture du Conseil pour la culture et l'éducation socialistes, une autorité de conseil et de contrôle. En réalité, cela a donné lieu à une censure encore plus stricte. La censure s'était en fait dédoublée : l'autocensure des auteurs et des éditeurs, responsables des textes qu'ils publiaient, et la censure faite par *l'organe* de contrôle, créé pour les surveiller.

8. Mihai Eminescu (1850-1889), poète romantique roumain, le chantre national. *(N.d.T.)*

9. Le « savoir-vivre » renvoie à une sorte de sentiment spontané, mêlant le tact et la pudeur, une prudence, une sagesse et une modestie instinctives dans les rapports humains.

10. Michael Shafir, *Romania : Politics, Economics, and Society,* Boulder, Colorado, 1985, p. 27.

11. À la fin de la dictature de Ceauşescu, la presse roumaine donnait le chiffre officiel de plus de trois millions et demi de membres du parti.

12. Les conférences de l'Union des écrivains de la Roumanie socialiste devaient avoir lieu tous les quatre ans, conformément aux statuts approuvés par le parti lui-même, mais aucune conférence ne fut plus autorisée après 1981.

13. Il s'agit du 2-Mai, un village de pêcheurs au bord de la mer Noire, qui était devenu le lieu de vacances préféré de l'intelligentsia bucarestoise. On habitait, l'été, dans des tentes installées sur le rivage ou dans les maisons des pêcheurs. Depuis 1982, la construction non loin de là d'un port militaire, les restrictions concernant les tentes, l'arrestation et la mort d'un célèbre inconditionnel des vacances au 2-Mai (son journal constitua la pièce centrale de l'interrogatoire) ont rendu ce pittoresque lieu de vacances moins attractif qu'auparavant pour les touristes.

14. Allusion au poète Adrian Păunescu, l'un des thuriféraires de Ceauşescu, qui, après la mort de celui-ci, est devenu leader du Parti socialiste du travail et membre du nouveau parlement roumain.

15. Il s'agit du philosophe Constantin Noica.

16. Allusion à l'écrivain Eugen Barbu et à la revue *Săptămîna,* qu'il dirigeait et qui faisait office d'arme culturelle pour la Securitate.

17 . « Roumanie », « Roumains »… ou « Allemands », « Russes », « juifs », « Polonais » : ces généralisations, que l'auteur refuse depuis toujours, renvoient à une « typologie » suspecte, d'autant plus inadéquate pour la Roumanie, cette « contrée des paradoxes ». Ce texte ne peut les éviter, mais il faut les considérer comme de simples et efficaces « hypothèses de travail », nécessaires à la rédaction d'un commentaire de ce genre.

I . . « Notre vie ». *(N.d.T.)*

Les clowns : le dictateur et l'artiste
Notes à propos d'une lecture de Fellini

1989 fut davantage que le fastueux anniversaire de la Révolution française. Un étrange centenaire rappelait au monde la naissance de deux hommes qui ont compris et exploité – chacun à sa manière – la soif des foules qui ne demandent qu'à être corrompues.

« C'était un vagabond dans une grande ville, qui avait pour lit un banc dans un jardin public. Il portait un chapeau melon noir, usé, et une redingote de guingois sur les épaules – autant d'efforts tragicomiques pour avoir l'air respectable. Errant aux quatre vents, sans famille, sans amis. Ses connaissances le voyaient sujet à des crises bizarres et le considéraient comme un clown. Il l'est d'ailleurs devenu, un clown charismatique – centre d'un spectacle porté à la perfection et dans lequel il ne joua pas seulement le rôle principal, mais aussi celui d'auteur, de metteur en scène, de producteur et de décorateur. Quand sa petite moustache noire fut devenue emblématique, quand il se fut mué en idole pour des millions de gens, une des grandes vedettes de Hollywood dit de lui qu'il était "le plus grand acteur d'entre nous tous". Son nom était Adolf Hitler, né voilà cent ans, le 20 avril 1889[18]. »

La vedette de Hollywood fascinée par le talent d'acteur de Hitler n'était autre que Charlie Chaplin, né, lui aussi, il y a cent ans, cent heures avant Hitler. Lui aussi, à ses débuts, un marginal, un laissé-pour-compte de la société. Un père alcoolique, une mère passant d'hôpital en hôpital, le fils dormant dans les gares et les jardins publics. Réfractaire aux amitiés,

difficile dans ses relations personnelles, mais, comme on pourra le constater, ayant un impact foudroyant sur les masses.

Charlie Chaplin interprétera aussi le rôle du dictateur dans le film du même nom comportant cette célèbre scène de jeu frénétique, jubilatoire, avec un ballon, le globe terrestre. L'acteur y force le trait de la schizophrénie infantile du tyran jusqu'au grotesque. Une sorte « d'induction » de la démence ludique dans le jeu de l'acteur, atteignant une complicité ambiguë. La composition se réclame d'un art naïf, le masque se déchire rapidement en une grimace crispée d'une laideur démoniaque.

« Hitler peut avoir été le plus meurtrier des génies de l'histoire, sa formule a malgré tout des éléments communs à ceux de Chaplin. Tous deux ont imposé le besoin du marginal d'être accepté[19]. »

« Faites-vous toujours collection de coupures de la presse actuelle, comme celles que vous avez publiées dans *Les Années d'apprentissage de l'Auguste* ? », m'a-t-on demandé en 1981, dans une interview qui allait faire scandale pendant des mois dans la presse officielle roumaine. Je disais, dans l'interview de 1981 : « L'artiste ne peut pas "honorer" les officiels par une attitude solennelle, c'est-à-dire en les prenant au sérieux, en valorisant ainsi, involontairement, leur autorité, l'accréditant en quelque sorte. Il pousse le dérisoire jusqu'au grotesque afin d'obtenir, par des moyens artistiques, un surplus de significations… Dans la société d'aujourd'hui où tout se mâche, se mélange, s'annihile, le dérisoire risque d'avaler aussi l'art. Si ce n'est que l'artiste, même syndiqué au poste de bouffon, essaye d'assumer son ambiguïté, de se placer précisément dans ce balancement difforme, puéril, sur des courbes fluides, fragmentaires, de transformer sa perte en gain différé. »

Pour moi, l'Auguste représentait l'artiste. C'était une manière fondamentale de se retrouver plutôt qu'une simple empathie pour son jeu et son destin.

L'idéal orgueilleux et romantique de l'ART ? La situation de l'artiste dans le monde demeure celle d'un Auguste, *der arme August*, comme le père de Hans Hartung appelait tendrement son fils, comprenant la nature intime de celui qui, plus tard, ne la révélerait ouvertement ni dans sa vie ni dans son œuvre de peintre. Le vieux Thomas Mann, image de l'écrivain

rigoureux, grave et empreint de morale, voyait les artistes comme « d'excentriques lutins du ridicule », « des moines étincelants de l'absurde », des êtres « suspects », « acrobates ». Dans *Felix Krull*, il décrit l'artiste comme une personne qui « n'était pas une femme, mais pas davantage un homme, et donc pas un être humain », il l'appelle « l'ange grave de l'audace… planant sous le toit du chapiteau bien au-dessus de la foule »[20]. Donc, dans le balancement aérien du Grand Cirque du monde.

Dans le grand cirque du monde, le Poète apparaît comme un Chevalier à la Triste Figure, un Auguste inadapté au quotidien, dans lequel ses semblables offrent et reçoivent des portions de concret comestible. Ce bizarre « empêcheur de tourner en rond » rêve à d'autres règles, d'autres évaluations et récompenses, cherchant des compensations solitaires au rôle qu'il personnifie, qu'il le veuille ou non. Mais il manifeste souvent une connaissance étonnamment profonde de ses concitoyens, avec lesquels il ne semble communiquer que superficiellement, dont il emprunte et restitue, dans une sorte de magie à la fois longuement élaborée et instantanée, des séquences reconnaissables, bien que mystérieuses, qu'ils ne comprennent pas toujours et qu'il ne comprend parfois pas tout à fait lui-même. Sa faiblesse paraît, brusquement, une force non conventionnelle et gauchie, sa solitude une solidarité plus profonde, son imagination, le plus court chemin vers la réalité. Son image se reflète soudain, dirait-on, dans tous les semblants de cirque alentour et le miroir tourne à une vitesse folle. Instant de grâce, bref choc – un moment d'étourdissement dans l'arène stupéfiée.

Mais le Tyran fait-il donc partie, lui aussi, de la troupe de saltimbanques ? Le fragile vagabond, l'érudit, se reconnaîtrait-il jusque dans ce masque défiguré qui n'exprime ni le Bien, ni le Vrai, ni le Beau ? Le Tyran manipule, ordonne, discipline, punit et récompense selon les sadiques lois du Mal, du Mensonge et du Laid. Le Tyran – ses perfides travestissements, son rictus, son uniforme somptueux et ridicule, ses crises d'hystérie ahurissantes : des cris rauques de fauve, ou des gémissements terrifiés d'enfant, des bonds de bouc ivre, ou la glaciale paralysie du vampire.

Il n'est pas impossible cependant que le poète-clown ait reconnu ce visage dans ses cauchemars et ses pérégrinations ; il semblerait même qu'il

ait eu à subir – où ? quand ? – la haine et les caprices tyranniques. Oui, sans aucun doute, même ce visage est humain, si dissimulé soit-il sous les fards fendillés et les épaisses couches de crème colorée. Oui, un pauvre homme, lui aussi. Un fanatique vaniteux, enchaîné à la chimère Pouvoir, un pauvre diable, un solitaire maladif qui fait passer sa faiblesse pour de l'Autorité, sa peur pour de l'assurance, ses maladies pour de l'agressivité et de la force.

Voici que l'Auguste rencontre le Clown du Pouvoir dans l'arène bruyante. Les regards se croisent. Ce bref éclair concentre-t-il toute la tragicomédie humaine ? Est-ce une attraction-répulsion, est-ce la catalyse énergétique provoquée par l'attirance des contraires ? Peut-on comparer ces acteurs si différents dans ce scénario crypté intitulé *vie terrestre* ? Oui, à condition d'assister au spectacle depuis la lune ou si, aveuglés par la proximité, nous ne discernons plus les contrastes dans cette énorme et vertigineuse mascarade.

L'artiste qui a vécu sous la tyrannie – et même celui qui n'y a pas vécu – ne peut ignorer la barrière morale infranchissable entre ces deux rôles. Et pourtant, c'est précisément l'artiste, capable de regarder le spectacle humain depuis des distances cosmiques comme du centre du magma, qui peut s'en imprégner jusqu'à une totale identification. Il franchira *aussi* cette barrière, pour scruter son antagoniste avec cette curiosité, cette fantaisie et cette exactitude qu'imposent les prémices de son projet.

L'histoire du cirque en tant qu'HISTOIRE tout simplement ? Avec son étrange couple opposé : l'artiste, l'Auguste, et le Clown du Pouvoir.

Bien que je ressente avec acuité, aujourd'hui encore, les effets du maléfique rayonnement exercé par Hitler et Staline dans mes jeunes années, je n'aurais sans doute jamais pu comprendre vraiment l'essence du phénomène, si je n'avais été contraint de supporter dans ma vie d'homme mûr, jusqu'à la limite de l'asphyxie, la paranoïa d'un petit tyran de province qui était parvenu à étendre, peu à peu, l'arène du sinistre cirque aux dimensions de tout un pays.

« Antonioni est un des ces Augustes silencieux, muets, tristes… Picasso ? Un Auguste triomphant, orgueilleux, sans complexes, il sait tout

faire : finalement c'est lui le vainqueur dans le combat contre le Clown Blanc[21]. »

Dans *Ces étranges Européens*, Luigi Barzini relate les impressions de sa première rencontre avec Hitler : « À moi, il m'apparaissait à l'époque comme un drôle de personnage burlesque, un clown sinistre… Il est peu vraisemblable qu'il soit nuisible, ai-je conclu ; il n'y a pas de raisons de s'inquiéter. Il n'a pas davantage de chances que Mussolini tentant de restaurer l'Empire romain. »

Hitler, un Clown Blanc ! Et Chaplin, son imitateur (ou son interprète), un Auguste. Un bouffon avec son petit chapeau noir retombant sur l'oreille, son pantalon trop large et trop long, sa canne distinguée de dandy.

Le masque du Clown Blanc correspond à cette antinomie des contes de fées avec les bons et les méchants dont nous avons tant besoin : « Son visage est blanc, spectral : il a dessiné des accents circonflexes sur ses sourcils hautains ; sa bouche est marquée d'un seul trait dur, antipathique, distant, froid », dit Fellini, ajoutant que cela lui rappelle « l'autorité glaciale de certaines religieuses directrices d'écoles maternelles », mais surtout « ces fascistes tirés à quatre épingles, vêtus de soie noire et brillante, aux épaulettes dorées, avec leur cravache (tout à fait les accessoires d'un clown…) et leurs ordres d'une sévérité militaire ».

Serait-ce trop difficile de définir ce qui sépare irrémédiablement l'Auguste du Clown Blanc ? « Il y a des Clowns (Blancs) qui ont un passé d'Augustes, mais aucun Auguste qui ait commencé par être Clown. Parce qu'il est peut-être plus facile de simuler l'autorité quand on a une nature tolérante que de faire semblant d'être tolérant quand on a une nature autoritaire[22]. »

Notre pénible clown local… Ses titres ridicules alignés par ordre d'importance, ses discours interminables avec leurs invectives monotones et leurs fautes de grammaire. La peur stimulant le fanatisme et le fanatisme dissimulé en ruse, ses bredouillements et sa gestuelle de marionnette, sa ténacité maniaque, son zèle schizophrénique, sa perplexité devant tout ce qui avait encore l'audace de demeurer vivant, spontané.

Combien ont commencé comme de pauvres Augustes, de minables peintres en bâtiment, des séminaristes provinciaux, des apprentis perdus dans les petits ateliers de cordonniers en banlieue ? « Fascination lunaire, élégance nocturne, spectrale » du Clown Blanc ??… « Le Clown Blanc effraye les enfants parce qu'il représente le devoir, ou, pour utiliser un terme à la mode, la répression », lisons-nous chez Fellini. La *répression*, un terme à la mode ? Il fut un temps où cela aurait pu me faire sourire d'un air supérieur ou me faire éclater d'un rire hystérique. La répression était pour nous la réalité immédiate, nous la respirions dans la rue, dans l'ambiance des lieux de travail et des restaurants. Le tyran faisait rire les enfants, ils n'arrivaient pas à comprendre qu'il puisse asservir la vie des adultes autour d'eux. Un paradoxe, un de plus, réservé au seul petit bouffon, LUI, qui – à la différence de Hitler ou de Staline – n'inspirait que le rire…

Le ridicule a une force secrète, des diversions et des vengeances ! Plus d'une fois, Fellini évoque le citoyen anonyme, « l'enfant précipité dans la condition d'un Auguste », dans ses rapports avec la MÈRE (l'État, la Police, l'Autorité) qui sans cesse interdit quelque chose (« fais pas ci, fais pas ça »).

Notre clown administrait le pays comme une immense école maternelle d'enfants militarisés, mais il ne supportait pas « ses enfants », ses « sujets ». S'ils se comportaient à son goût, il leur crachait dessus et les rouait de coups ; trop gais, il leur coupait une oreille ; le contredisaient-ils, il leur cousait les lèvres, tombaient-ils malades, il leur offrait un cercueil et la facture des Pompes Funèbres : « Ordre et discipline » – voilà les seules vertus qu'il tolérait de la masse anonyme. Il n'y avait que « *les forces de l'ordre* » pour garder le contact avec les humbles, ceux du rang desquels s'était élevé notre bien-aimé fils du peuple, « le plus aimé, le plus estimé, le plus révolutionnaire ». Ceux qui se précipitaient vers la voiture présidentielle pour lui présenter une pétition disparaissaient, ensuite, sans laisser de trace. La cape, le sceptre, le palais, l'hymne, les décorations…

Et les parties de chasse !…

Les ours drogués, apathiques, l'écume au museau, entravés par des chaînes, privés de nourriture et d'eau plusieurs jours avant la date de la chasse[23]. La surveillance aérienne du périmètre de chasse. L'hélicoptère présidentiel, rouge, atterrissant dans la cour du château. Les invités

représentant le Cirque du Parti, le Cirque de la Presse, les Ambassades étrangères. Les « sécuristes » déguisés en serveurs, la garde personnelle du Clown à l'affût dans des tranchées camouflées par de la végétation. Les ours hébétés progressivement réveillés de leur torpeur, maladroits, trébuchants. Le Premier Chasseur du Cirque, en position de tireur, vise, œil droit fermé, œil gauche fermé. Au moment où le Camarade appuie sur la détente, les tireurs d'élite de la Securitate tirent en même temps avec leurs armes à silencieux, déchargeant en rafales. Au rythme de l'hymne national, le Clown suprême bombe le torse, pour recevoir la médaille d'or du meilleur tireur de son temps.

Et son chien préféré, le labrador noir ? Né en Angleterre, Sir Gladstone a été rebaptisé, au cirque, « Camarade Corbeau ». Il a des repas de roi, il n'est nourri qu'avec des produits britanniques pour chiens, expédiés chaque semaine par l'ambassadeur du Cirque à Londres, dont c'est d'ailleurs la principale tâche diplomatique. Ce chien a un rang de dignitaire dans la hiérarchie du Cirque, mais il est plus important que n'importe quel général ou amiral, plus que le chef des services d'espionnage, de la police ou de l'armée du Cirque.

« Les Clowns Blancs ont toujours rivalisé entre eux pour avoir le plus somptueux costume », dit Fellini. Théodore, « qui disposait d'un costume pour chaque jour de l'année », fut un des plus célèbres. Notre Clown national a un costume pour chaque jour. La vanité n'est pas seule à expliquer cette imposante mise en scène, il y a aussi la peur. Le costume pour les dîners officiels et celui pour les visites de travail, celui pour les grands rassemblements populaires et celui pour les réunions secrètes, chaque costume, tous les costumes du Clown national ont une importance nationale. Un service spécial de Sécurité de l'État s'occupe des vêtements et des repas quotidiens du Clown. Chaque jour de nouveaux accessoires : depuis les chaussettes et les mouchoirs jusqu'aux costumes et aux chaussures. Chaque jour, la Maison Spéciale de la Mode envoie tout le nécessaire. Chaque jour, le Laboratoire Spécial analyse les aliments, établit le menu qui convient et fait l'analyse des résidus évacués, après digestion, de l'estomac le plus précieux de la Nation. Des équipes spéciales contrôlent, grâce à des détecteurs de radiations, son bureau et la pièce où il se repose, son stylo et sa pissotière personnelle. Il ne faudrait pas que la nourriture, les vêtements ou le mobilier soient infectés par quelque agent

subversif voulant sauver ses sujets. Les vêtements portés sont marqués le soir d'un tampon encreur rouge et vert (les couleurs de l'extrême gauche et de l'extrême droite) et envoyés à l'Incinérateur présidentiel, qui – comme la Maison spéciale de la Mode ou le Laboratoire Spécial pour les aliments et les matières fécales – fait partie de l'énorme Service de Sécurité Multilatéralement Développé du Cirque[24].

« Le Clown Blanc est celui qui donne des gifles », dit Fellini. Notre sadique Bouffon National a interdit la nourriture, la lumière, le chauffage, les voyages. Il a détruit les églises et les archives.

Mère, Père, Pédagogue de la Nation ? Le Clown Blanc peut-il être un emblème des « situations idéales », un chevalier de l'Utopie ? Un implacable visionnaire de l'Avenir, indifférent à l'horreur qu'il inflige au présent éphémère, uniquement concentré sur « ce qu'il faut faire » ? « L'autorité glaciale de certaines religieuses, directrices d'écoles maternelles » ?

Il y a une quinzaine d'années, j'ai fait la connaissance d'un médecin qui, à l'époque où les activités communistes étaient illégales (1923-1944), se trouvait dans la même prison que le Clown. J'étais curieux de connaître l'opinion de quelqu'un qui l'avait côtoyé de près, dans des comportements quotidiens et banals, alors qu'il n'était encore qu'un petit rouage dans un système obscur, souterrain. « Moi, j'évalue *ces gens-là* selon un critère très simple. J'essaye de m'imaginer quel travail je pourrais leur confier dans mon hôpital. L'un ferait un bon administrateur, l'autre un chauffeur, tel autre un caissier, ou un gardien. Certains pourraient éventuellement obtenir une qualification comme laborantin ou mécanicien d'entretien. Eh bien, *celui-là*… non, il ne pourrait mener à bien aucun travail pratique. Il n'a jamais travaillé concrètement. Il n'a appris aucun métier et ne serait pas capable d'en apprendre un. Il ne sait rien faire que des discours ou diriger les autres. Non, je ne le prendrais même pas comme gardien. » Ce que le médecin n'est pas parvenu à m'expliquer, c'est pourquoi *ceux-là* (ses anciens camarades, maintenant au pouvoir, une « nouvelle classe » abjecte, à ses yeux) avaient pourtant été ses camarades et ses supérieurs, et pourquoi *celui-là* avait été, dès cette époque, son instructeur politique.

Les enfants de maternelle, vêtus d'uniformes et dressés.

L'emblème, le salut, l'hymne, le Conducător… Les familles logées d'office dans des immeubles avec un administrateur appartenant « aux organes d'ordre et de surveillance ». Des quartiers entiers, avec de superbes villas et des maisons individuelles, rasés pour faire place à des immeubles standard, où la vie des locataires est facile à suivre et à diriger. Un vaste programme de destruction des villages pour transformer les fermes en « complexes agro-industriels » et annuler « les différences entre villes et villages »… c'est-à-dire transformer les paysans en salariés, entasser les familles dans des immeubles, ruches superposées, des familles au-dessus, au-dessous et à côté d'autres familles. Les femmes, soumises au contrôle gynécologique périodique, à la campagne comme à la ville, afin d'éviter que l'une d'elles, enceinte, ne cherche à déposséder l'État Propriétaire de futurs sujets. Les vieux confinés dans des réserves spéciales pour travailler aux potagers et s'occuper des bêtes. Les chiens et les chats des immeubles d'habitation exterminés pour ne pas gêner le repos des « travailleurs ». Dans tous les téléphones un minuscule appareil d'enregistrement, pour que l'État Contrôleur connaisse mieux ses victimes, qu'il puisse les guider « scientifiquement ».

De l'ordre, le plus d'ordre possible et de la discipline, toujours plus de discipline… Et toujours plus de surveillance (record mondial : un policier pour quinze citoyens, quinze informateurs « volontaires » pour chaque policier). L'immense masse de délateurs veille à ce que le reste de population indigne n'aille pas trahir, sait-on jamais, un Secret d'État : le nom de son lieu de travail, le format des bocaux de conserves, la formule de la bombe atomique, la répartition territoriale des vespasiennes, le surnom du Président, le nombre de maisons de fous, la carte du pays, la technologie de fabrication du fil à coudre. Il ne faut surtout pas que les étrangers apprennent les mystères du Paradis du Cirque ! Éviter tout contact avec les étrangers, voilà un devoir d'honneur et un droit naturel si l'on veut survivre.

Tout (Son mot préféré : TOUT) finalement mène à Lui. Nous devons tout, Tout, TOUT faire, scande-t-il constamment de sa voix rauque et monocorde. L'accroissement continuel du rôle de guide… l'accroissement continuel du rôle de guide, l'ordre, l'ordre, la discipline, toujours plus de discipline… et l'accroissement continuel du rôle de guide du Conducător.

Il y a longtemps, une amie qui habitait en banlieue voulait déménager en centre-ville : elle avait trouvé à acheter un petit appartement sur la Calea Victoriei. Au moment de signer les actes, elle apprit qu'il lui fallait… une autorisation spéciale. L'appartement avait des fenêtres donnant sur la rue, la Calea Victoriei était située sur l'un des trajets que le Clown prenait le matin pour arriver à « huit heures précises passées » au Siège central, où il ne ménageait pas sa peine jusqu'au soir, quand, à « huit heures précises passées », il rentrait au Domicile central par l'un des trajets présidentiels. Des rues sacrées, qui se trouvaient dans l'orbite de l'astre sacré.

De l'ordre, toujours plus d'ordre et de surveillance, une vigilance perpétuelle pour éviter que le Chef ne s'énerve, qu'il ne tombe malade, qu'il ne se produise pas, éventuellement, l'ACCIDENT fatal et salvateur que tous attendaient tant.

Un capital précieux : l'Homme. C'est-à-dire, Lui. Un tel spécimen ne survient qu'une fois tous les cinq cents ans, avaient découvert les astrologues présidentiels.

Le laboratoire d'analyses et le laboratoire gastronomique et le laboratoire d'armes et les trois cent soixante-cinq pantalons, paires de chaussures, chaussettes, caleçons, chaussons, pyjamas, bonnets de nuit avaient une mission à cette mesure. Tout comme le photographe, le coiffeur, le masseur, l'esthéticien. Et la garde personnelle et les doublures et les traducteurs pour les trois cent soixante-quatre langues du monde qu'il ne connaissait pas et le service d'information et le service de désinformation et le service de radiations et d'anti-radiations et les latrines mobiles et la douche invisible. Et le revolver à silencieux. Tout servait à l'unique institution productive du pays : le Culte du Clown.

Oh oui, et puis bien sûr… la Chatte.

« Le seul grand clown féminin dont on se souvienne c'est Miss Lulu. Gelsomina et Cabiria, dans mes films, sont deux Augustes. Ce ne sont pas des femmes, ils sont asexués », affirme Fellini. Bien sûr, Charlot, l'Auguste, n'a pas de sexe, c'est « un matou heureux, qui se secoue et s'en va ». Et Laurel et Hardy dorment ensemble, « deux Augustes pleins d'innocence manquant totalement de caractères sexuels. C'est ce qui faisait rire ».

La Chatte = un clown blanc féminin ? L'amante édentée, la Savante analphabète, la Commissaire en Jupons, la Mégère Hystérie ? La Tantine Porno ? L'Épouse du Clown Blanc : un Clown Blanc, elle aussi ?

Les gens rient, et pas toujours sous cape, du couple suprême, qui interprète sans cesse le même numéro : LE COUPLE SUPRÊME. Des parvenus vêtus du costume de gala de la félicité impériale, tels qu'on n'en voit qu'au cirque. Lui avec son sceptre et son écharpe. Elle avec sa toge princière, où sont épinglés les diplômes scientifiques et les certificats de vaccination. Lui, en conférence tantôt avec Kojak, tantôt avec Abdullah Jasser, ou Santiago Carlos, ou YiMiCi, le Coréen, ou encore avec Benito Mafioso, se concertant sur les futures opérations mondiales de liquidation des adversaires et l'entraînement des sujets à la vie souterraine.

Pudique et timide, il se soulage de ses obsessions en tirades bredouillantes, interminables, répercutées par tous les micros du Siège ou de la Résidence. Lululena avale le soir, en guise de somnifères, quelques bobines porno et s'endort porno, la bouche ouverte et le peignoir défait.

Miss Lulu, Lululena, Lena, Linette, un sombre clown qui domine son partenaire et terrorise sa suite. Complexe sexuel ? Manque de confiance en soi ? Frustration ? Tout cela en même temps ? La fidélité du couple… Hitler n'était qu'un vieux garçon. Hoho ! Le pauvre Hitler ! Lui, on l'appelait « Fătălăul »[I]. On peut rester « fătălău » même après que l'épouse s'est servie de vous pour faire des enfants. Lui, difficile de l'imaginer en *ces* instants, mais la partenaire, on peut la voir, déchaînée, grimaçante, le chevauchant, l'excitant. Le couple suprême : Fătălăul et Dame Saumure ! La Matrone !… Miss Lulena. Sa démarche de canard. Ses gencives rouges, ses dents jaunes et pointues, la salive qui coule de sa bouche béante.

Le furieux « fătălău » bredouilleur s'approchant, dans son pyjama rouge, avec ses galons et ses décorations, de Miss Honoris Causa, la vieille lubrique.

Le Commandant Suprême n'a fait aucune guerre. Son Épouse, la Sommité Suprême, n'a pas terminé ses études au lycée. Sur son bureau et sur son lavabo, encadrée d'or, veille Sa photo retouchée par les meilleurs spécialistes d'Interpol. Sur Son bureau présidentiel oscille, obscène, l'inestimable Portrait de la Mocheté, dans un cadre de platine, avec des

petites fleurs et des petites étoiles. Miss Lulena, croulant sous les bijoux, les médailles et les titres, qui ne peuvent dissimuler ni l'imposture, ni *la chatte*.

Même sur les photos solennelles et présidentielles, Lulena se tient, jambes écartées, le sac à main à la hauteur de « *la chatte* » comme le peuple appelle cet endroit honteux et primordial.

Le texte de Fellini me procurait un puéril plaisir de vengeance. Je l'ai lu et relu d'innombrables fois et je retrouvais *là* le même code : le Clown Blanc. Oui, « la bouche marquée d'un seul trait dur, antipathique », un visage que la monstruosité enlaidissait, plein de taches et de fards, de rides et de malédictions. Oui, « l'autorité glacée de certaines religieuses directrices d'écoles maternelles », oui, la soie, les épaulettes, la cravache des « fascistes tirés à quatre épingles ». Un Clown Blanc et… « l'élan vers le haut » de ses hilarantes improvisations de bas étage, grotesques animations dans le style de Duvalier ou d'Idi Amin.

J'abusais de ce texte, j'en tirais des plaisirs secrets. Je ne pouvais pas le lire avec sérénité, avec détachement. Dans un État totalitaire, les détails quotidiens, les mots et les gestes se chargent de significations détournées que seuls peuvent déchiffrer les citoyens du pays, les habitants du souterrain. Mais leur code, qui paraît venir d'une autre planète, n'est fascinant que pour ceux qui vivent dans des sociétés normales.

Le Ridicule ! L'Illettré ! Le Parvenu ! Le Bredouilleur ! Le gros Singe ! Le Pitre ! Le Ver ! L'Enfoiré ! L'Ordure !

Un Clown Blanc : c'est trop d'honneur… Il était trop petit, trop inachevé, trop stupide. Et dans la catégorie, apparemment plus humble et incomparablement plus estimable de l'Auguste ?

Sûrement pas !

Non, l'Auguste m'était trop proche ! Il m'avait toujours obsédé. Un emblème de l'artiste : l'Auguste, le Malchanceux.

J'ai relu des centaines de fois, au cours des dernières années passées là-bas, le superbe poème de Montale intitulé : « Un poète ». Le sarcasme magistral de ses vers semblait m'aider à affronter l'omniprésence du Dictateur, la défiguration et l'abrutissement incessants du quotidien. Je connaissais déjà ces vers par cœur, je les répétais avec un acharnement sadique, dosant le poison que le poète avait distillé avec tant de maîtrise et

de ruse… « Le fil de mes jours est ténu / mais j'espère trouver le moyen / de dédier au prochain tyran / mes pauvres vers », c'est le début de la confession que Montale attribue à « un poète »… Je sentais, en effet, que mes jours étaient comptés, comme mes concitoyens, tant nous avait épuisés le tyran installé depuis trop d'années dans nos cauchemars quotidiens, je savais que si je réussissais à me sauver, tout ce que je vivrais serait empoisonné par les venins de cette macabre période. « Il voudra des louanges spontanées / jaillissant d'un cœur reconnaissant / et il en aura en abondance », répétais-je en grimaçant comme un clown, pensant à ce vampire qui désirait cela sans relâche, ces pauvres « louanges spontanées », stéréotypées, que bien des poètes lui livraient mais aussi trop de ces milliers d'anonymes apeurés, entassés dans la Prison du Cirque. « Je pourrai aussi / laisser une trace durable », répétais-je pour me consoler, au nom de tant de prédécesseurs et de contemporains plus ou moins illustres, fidèles à la seule Postérité. Je murmurais suavement la conclusion, pour jouir de l'exaltation avec laquelle l'Art proclamait sa vérité et la parodiait tout à la fois : « En poésie / ce qui compte n'est pas le contenu / mais la Forme. » J'étais satisfait. J'avais réussi à trouver la forme codée pour exprimer mon aversion pour le Tyran. Le « contenu » agressif avait pris une forme ouvertement risquée dans « La biographie robot », un récit dans lequel je faisais naître le sinistre personnage principal un 26 janvier – Journée devenue mascarade nationale, Célébration de la Naissance du Tyran. Je me rappelais avec un plaisir mêlé d'épouvante l'ébahissement de mes amis devant cette folle impertinence. Mon aversion avait apporté la preuve que, dans l'art, la Forme et le Contenu ne font qu'un.

« Il vaut mieux être un homme libre, même accablé de problèmes, que le bouffon d'un Bouffon lamentable », m'écrivait un ami. Le Bouffon venait juste de fêter un anniversaire. Mon ami m'avait adressé un colis avec les journaux qui célébraient l'événement.

Chaque année, le jour de Son anniversaire prenait un caractère sacré, ponctué d'énormes festivités grotesques. Une solennité pompeuse, provinciale dont se moquaient même les policiers alignés par milliers pour réprimer les rires ou le désordre.

J'étais déjà loin du funeste carnaval. Je me trouvais de l'autre côté du Mur, à Berlin-Ouest, une ville qui gardait le souvenir de caricatures analogues.

Je défis la pile de journaux, imprimés sur un papier hygiénique qui menaçait de se déchirer dès qu'on le touchait. L'encre coulait rouge, verte, noire sur les mains de l'imprudent lecteur. Je ne parvins à lire que quelques phrases. Cliché de la mascarade démentielle, ennui fulgurant, mortel. Toutes les années, les rêves et les névroses vécus dans ce territoire de l'horreur et du calembour étaient soudain devenus scories et poison.

C'est encore en cette première période de convalescence tourmentée et incertaine qu'il me tomba entre les mains un livre écœurant et utile qui avait déchaîné l'appétit de scandale dans la presse occidentale. Écœurant par son sujet (notre petit Dictateur zézayant) et son auteur (un ancien général, chef de la police secrète du Dictateur, à présent passé au service de la « liberté » et de nouveaux maîtres), mais utile par les révélations qu'offrait un intime connaisseur du clan des parvenus sur la trivialité, le cynisme, la bassesse de la troupe de clowns au pouvoir. Le pouvoir révélait sa triste et répugnante médiocrité. Vente, en devises, des juifs et des Allemands appelée « regroupement familial ». Opérations d'espionnage et de désinformation, avec terroristes arabes, avaleurs de sabre et cracheurs de feu, hypnotiseurs et dresseurs du KGB. Le Conducător vomit quand il ne peut empêcher par « voie officielle » les manifestations contre lui à New York ou qu'il apprend la trahison d'un de ses serviteurs dévoués.

Crise d'hystérie en voyant le nouvel ambassadeur américain : un noir ! (offense insupportable pour cet ancien internationaliste !). L'épouse Honoris Causa, préoccupée par ses toilettes que le Cirque lui commande à Londres ou à Paris, et son piquant « hobby » : les escapades adultères des personnages les plus en vue autour du Pouvoir, filmées en secret pour elle par la Securitate.

Ce n'est peut-être pas un hasard si, dans ces mois difficiles entre l'enfer et le purgatoire (la tyrannie et l'exil), j'ai trouvé dans une revue parisienne ces mots d'Ernst Jünger (adressées à Julien Hervier) : « *L'homme des Muses doit placer au centre sa peinture, sa poésie et sa sculpture, et le reste est ridicule. C'est pourquoi je ne saurais critiquer un créateur qui bénéficierait des faveurs d'un tyran. Il ne peut pas dire :*

*“J’attends que le tyran soit renversé !”, car cela peut durer dix ans, et entre-temps son pouvoir créateur sera évanoui**[II]. »

Bien sûr « *le reste est ridicule** »… Au-delà du ridicule, c’est – avant tout – l’horreur, la destruction des dernières enclaves de normalité dans le quotidien, le danger incessant de mort physique et spirituelle. L’impossibilité de se défendre, ce « reste » étant justement *tout*, partout. Agressif, grotesque, étouffant.

« Le Bouffon d’un Bouffon lamentable ? » Je m’étais tenu aussi loin que possible des masques et des pièges du Monstre. Non, je n’ai pas brigué les faveurs du Tyran, je ne lui ai jamais adressé de louanges, même si mes jours étaient comptés. Je regardais, les yeux morts, les pages mortes de ces journaux morts. Soudain, je me souvenais du « micro impertinent » de Fellini…

« Un microphone, un Auguste, refuse de transmettre le programme d’un Clown Blanc. » Tous ces journaux mensongers qui ont empoisonné nos jours avec les mêmes refrains, tous ces micros abêtis par les mêmes refrains… et s’ils inventaient, tout à coup, leur révolte, leur revanche, leur raillerie ? En inversant le jeu, en changeant de code. Une phrase bizarrement retournée, une lettre sautée exprès, soudain évadée des grands Titres honorifiques, une tache insolente sur les photos idylliquement retouchées. « Le micro impertinent » trouve finalement le gag qu’il faut pour humilier le Tyran : « Il s’enroule autour de lui, lui rit au nez, ironise sur ce que dit le Clown Blanc », écrit Fellini. « La révolte du moyen de communication – mugissements et fausses nouvelles, pour contrer les déplorables bêtises qu’un micro était obligé de transmettre en période fasciste. » Et pas seulement fasciste, peut ajouter notre génération maudite qui a eu ses propres Clowns et Augustes.

Je me suis gardé du Clown Tyran. Non seulement parce que je ne voulais pas acheter ses faveurs. Je l’ai ignoré autant que j’ai pu. J’espérais qu’on me laisserait tranquille, c’est tout, je ne m’intéressais pas tant que cela à cette zone du « *ridicule* » qui n’est un « *reste* » qu’éventuellement au début encore timide et confus de la terreur, mais s’amplifie ensuite de façon meurtrière, comme une avalanche qui entraîne, submerge et anéantit tout sur son chemin. J’évitais de le haïr, de lui accorder trop d’importance. Et

pourtant… une énorme et insatiable pieuvre d'excréments s'était installée sur la tête de tous et de chacun : elle nous étouffait. Au moment où tout le monde le détestait et souhaitait sa mort, c'est justement là qu'il n'y avait plus rien à faire. Ce n'est que lorsque la calamité devient évidente, irrévocable, que la haine du Tyran se généralise et devient, elle aussi, irréversible : Hitler à la fin de la guerre, quand le désastre se retourna contre tout le peuple allemand, Staline, après sa mort, quand le monstre était déjà inoffensif et que le mythe se mettait à pourrir. Notre ridicule Clown National était reçu avec faste dans les grandes cours occidentales et orientales. J'éprouvais la même nausée à ses débuts, dans ces moments de confusion calculée où il enfourchait le fantôme du Bien, que dans la dernière sinistre décennie. Instinctivement je l'ai trouvé suspect et l'ai méprisé, bien avant ses performances réelles, suffoqué par l'horreur du vaudeville qu'il interprétait. Mais je n'aurais pas pu considérer la mascarade comme « *un reste ridicule** ». Il ne cessait de planter ses griffes dans notre chair en hurlant. Le ridicule démoniaque, assassin, n'était pas un « *reste* » négligeable. C'était devenu le TOUT, personne ne pouvait l'éviter.

Peu après la prise de pouvoir du nouveau Conducător, un écrivain qui avait des relations dans le monde médical me montra la « fiche » du Tyran, établie par un groupe de psychiatres réputés. Il y avait de quoi être horrifié pour la suite. Dès cette époque, ce nouveau « plus aimé des fils du peuple » aurait dû être interné, sans délai, dans un hôpital psychiatrique.

La pression paranoïaque commença d'ailleurs à se faire sentir. Dans la législation du travail (salariés enchaînés à leur lieu de travail et surveillés), de la famille (obstacles au divorce, interdiction d'avorter, harcèlement et isolement des couples « sans papiers de mariage »), de l'école (politisation et militarisation). Il pérorait, en transes, pendant des heures dans l'arène sur le Cirque de l'Avenir, construit par des esclaves heureux, dirigés par de sévères dresseurs d'école maternelle. Il n'avait gardé dans sa troupe que des nains en état d'hypnose pour le servir, l'acclamer, et des géants cuirassés, rapides à la détente, reliés au Système National de Protection du Clown. J'avais, dès ce moment, commencé à préparer en quelque sorte ma retraite du « monde productif » (selon la terminologie de la ménagerie), un monde qui allait devenir à peine dix ans plus tard un bourbier pour rhinocéros,

contraints d'apprendre à nager dans les excréments et les dénonciations des voisins.

Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour deviner l'état d'écœurement, de peur, de dépression qui pousse le captif chez le médecin. Une maladie générale, touchant toute la société. Les cas restaient cependant individuels et, dans la mesure où ils « s'auto-dénonçaient », il fallait les prendre en compte.

Une de ces situations « sur le fil du rasoir » dans lesquelles l'Auguste ne se contente pas d'interpréter l'équivoque, il la vit, et la frontière avec le réel s'estompe. « Simuler » à petites doses, accentuer certains symptômes, vrais ou tirés de livres, « induit » finalement un véritable dérèglement. Dans le Cirque totalitaire, les vrais lieux de refuge, de prière ou de simulation sont les cabinets archi-bondés des psychiatres. L'artifice n'est pas immédiatement perceptible – non seulement par le médecin, mais aussi par les patients moins lucides. Ce sont des lieux de subterfuge et de refuge « légaux », où l'on peut s'évader de l'arène-bourbier, avec ses punitions, ses farces et ses gémissements. Puisque la répression psychiatrique a été utilisée pour tant de cas « gênants », cela semble vraiment de l'inconscience d'offrir soi-même à l'ÉTAT l'arme la plus facile pour vous anéantir.

Et pourtant…

Ma persévérance à faire la queue devant les cabinets médicaux a finalement assuré ma « libération », ma victoire : inapte au travail ! L'humiliation de l'examen médical annuel m'a protégé de tant d'autres humiliations quotidiennes…

Si le vrai Malade, qui avait rendu le pays malade, avait pris sa retraite à cette époque-là (pour raisons de santé, comme de juste, ou à cause de son âge comme il se devait déjà), j'aurais sans doute pu « guérir ». Mais ainsi, c'est moi qui étais devenu le malade, et le portrait du Bouffon accroché à tous les coins de rue m'obligeait à me réfugier dans la maladie, dernière propriété privée.

Voilà qu'un « lien » s'était tout de même noué entre nous ! Étrange renversement des rôles, mais c'était seulement une image fragmentaire de la schizophrénie que le véritable Malade avait imposée à tout le royaume de la farce.

Est-ce que le Clown Blanc ne représente que l'Autorité ridicule et l'Auguste l'insoumission, le rire et la souffrance ?

« L'apparition d'un Clown Blanc, le fasciste, nous transformait à notre tour en Clowns Blancs, dès l'instant où nous finissions par répondre, avec discipline, par le salut romain », se rappelle Fellini.

« Tu es trop sérieux, trop moral. L'image de l'Auguste ne te va pas vraiment. Tu es trop digne, peut-être pas assez ludique », me disait un ami après la publication en Roumanie des *Années d'apprentissage de l'Auguste* [25].

Grimaçant jusqu'à grincer des dents, l'Auguste s'imposait quand même comme une réalité… autobiographique. L'identification n'était pas seulement la conséquence de ma distance, de ma solitude et de ma vulnérabilité. C'était aussi plus qu'un simple refus de se soumettre. Une conséquence de ma solidarité dans le malheur avec ceux qui m'entouraient ? L'histrion installé au pouvoir avait peu à peu concentré sur lui la haine de tout un peuple traqué, tombé dans la léthargie et le désespoir. Dans cette tragique désolation générale, l'éclat de rire et les sanglots de l'Auguste éveillaient une plus profonde résonance chez ses compagnons de souffrance.

Vivre dans la terreur déforme la perception et engendre souvent des associations risquées, fantaisistes. Mais la noire obsession demeure, elle se révèle durable quel que soit l'éloignement dans l'espace et dans le temps.

L'été 1988, je suivais à Washington le cirque des élections présidentielles américaines en pensant au Clown de « là-bas ». Le Président Comédien avait achevé son mandat, c'était le tour des nouveaux comédiens de la nouvelle Présidence. Le spectacle infantile et vulgaire de la compétition pour les applaudissements suscitait chez l'Auguste exilé des jugements fort peu optimistes sur l'espèce humaine. Celui qui vient de l'Est « socialiste », du bonheur obligatoire, a besoin de temps pour renoncer aux illusions sur le modèle « inverse » du bonheur. Mais si irritante que soit la déception, et bien que le vice-président Coturnix-Quale (« *gallinaceous game birds* », dit le Dictionnaire) ne ressemble pas au télégénique Robert Redford, comme on l'a dit, mais plutôt – qui l'eût cru ? – à un pauvre petit militant d'une petite ville roumaine des années 50, ma pensée retournait obstinément « là-bas », dans le passé. Là-bas seulement la lecture de Fellini

m'avait procuré cette *Schadenfreude* puérile. Et même si l'on regarde sur les écrans américains la compétition carnavalesque des élections à travers l'œil télescopique de Fellini, c'est encore « là-bas » que retourne finalement la pensée. Ce que disait Jünger n'est valable *que* pour les anciennes ou les jeunes démocraties, où le ridicule spectacle politique peut, éventuellement, être ignoré, mis entre parenthèses. Mais le ridicule installé en propriétaire suprême des vies de tous, les tourmente *tous* sans arrêt et les estropie les uns après les autres dans la colonie totalitaire. Là-bas ce n'est pas « le reste » qui est ridicule, mais « le tout ». On ne peut l'ignorer parce qu'il ne vous ignore pas, il ne vous autorise aucune absence.

Le cirque des élections libres et librement manipulées dans une démocratie ne portait pas à l'optimisme. En y assistant je me suis souvenu, involontairement, que bien des années après la mort de Chaplin on avait découvert son « dossier » au FBI. Il comprenait mille neuf cents pages et couvrait la période 1922-1978 (c'est-à-dire un an après sa mort !) ; il contenait tant d'absurdités que même un cabaret n'aurait pu les utiliser pour une satire politique.

Et pourtant c'est encore à l'abjecte grimace de notre petit Clown national que je continuais de penser pendant le bruyant concours de gags des élections présidentielles américaines.

Le Tyran et la masse opprimée sont-ils vraiment incompatibles ou s'agit-il d'une sorte de stimulation réciproque ? La dynamique des camps et des sociétés totalitaires n'est-elle conditionnée que par des énergies refoulées, étouffées ? Le Dictateur n'est-il qu'un ennemi ou bien aussi un produit des masses ?

« On dit qu'en dehors de la scène, Antonet, un célèbre Clown Blanc, n'a jamais adressé la parole à Beby qui était son Auguste », rappelle Fellini.

Le Clown se venge sur la pauvre foule dont il est issu, il pique des crises d'hystérie quand on ne comprend pas sa « grandeur ». Comment notre Clown National a-t-il réagi aux amours trop « modestes » de sa fille ou au mariage de son fils avec une… juive ? On n'a même pas pris la peine d'expliquer la « raison d'État » à cet imprudent, le décret de son divorce lui a été adressé par la poste.

Le Dictateur est-il, lui aussi, un « artiste » terrorisé par l'Impossible ? L'enfant malade et fanatique nommé Caligula est-il un poète quand il nomme ministre son cheval ? L'extrême morbidité atteint-elle cet inaccessible horizon de l'Absolu auquel aspire et vers lequel tend la Poésie ? Le Despote est-il un chevalier de l'Utopie ?

Il y a une dualité dans tout être humain. Chez l'artiste certainement. Chez le CHEF peut-être aussi, ne serait-ce que pour de brèves séquences aussitôt oubliées ?

« Le chef de gare de mon film était un Clown Blanc. C'est pourquoi nous devenions tous des Augustes… si l'on a devant soi un Clown Blanc on se sent poussé à faire l'Auguste », confie Fellini, et il ajoute : « seule l'apparition d'un Clown Blanc plus sinistre, le fasciste, nous transformait à notre tour en Clowns Blancs, à l'instant où nous finissions par répondre, avec discipline, par un salut romain ».

Fellini définit, enfin, sa place dans le fabuleux Cirque du monde : « Si je m'imagine à mon tour en clown, eh bien, je crois que je suis un Auguste »… Une aventure risquée, avec bien des effets autodestructeurs, dans ce concret ambigu, entre des frontières mobiles, obscures, où la nature humaine fait l'expérience de sa liberté et de ses limites. « Je crois vraiment que je suis un Auguste. Mais aussi un Clown Blanc », ajoute Fellini. Pour conclure après une pause de réflexion : « Ou bien je suis peut-être le directeur du cirque. Le médecin des fous devenu fou à son tour ! » Un marginal, un paria, un rêveur mélancolique et un explorateur entêté. Un mime versatile, un maniaque des questions sans réponse. La Chimère de la Réalité est-elle plus réelle que la réalité elle-même ?

Ivre de ses personnages dont il vit les passions et le ridicule, auxquels il « vole » les catastrophes, dont il radiographie les abîmes, l'artiste ne peut omettre le tyran. Nous le trouvons déjà parmi les enfants, pas seulement parmi les directrices d'école maternelle. Nous le rencontrons à chaque pas : parmi les époux et les amants, les parents, les grands-parents, les collègues de travail ou dans l'armée. Plus d'une fois, hélas, hissé sur le Piédestal Suprême, terrorisant un pays ou le monde entier. Il vit son rôle sans même s'en rendre compte ; c'est tout simplement une aberration de la nature. Paradoxalement ou non, seul l'art donne de la vraisemblance et du mystère à cette catastrophe naturelle, cyclique, terrifiante et réelle. (Les paroles d'Alfred Jarry sur son lit de mort révèlent l'identification de l'auteur avec

sa création : « Maintenant le Père Ubu va essayer de dormir. ») Le petit acteur qui usurpe, un moment, la Grande Scène de l'Histoire avec ses accès d'arrogance et la sauvagerie de ses carnavals meurtriers, avec le délire de ses absurdes rituels – il se pourrait que lui aussi, ce Tyran, ait des instants de fanatique « illumination », mais il n'aura jamais la lumière et la grâce de l'artiste qui « l'interprète » (donc le vit) quelque temps. Chaplin a brillamment interprété Hitler, tout comme il a vécu, avec génie, tant d'autres rôles différents et (surtout) opposés à celui-là. Hitler, en revanche, n'a « joué » que lui-même.

L'observation constante du grotesque et de la vanité du POUVOIR engendre-t-elle une pitié dégoûtée ou un orgueilleux sentiment de saine supériorité ?

Pendant la dernière année passée *là-bas*, je l'ai vu de près.

Non à la télévision, reçu à l'étranger avec des pirouettes et des tours de prestidigitation par des collègues « présidentiels », ni au cours d'une de ses tournées internes, à l'occasion de ces « visites de travail » où il commençait par distribuer des hurlements et des contorsions, puis dispensait des conseils professionnels au personnel dressé des usines, écuries, universités, crématoires ou maternelles de perroquets. (Discours interminables, repris pour la millième fois devant l'arène apeurée, enchaînée.) Non, cette fois je l'ai vu de très près, à deux pas. Je rentrais tout juste du commissariat, où j'avais passé mon examen annuel, en tant que détenteur d'une machine à écrire. D'après le Clown National, il fallait une autorisation pour posséder une machine à écrire. Pour obtenir l'AUTORISATION il fallait compléter une fiche spéciale et se soumettre tous les ans à une épreuve : le demandeur se présentait avec la machine infernale au commissariat dont il dépendait, où l'on vérifiait la fiche remplie au début et où l'on répétait le test de dactylographie. Il n'aurait pas fallu que par hasard une lettre se soit modifiée, que la virgule ou le point d'exclamation se soient usés, ou – Dieu nous garde – que l'objet ait contracté une maladie contagieuse susceptible d'entraîner une dangereuse incubation collective. De nos jours, tout le monde le sait, les virus sont rusés, insoumis et cachés, très cachés, souvent invisibles et agressifs, terriblement agressifs : une fois déchaînés on ne peut plus les arrêter.

Au commissariat, j'avais attendu mon tour environ une heure, puis tout s'enchaîna rapidement. Au bureau 23, indiqué sur l'avis, il y avait beaucoup de monde. Les vieux surtout étaient impressionnants, qui traînaient de lourdes machines à écrire, des modèles anciens ; les trois jeunes fonctionnaires en civil (sans doute de la Securitate), polis et indifférents, ne semblaient pas très convaincus de la valeur de ce nouveau numéro de cirque et essayaient de liquider au plus vite les formalités. Je répondis d'abord aux questions : si je possédais une voiture et de quelle marque, si mon logement était une propriété de l'État ou m'appartenait en propre, qui habitait dans l'appartement, en dehors du soussigné, où travaillait l'épouse, qui utilisait la machine à écrire, si j'avais de la famille à l'étranger et si je lui avais rendu visite, quelle était ma parentèle dans le pays et si elle comptait des membres du Comité Central du Parti ou des fonctionnaires du ministère de l'Intérieur. Il fallait compléter la déclaration à la main et la signer, je connaissais déjà le règlement. Les questions ne me choquaient plus, comme la première fois, quand leur absurdité sans aucun lien avec l'objet de « l'examen » renforçait l'atmosphère d'intimidation. J'avais complété le questionnaire rapidement, sans lui accorder d'importance. Puis je tapai à la machine, deux fois, comme on l'exigeait (sans fautes, précisait le Décret Présidentiel !), la page de texte, puis, toujours deux fois, les lettres du clavier. Et ça y est ! on m'avait accordé encore une fois l'AUTORISATION !… Mon jouet magique sous le bras, je me hâtai de rentrer à la maison, tout content.

J'étais déjà dans l'ascenseur quand j'entendis la sirène stridente de la Milice. Je me dépêchai de rentrer et courus au balcon. La sirène continuait de hurler. L'ÉVÉNEMENT.

Le cortège était réduit. SA voiture. Puis la voiture de son chien préféré, l'immanquable chien noir géant.

Puis celle du maire de la Capitale. Puis l'Ambulance, enfin, trois voitures de police. Derrière encore, trois limousines avec le personnel « technique ». Comparée aux habituelles « visites de travail », cette fois-ci la suite était modeste. On pouvait supposer qu'il s'agissait d'une incursion inattendue, une de ces initiatives éclair qui électrisaient parfois le Bouffon et terrorisaient sa troupe. Oui, une visite surprise, sinon les trottoirs auraient été pleins de femmes, d'enfants, de soldats et de fonctionnaires amenés là pour faire ovation à la farce.

Le Clown National était venu inspecter les travaux du PALAIS BLANC. Il avait ordonné la destruction de quelques-uns des plus beaux quartiers de la ville. Le PALAIS et le BOULEVARD DU CIRQUE coupaient la métropole en deux, puis en neuf, puis en plus petites unités. Le PALAIS DU GRAND CIRQUE PRÉSIDENTIEL devait dominer le cirque quotidien. Le convoi s'était arrêté à côté du petit pont sous lequel s'écoulaient les eaux puantes des canalisations de la ville. Le président voulait qu'on lui montre la PERSPECTIVE DE L'AVENIR. Des subalternes munis de cartes, de planches et de plans couraient, hystériques, cherchant à deviner à temps la direction des pas suivants, à déchiffrer à temps Sa gesticulation codée. Des messieurs élégants et renommés, architectes, ingénieurs, sculpteurs, décorateurs, sautillaient, frénétiques, en désordre. Bousculade, bredouillements, courbettes, bonds irréfléchis, visages congestionnés.

Les gens étaient sortis aux balcons des immeubles environnants : employés des institutions du coin, ménagères, enfants. Ce n'était pas la galerie coutumière, à laquelle la police faisait la leçon au préalable et qu'elle plaçait à quelques points choisis du trajet triomphal du saltimbanque. Un instant, on aurait pu s'attendre à n'importe quoi de cette foule. Des huées, une pluie de tomates ou d'œufs pourris ? Silence. Attente. La surprise allait pourtant être de taille. Petit à petit, certains se mirent à… applaudir. Non pas à crier, à protester, à se lamenter, à insulter. Non, ils applaudissaient ! Des applaudissements isolés, certes, une sorte de réflexe conditionné somnolent, arriéré, dont le rite leur était entré dans le sang dès les premiers spectacles mis en scène par les sévères directrices d'école maternelle. Des applaudissements conventionnels, spontanés, non sous la pression de la police comme d'habitude, mais peut-être par peur du collègue de travail ou du voisin, ou par pure imbécillité, l'imbécillité de l'admiration candide et instinctive.

Je le regardai, je pouvais le voir de près. La Maison de la Mode du Cirque avait choisi, parmi les trois cent soixante-cinq costumes de l'année, le déguisement qui convenait. Une salopette d'ouvrier, en soie épaisse, couleur sable. Une casquette molle et chiffonnée, qui descendait sur son front étroit jusqu'aux sourcils. Il avait l'air tranquille. Il ne criait pas. Il semblait calme, réceptif. Un petit magasinier. Il notait dans un carnet ce qu'on lui disait. Tous ceux qui l'entouraient notaient dans un carnet ce

qu'ils entendaient. Le magasinier semblait très attentif à ce que lui exposaient ces messieurs instruits, élégants, paralysés de peur. Il les écoutait en silence, c'est ce qu'exigeait la saynète du jour. Parmi tous les agités environnants, il semblait le seul à être… normal. Le seul qui pouvait se permettre le masque de la normalité.

L'hystérie des sommités serviles faisant partie des « figurants » et le calme, légèrement las, du Saltimbanque dessinaient un contraste attendrissant, effrayant.

L'observateur ne peut se permettre que quelques instants d'égarement. Il se rappelle bien vite que le Bouffon a détruit sa vie, a empoisonné les jours et les pensées de son entourage. Le pauvre vagabond à la merci des intempéries, devenu le petit charlatan de la terreur !

Masque blanc : un crâne blanc, de mort.

Humiliation d'avoir vécu tant d'années dans la terreur d'une caricature ? Tristesse pour le genre humain lui-même ?

Le spectateur se sent, l'espace de quelques instants, supérieur et inaccessible, loin de la mascarade sauvage. Comme anobli instantanément par cette incompatibilité salutaire. Lui, justement, le banni, « *l'homme des Muses** », un aristocrate ? Il sait déjà qu'il devra déplacer sa tente le plus loin possible de cette sanglante arène grotesque. (« *Il ne peut pas dire : "J'attends que le tyran soit renversé" ! car cela peut durer dix ans et entre-temps son pouvoir créateur sera évanoui.** »)

Un instant, c'est tout ce que dure la dernière confrontation.

Il s'ébroue pour chasser la fatigue de ses épaules, de sa tête et de tout son corps. Comme pour éloigner le poison qui s'est niché partout.

Le temps irréversible. Le temps qui ne rendra ni la maison, ni les livres, ni les projets abandonnés, ni les amis éparpillés.

Se pourrait-il que le Mal ne s'incarne que dans des messagers aussi mesquins et ridicules ? Le grandiose emblème de l'Enfer présiderait-il à ce genre de ridicules pantomimes bredouillées, aussi terribles soient-elles ?

Cela ne mérite même pas le nom de malédiction ! Rien, Personne, Nulle Part, voilà les noms de ce malheur. Si concret, si atroce eût-il été.

La caricature grimace un sourire tyrannique sur tous les murs de ce pays qui aurait pu malgré tout, naguère, signifier l'espoir. L'espoir de la vie,

bonne ou mauvaise, comme il nous aurait été donné de la vivre. L'âge des débuts, l'heure du déclin, les rêveries rebelles et les chutes amères ? Bonne ou mauvaise ? En tout cas, jamais libre, mais devenue infernale quand le squelette dominateur de la peste s'est projeté sur un ciel incendié, dans le grotesque carnaval qui exaltait l'Avenir et célébrait la Mort. Le Tyran était le petit Clown Blanc du carnaval noir. Une petite souris blanche, messagère de la peste, la tête de mort du Néant.

La vie, *là-bas*, c'était l'attente, c'était se préparer continuellement à quelque chose d'obscur et de toujours ajourné. La vie de l'Auguste hier encore. Une vie suspendue dans l'incertitude. Laissée derrière lui, toujours plus loin maintenant, mais l'accompagnant, blessure inguérissable, sur le chemin qu'il lui sera encore donné de parcourir. « Dans cette vie, le chemin est comme le tranchant d'une lame ; d'un côté l'enfer, de l'autre, l'enfer. Entre les deux – le sentier de la vie », nous enseigne le rabbin Moshe Loeb.

Que pourrait-il attendre sur ses vieux jours, l'errant, l'acrobate de la vanité ? L'absurdité d'autres mascarades ? Les culbutes de l'étranger, naufragé parmi des étrangers ? Le code d'une pédagogie de la renaissance ? Et les grands mots alors ? La liberté, la conscience, la dignité, le courage, le sacrifice – ces mots chers aux enfants et aux vieillards que la Poésie a consolés ? Ils ornent, comme il se doit, certaines stèles funéraires.

La solitude du Poète. « Qu'est-ce que la solitude du Poète ? », lisait-on dans le questionnaire qui divertissait entre aphorismes et calembours un groupe d'écrivains, dans les premières années après la guerre.

« Un numéro de cirque qui n'était pas au programme », avait répondu, il y a plus de quarante ans, le jeune Paul Celan, avant de partir pour son exil occidental.

Bard College,
été 1989

Traduit par Marily Le Nir

NOTES

18 . Frederic Morton, « Chaplin, Hitler : Outsiders as Actors », in *New York Times*, 24 avril 1989.

19 . *Ibid.*

20 . Thomas Mann, *Les Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull*, traduit de l'allemand par Louise Servicen, LGF, « La Pochothèque », 1995, p. 367-368. *(N.d.T.)*

21 . Federico Fellini, *I clowns*, Capelli editore, Bologna, 1970.

22 . Ornella Volta, *Breve dizionario enciclopedico dei clowns*, *in* F. Fellini, *op. cit.*

23 . Je constaterai en 1991 que la rumeur concernant ces mises en scène cynégétiques présidentielles était assez répandue dans la dernière période du régime Ceauşescu. Leur description dans la presse n'a cependant débuté qu'après 1989, autant que je sache. Voir en ce sens le livre de John Sweeney, *The Life and Evil of Nicolae Ceauşescu*, Hutchinson, Londres, 1991, et l'article d'Istvan Varhegyi in *Die Zeit*, mai 1990.

24 . L'expression « société socialiste multilatéralement développée » faisait partie des tics verbaux fréquents dans les discours de Nicolae Ceauşescu.

25 . L'ouvrage *Anii de ucenicie ai lui August, prostul* est paru en 1979 aux Éditions Cartea Românească de Bucarest (Éditions de l'Union des écrivains de Roumanie).

I . . Terme populaire pour désigner un hermaphrodite. *(N.d.T.)*

II . . En français dans le texte comme, dorénavant, tous les mots ou groupes de mots en italique suivis d'un astérisque. *(N.d.T.)*

Le rapport du censeur
(avec des notes explicatives de l'auteur censuré)

« La liberté est une chose plus compliquée, plus scabreuse que [le pouvoir][26] », affirmait Thomas Mann.

Plus scabreuse, certes. Mais le Pouvoir, avec ses implications pathologiques, n'est-il vraiment qu'un mécanisme simple et clair ? L'effondrement rapide du communisme en Europe de l'Est, en 1989, serait-il un argument décisif quant à la nature simpliste et précaire d'un colosse aux pieds d'argile, facile à renverser ?

Cela signifierait que nous oublions trop vite les tortueuses galeries souterraines du système totalitaire (et que nous tairions le fait que le Pouvoir a aussi ses zones ténébreuses dans l'univers compliqué et scabreux de la liberté).

Les tunnels spéciaux de la Securitate – que les combats de Bucarest ont dévoilé au monde entier – ont « rendu visibles », et de façon spectaculaire, la structure d'un système de terreur, de duplicité et de corruption qui a permis à la tyrannie de distiller dans toutes les couches de la population un appareil d'intimidation incomparablement plus complexe et plus sinistre que celui incarné par des bandes de fanatiques, prêts à se battre jusqu'au bout et par tous les moyens pour sauver leur peau. Dans un pays comptant près de quatre millions de membres (opportunistes) du Parti du Pouvoir, avec un immense réseau d'informateurs, il est difficile de croire que fin 1989 le combat n'a opposé que la Securitate d'une part et l'Armée et le Peuple de l'autre – comme l'affirmaient les journaux – (n'oublions pas que le nombre des « sécuristes » dans l'armée et le peuple n'était pas

négligeable…). Les armes du Pouvoir ne se résumaient pas à celles que l'on pouvait voir et entendre, dans le terrible affrontement pour la liberté, elles étaient plus nombreuses, plus subtiles et plus terribles même, sachant que l'effet des armes cachées dure plus longtemps, et marque profondément la mentalité sociale. Le long et complexe processus de dégradation imposé par le Pouvoir est plus difficile à enrayer que les infinies difficultés matérielles, économiques et administratives que doivent surmonter les anciens captifs dans leur difficile cheminement vers la démocratie et la liberté.

La censure – police secrète de la Parole – fut pendant plus de quarante ans l'une des redoutables armes du Pouvoir. En Occident, on perçoit le censeur communiste fréquemment comme un simple bureaucrate inculte et fanatique. Il en a souvent été ainsi. Toutefois, le socialisme « multilatéralement développé[27] » a perfectionné l'Institution du Pouvoir en se servant, dans les dernières décennies, de fonctionnaires intelligents, cyniques, cultivés. Les méthodes de l'*Institution* ont évolué elles aussi, devenant plus « compliquées », plus « scabreuses »… C'est-à-dire plus perfides.

À la fin des années 70 la censure a été « abolie » en Roumanie. Une des idées « géniales » du Génie des Carpates. L'ambiguïté qui avait été à l'origine de tant de « succès » en politique extérieure devait être « multilatéralement développée » aussi sur le plan interne, pour dérouter les (timides) objections de la presse étrangère visant le modèle répressif, de type stalinien, en Roumanie.

L'ambiguïté en politique extérieure (l'utilisation de l'anti-soviétisme comme preuve « d'indépendance » et aussi comme possibilité de consolider un État national-socialiste byzantin, prêt à prendre des leçons de tyrannie de partout, quelles que soient la géographie, l'histoire, l'idéologie ; les relations amicales avec Israël et les liens étroits avec les terroristes arabes ; « la libre émigration » comme réalisation du vieux rêve nationaliste de « purification » ethnique et comme source de devises étrangères, versées par Israël et l'Allemagne fédérale pour l'émigration des juifs et des Allemands roumains ou comme moyen d'attirer la sympathie du Congrès américain) avait, en effet, favorisé une stupéfiante bienveillance de l'Occident pour la dictature roumaine (gestes de courtoisie de De Gaulle, propos élogieux des présidents Ford et Nixon sur la « liberté » en

Roumanie, rituels d'hospitalité offerts au tyran balkanique à la Cour d'Angleterre ou de Suède, fréquentes visites « d'encouragement » de hauts dignitaires ouest-allemands, etc.). Tout cela avait contribué – que ce soit naïveté ou cynisme – à intimider les rares tentatives d'opposition interne.

Le moment était venu pour que la fragile opinion publique roumaine, facile à manipuler et sans soutien extérieur, soit enfin définitivement humiliée, outragée, asphyxiée par la nouvelle stratégie du nouveau monarque stalino-nazi du Danube. L'originale synthèse roumaine du stalinisme et du nazisme (qui ajoutait des ingrédients byzantins à la mode) devait créer une nouvelle « démocratie »… la démocratie « originale » du socialisme roumain.

Ce fut le point de départ de toute une série d'actions contraires et simultanées : d'une part le renforcement de l'appareil de surveillance et de répression, d'autre part l'institution d'une forme apparemment plus « démocratique » de gouvernement, ayant pour objectif de dévier le mécontentement général contre le parti et la Securitate vers les administrations locales (strictement dirigées d'en haut), les collègues de travail, les voisins d'immeuble, les chauffeurs des autobus archi-bondés, les vendeurs des magasins vides, etc. Une façon de « remplacer » la cause par l'effet. À court terme, le Pouvoir semblait se satisfaire des résultats[28].

Le terme de « remplaçant » était d'ailleurs devenu très répandu. Non seulement à propos de la tactique perfide du gouvernement, mais aussi dans l'alimentation, l'habillement : les produits authentiques avaient été progressivement remplacés par leurs ersatz, d'une qualité exécrable, et même souvent tout simplement faux. Et ce également dans la culture, voire dans les soi-disant « débats » publics, par l'apparition de critiques très « véhéments » appartenant aux hautes sphères de la littérature officielle, auxquels on autorisait ce que les autres n'auraient même jamais osé en rêve. Ils attaquaient, compromettaient, marginalisaient les artistes et les intellectuels honnêtes ; ils « débattaient » en langue de bois « dialectique » sur certaines déficiences sociales, ils offraient au Pouvoir des diversions calculées, des pauses, réutilisées ensuite dans l'esprit de la mascarade : « la critique » (d'ailleurs primaire, ressemblant parfaitement à l'objet-sujet critiqué) concluait invariablement par la réaffirmation de sa fidélité à la

sacro-sainte sagesse du Dogme et par l'adhésion totale au Chef, à Son Idéologie et à Son État.

Parmi les nombreuses taxes « spéciales » (pour divers services qui entraient, en fait, dans les obligations de l'administration), les salariés avaient commencé à payer une contribution mensuelle sur leur salaire, pour devenir « co-propriétaires » de toutes sortes d'entreprises en faillite. Les travailleurs sont les producteurs, les bénéficiaires et les propriétaires de tous les biens, proclamait le Conducător avec son infaillible bon sens.

La « nouvelle démocratie » produisait de nouvelles stratégies de remplacement. D'immenses congrès des travailleurs (de l'industrie, de l'agriculture, de l'enseignement et de la culture) acclamaient périodiquement les précieuses indications de l'inestimable Secrétaire Général pour la prochaine étape du désastreux développement du pays sur sa voie astrale et infinie vers le communisme. L'intention d'élargir la sphère de la complicité et de forcer à une culpabilité générale était évidente. Toutes les actions officielles avaient un double caractère, quand elles n'étaient pas multilatéralement stratifiées : mise en scène d'un cynique spectacle d'une apparente et grotesque « démocratie populaire » et raffinement sadique des moyens pour dérouter et écraser le citoyen.

Avant de déposer à la Milice une demande de voyage à l'étranger il était devenu nécessaire d'obtenir « l'approbation » des travailleurs, c'est-à-dire la *Recommandation* d'un comité de salariés (l'officier de Securitate, officiellement installé dans toute institution, lui transmettait la réponse qu'il fallait donner à l'aventureux postulant de la part de ses collègues de travail).

Dans la presse, cette étrange rhétorique cherchait à combiner de vieux slogans staliniens avec un langage plus souple (vendable en Occident), mais surtout avec les vieilles obsessions nationalistes de l'extrême droite roumaine, grâce auxquelles le nouveau régime national-socialiste essayait d'acquérir une nouvelle légitimité.

Bientôt était apparue une génération de militants plus jeunes qui avait fait des études supérieures, des doctorats et des stages à l'étranger et dont la cynique duplicité commençait à montrer son efficacité.

Le Parti parvenait progressivement à « remplacer » les intellectuels authentiques (toujours plus isolés, plus pauvres, plus terrorisés) par cette fausse « élite », grotesque et privilégiée, à laquelle il permettait une « contestation » équivoque, manipulée et bien rémunérée. Toutes sortes de

romans ou de poèmes à grands tirages « démasquaient » des abus plus ou moins anciens ; ils étaient signés par des auteurs officiels, bien payés pour cette « contestation » *d'État* retorse, dont la récupération par le système était prévue dans les prémisses mêmes du « débat dialectique » (un truc de routine, comme dans un procès pénal où l'avocat de la défense élabore les arguments de l'accusation en complicité avec celle-ci, pour qu'elle puisse ensuite en inverser le sens par simple retournement des mots et utiliser en sa faveur les arguments apparemment adverses). Le public était avide de tout succédané (« produit de remplacement ») de pain, de viande, de livre, de vêtements, de loisirs, d'information, si falsifiés fussent-ils. De toute façon, les autres n'étaient pas accessibles et les ersatz eux-mêmes n'étaient que rarement autorisés par les caprices de la Famille régnante et de ses serviteurs.

À la fin des années 70 parut le décret présidentiel pour l'abolition de la Direction de la presse (la Censure), une des rares institutions efficaces du système. Après trois décennies de totalitarisme, l'autocensure et la surveillance réciproque allaient remplacer les censeurs professionnels.

Cette fonction devait, naturellement, être exercée par… les travailleurs. Comme précédemment, aucun texte, pas même un avis de décès ou une annonce commerciale, ne pouvait, bien entendu, être imprimé sans l'accord de ceux qui étaient désignés pour représenter les travailleurs. Les journaux, les maisons d'édition, les revues, les imprimeries devaient se charger de la censure grâce à des conseils intérieurs « spécialisés ». L'autocensure, l'inhibition pratiquées pendant des dizaines d'années ne répondirent cependant pas aux attentes de la bureaucratie du Parti. La soif de vérité, la complicité « byzantine » (pour le pire mais aussi, parfois, pour le meilleur) si variée avaient progressivement multiplié les textes irritant les autorités.

Les mesures ne tardèrent pas. La censure fut « renforcée » par des filtres intermédiaires. Le Conseil de la culture et de l'éducation socialiste (CCES) avec son Service de lecture (SL) nouvellement créé, veillait sur eux. Les opérations de censure furent doublées, triplées, largement diversifiées, la « purification » des textes trouvait de nouvelles et absurdes motivations. Les sceptiques soutenaient d'ailleurs que le véritable but de cette « abolition » de la censure correspondait, en fait, au désir du Pouvoir de créer un mécontentement chaotique croissant, afin que tous ceux – de

plus en plus nombreux – qui étaient visés par le nouveau système « démocratique » réclament, par des plaintes et des pétitions, c'est-à-dire « démocratiquement », la remise en place de l'ancienne Institution centrale aux objectifs et aux méthodes clairs. La tension accrue de la vie sociale de tous les jours, due à la situation économique catastrophique, se reflétait inévitablement dans des textes de plus en plus exaspérés.

Telle était, en résumé, la situation en Roumanie dans les années où j'écrivais le roman *L'Enveloppe noire*. Sur le mur, face à mon bureau, était fixée une feuille de papier sur laquelle on pouvait lire : « Le roman… avec son intellectualité analytique, sa conscience, son esprit critique inné, est forcé de fuir des conditions sociales et politiques, où la poésie peut encore fleurir en marge, à l'abri et dans un suave oubli du monde[29]. » Ces mots de Thomas Mann furent écrits dans une période de frénésie nazie, quand les politiciens du Führer insinuaient que seuls les prosateurs, et non les poètes allemands (porteurs de « l'esprit germanique élevé »), avaient choisi d'émigrer.

J'écrivais en me battant contre l'impossible autour de moi et en moi-même. Chaque jour, décidé à renoncer.

« Ma conscience morale et critique s'insurge perpétuellement et, de plus en plus, il me devient impossible de me prendre encore au jeu, fût-il sublime, de mon travail romanesque, avant d'avoir demandé et obtenu raison et m'être, dans mes écrits, délesté de ce que j'ai sur le cœur, tout mon poids de souci, de lucidité, d'expérience torturante et aussi de haine et de dégoût[30] », écrivait Thomas Mann dans les années noires de l'horreur. Mon « jeu », qui s'exerçait dans le lieu et le calendrier mêmes de l'horreur, était indissociable du besoin taraudant de me décharger de ce fardeau empoisonné, insupportable, et pourtant, si bizarre soit-il, stimulant, par la force de résistance qu'il mobilisait.

J'écrivais quand même ! Tous mes soucis convergeaient vers une seule obsession : que le livre ne soit pas « récupérable » ! À aucun prix récupérable par le système !

Ce n'est pas un hasard si j'ai placé au centre du roman l'Association des sourds-muets, organisée selon les principes du « centralisme démocratique » et de l'esprit de parti. Une réplique « socialiste » à l'organisation souterraine des aveugles dans le roman *Héros et Tombes*

d'Ernesto Sábato[31] ? Pas seulement. C'était tenter de cerner par une métaphore (si relative que soit toute métaphore) cet univers de mystification et de mutilation, cette oppression infernale et obscure, cette communication fragmentée, codifiée, infirme, cette insupportable et ténébreuse frustration. Et de créer une autre réalité textuelle, qui exprime la réalité immédiate : les hôpitaux et les enquêteurs, les queues interminables (pour du pain, des gants, du savon, de l'essence, du papier hygiénique), les énormes mascarades démagogiques, le froid, les peurs, les blagues, l'indifférence, la lassitude et la terreur, et même les tourments de l'auteur du roman. L'homme et les gens. Le désespoir, l'amour, la peur, la culpabilité, l'impuissance, les rêves et les cauchemars.

Au printemps 1985 j'ai construit fébrilement *L'Enveloppe noire* à partir de centaines de pages tourmentées. Le roman figurait dans le programme éditorial de Cartea Românească, cette année-là, cela valait la peine d'essayer avant qu'il ne soit trop tard.

Fin novembre, la maison d'édition n'avait toujours pas reçu de réponse du Conseil de la culture et de l'éducation socialistes (CCES) – Service lecture (SL). La réponse arriva en décembre. À l'embarras de tous je compris qu'elle ne m'était pas favorable.

Je n'avais pas accès au rapport de la Censure.

Depuis une trentaine d'années, les rapports étaient considérés comme secret d'État. Maintenant que la Censure avait été « abolie », ses rapports étaient devenus un SECRET encore plus secret… Le rapport du censeur ? Les comptes rendus de la nouvelle Censure n'étaient pas signés, m'avait-on dit, ils portaient – en lieu et place d'une signature – le chiffre d'identification du lecteur (pour les « organes supérieurs », certainement). Les rapports étaient soigneusement entreposés aux Archives de la Vérité. Des informations (orales, je suppose) étaient tout de même fournies au Directeur de la maison d'édition ou à d'autres fonctionnaires de confiance, jamais à l'auteur, placé dans l'impossibilité d'avoir un dialogue avec l'Institution (inexistante) et avec le Censeur (invisible).

Je reçus finalement les épreuves du livre, avec des signes au crayon sur les pages et les passages coupables. Environ 80 % du texte. Je tentai de décoder les causes du mécontentement du Censeur. Il y en avait beaucoup trop, impossible, apparemment, de l'apaiser. Depuis des mots comme :

queues, viol, dénonciateur, viande, froid, tyrannie, café, suicide, seins, Dieu, antisémitisme, putain, obscurité, homosexuel, etc. jusqu'à des phrases et des chapitres entiers. Comment combattre un gardien aussi scrupuleux et hostile ? J'y renonçai. Le livre resta en plan bien longtemps sans que l'auteur ou l'éditeur entreprenne quoi que ce soit.

Bientôt les effets collatéraux de ce qu'on nomme un « livre interdit » se firent vraiment sentir. Des fragments du roman, acceptés par des revues littéraires, furent retirés au dernier moment du numéro déjà sous presse. Des articles concernant l'auteur furent également éliminés. Ce nom suspect commençait à être évité dans la presse.

Je repris la lecture des épreuves. Je « corrigeai » des mots et des phrases. Je remplaçai un passage de-ci de-là. Inutile ! Renvoyé EN HAUT LIEU, le texte revint, dans le même état, chez l'éditeur et chez l'auteur. On me fit comprendre que le Censeur considérait les « améliorations » comme hypocrites et insignifiantes.

Dans une telle impasse, l'écrivain doit prendre une décision difficile. Continuer obstinément à se battre pour faire avancer son livre, pas à pas, vers l'imprimerie en cédant le moins possible, mais en acceptant des compromis avec la SENTINELLE ? Ou renoncer à la publication ?

Renoncer à la publication supposait une espérance d'un autre type : celle d'un changement politique ou d'une publication à l'étranger ou d'une reconnaissance… par la postérité. Le seul espoir d'une détente politique dans les années 1985-1986 dépendait de la « solution biologique », c'est-à-dire la mort (longtemps attendue et longtemps retardée) du Führer. Et comment envoyer son manuscrit hors des frontières dans des conditions de surveillance absolue et d'interdiction de tout contact avec les étrangers ? Comment publier à l'extérieur un gros roman crypté, appartenant à une littérature presque inconnue ?

Quant à la postérité ? Ce n'était pas seulement une équation indéterminée, mais aussi, paradoxalement, encore une « propriété de l'État »… On n'est jamais certain de bien cacher le manuscrit d'un livre dont la Censure (par conséquent la Securitate, avec laquelle elle collabore) sait déjà trop de choses. L'opinion de nombreux intellectuels selon lesquels la « vraie littérature » d'une période aussi sombre se trouve dans les coffres-forts de la Securitate n'est pas qu'une plaisanterie. Il est certain du moins que les historiens de cette époque d'horreur (appelée dans la presse

officielle les « années lumière ») seront obligés de consulter l'immense BIBLIOTHÈQUE DE MANUSCRITS CONFISQUÉS, c'est-à-dire la Bibliothèque secrète de l'État, entreposée dans les armoires, les coffres-forts et les caves du Conseil supérieur de la Securitate.

Au début de 1986, la maison d'édition fit un premier pas vers une solution éventuelle. La méthode fut la même que celle utilisée par le Pouvoir contre ses propres sujets et ses propres institutions : le « remplacement ». *Le remplaçant*.

La maison d'édition de l'Union des écrivains, Cartea Românească, faisait partie des rares qui – dans des conditions de terreur absolue et malgré les pressions exercées par la Censure – essayaient de publier des livres de qualité, gênants pour le Pouvoir. L'ensemble de l'équipe – constituée d'écrivains réputés – persévérait dans une sorte de résistance désespérée et de plus en plus lasse.

Difficile d'oublier ce matin de janvier 1986, quand j'accompagnai le directeur de la maison d'édition chez un fleuriste… Il porta le grand pot de fleurs jusqu'à la porte de l'immeuble où habitait la personne dont, après bien des hésitations, il s'était décidé à solliciter l'aide. Une fonctionnaire expérimentée, faisant autorité dans le domaine de la censure, et susceptible de jouer le rôle de lectrice (conseillère) « extérieure ».

Un référent « civil », mais spécialisé dans le domaine ténébreux de la Censure. Un ancien Censeur, comme il y en avait tant, qui ait aussi le savoir-faire et le prestige nécessaires pour signer un « compte rendu de lecture » ordinaire, en suggérant des modifications acceptables par la Censure, sans que celle-ci (inexistante) soit officiellement impliquée. Le compte rendu « de remplacement » signé par « un particulier » pouvait être montré à l'auteur. Cela devenait donc une proposition concrète pour sortir de l'impasse… La fonction d'un tel professionnel montre bien la duplicité du système. Le rapport « de remplacement » allait offrir les ficelles et la rhétorique nécessaires pour que l'auteur, tout comme le censeur, acceptent la stratégie de la complicité qui mène à la publication du livre.

Au mois de mars 1986 je reçus une « copie de travail » du stratégique compte rendu « remplaçant ». Je le lus dans un état de surexcitation extrême. Je n'avais jamais eu accès à quelque texte de la Censure. Des phrases et des chapitres entiers avaient été retirés ou amputés dans mes différents livres ou dans les critiques qui les concernaient. Il était même

arrivé que la diffusion d'un volume déjà imprimé soit interdite et que le volume soit « restructuré » au dernier moment, en supprimant certains récits. Mais, pour la première fois, maintenant, je me trouvais face à face avec un texte de ce type, fût-il un succédané.

Le rapport « de remplacement » suggérait ce que pourrait devenir « l'original » dans les Archives de la Vérité. La forme « littéraire » ne m'étonnait ni ne me rassurait. J'étais certain que le véritable Censeur aurait pu écrire un texte encore plus « subtil »…

Je pris peur. Oui, tout bonnement peur ! Les phrases « décodaient » les similitudes entre le nazisme et l'actuelle dictature roumaine, suggérées dans le roman… À tout moment la porte pouvait s'ouvrir et je pouvais être arrêté, même sur la base de ce texte de remplacement. Je pouvais m'imaginer à présent mon coffre-fort dans les Archives de la Vérité ! Et c'était, en principe, un texte destiné à m'aider ! La duplicité comme moyen de salut. Duplicité de l'auteur, duplicité du lecteur. Duplicité de l'éditeur, duplicité du Censeur et du Remplaçant ? La duplicité – un relais de communication. L'écrivain qui écrit dans un régime totalitaire voudrait que les artifices, les allusions, les codages, de même que les images directes et brutales qu'il emploie, arrivent au lecteur. C'est à lui qu'ils sont adressés, dans une sorte de solidarité implicite et triste. Il espère pourtant en même temps que son message sera ignoré du Censeur. La duplicité pèse lourdement sur l'écrivain captif.

Des jours et des nuits de doute. La torture de trouver des subterfuges qui à la fois respectent et minent subtilement les demandes du censeur.

*

Le rapport du Censeur

Le cadre des événements et des situations présentées dans le nouveau roman de l'écrivain Norman Manea est le Bucarest actuel – 1980, selon des précisions expresses (« trois ans après le tremblement de terre »), mais des détails de la vie courante concernent l'actualité immédiate. Nous sommes au printemps qui a suivi un hiver particulièrement rigoureux et difficile, une

période qui a exacerbé les états d'âme et les sentiments des gens, un printemps vigoureux et fiévreux au cours duquel le désir de vie et d'amour est ressenti avec un maximum d'intensité. Les gens sont surpris dans la réalité de l'existence quotidienne, attendant au kiosque à journaux, se promenant dans les rues et les parcs, pressés et nerveux, prenant les tramways et les trolleybus, discutant de leurs besoins et de leurs problèmes personnels, des divers événements et de la situation sur leur lieu de travail.

Le destin de quelques personnages de premier plan se dessine à travers une foule de scènes, assorties de nombreux commentaires et de spéculations de nature philosophique, historique, morale ou culturelle, nous les suivons grâce aux données essentielles de leur biographie, mais aussi à travers les éléments nouveaux survenus ce printemps qui accélère la prise de conscience de leurs propres préoccupations. Celui qui apparaît le plus fréquemment est Anatol Dominic Vancea Voinov*, un ancien professeur, présentement réceptionniste dans un modeste hôtel de « Tranzit », toléré par l'équipe qui travaille avec lui et par ses supérieurs pour sa connaissance des langues étrangères. Intelligent, ouvert, cultivé, Dominic, qui dans son adolescence était un lycéen sérieux, timide et poli, est devenu au cours de sa vie un cabotin extravagant, indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, méprisant et ridiculisant tout le monde, avec un langage violent et une façon choquante de se vêtir, tenant des discours érudits pour intimider ses collègues de travail, personnes incultes, primitives qui n'ont d'intérêt que pour des affaires mesquines. Au fond de lui-même, Dominic, parvenu à l'âge de cinquante ans, est un homme fatigué, triste, seul. Un mécontent, un désabusé qui tente de résister par la dérision et une fausse indifférence, qui refuse une vie de conformisme et de compromis. Sa destinée a été déterminée par de tristes événements survenus dans sa famille en 1940 : un procès inique qu'on lui a intenté, puis la disparition de son père (crime ou suicide ?) après qu'il a reçu une lettre de menaces rédigée dans le langage propre aux manifestes légionnaires. Il s'ensuit la dispersion de la famille (sa sœur part en Israël, son frère en Argentine, sa mère meurt dans le dénuement).*

Les recherches que mène Dominic, en ce printemps déclencheur d'énergies nouvelles, clarifient les circonstances du drame qu'a vécu sa famille : l'auteur de la lettre de menaces de L'Enveloppe noire *était un jeune homme amoureux de sa sœur, qui s'est caché par la suite, pendant*

quarante ans, dans un établissement pour sourds-muets. Mais il est impossible d'y voir clair dans tous les méandres du passé, comme dans les culpabilités et leurs motivations profondes. L'essentiel semble être d'avertir le lecteur et de lui faire comprendre que de petits événements peuvent avoir des conséquences importantes sur le destin des hommes, cela dans une atmosphère de violence, de peur, de terreur.

Matei (Mauriciu) Gafton*, l'autre personnage central, est un ancien journaliste retraité. Plein de zèle dans la période du dogmatisme*[32], M. Gafton *tente à présent de racheter les « mensonges » qu'il a écrits, en envoyant des réclamations et des pétitions anonymes qui portent à la connaissance des autorités un certain nombre d'irrégularités, de manques, d'inexactitudes ; il essaye ainsi, en tant que « rédacteur volontaire » « au cœur des événements », « au courant de tout ce que pense et dit l'homme de la rue », de montrer la « vérité » pour obtenir la « justice ». Parallèlement, il étudie à la bibliothèque la presse de la période fasciste, de la dictature d'Antonescu*[33]*, dans l'intention d'écrire une étude qui expose « le dégoût de la période d'avant et de pendant la guerre, les enthousiasmes et les exagérations qui ont suivi » (p. 31). Ce personnage représente une autre façon de vivre dans le faux, il a d'ailleurs changé de nom, en prenant, pendant la guerre, le nom de son épouse, dont le frère légionnaire fut ensuite poursuivi par les autorités communistes. De cette façon, lui, « l'éternel persécuté refuse la persécution des autres » (p. 218, idem p. 52, 56). À l'opposé de ces deux personnages, il y a* Ianuli*, le type du révolutionnaire fidèle à lui-même, idéaliste, intègre, une vie exemplaire. D'origine grecque, venant d'une famille riche, Ianuli a rompu avec les siens, avec la carrière universitaire et a combattu dans les montagnes, les armes à la main*[34]*. Il arrive en Roumanie après la guerre et, au cours de toutes les années écoulées, conserve inaltérées les convictions de sa jeunesse, la pureté de sa « foi ». Sans liens avec sa génération, incapable de s'adapter aux conditions nouvelles, loin de sa famille et de son pays et refusant d'y retourner, Ianuli se sent de plus en plus étranger, « marginal ». Désormais malade et résigné, trompé par sa femme, abandonné de tous, il éprouve de façon aiguë le syndrome de la claustration. Deux autres personnages essentiels pour comprendre les enjeux du débat apparaissent aussi dans le roman. L'un est le* docteur Marga*, un psychiatre, esprit*

pratique et rationaliste, confesseur et conseiller de son entourage, agissant comme catalyseur dans leurs tentatives de clarifier leurs difficultés et leurs doutes.

L'autre est Irina Radovici*, à travers laquelle sont abordés les problèmes de l'amour. Capable et sensible, Irina, architecte de son métier, s'est retrouvée aux marges de l'existence. Elle a dû interrompre ses études en faculté à plusieurs reprises, sans avoir le droit de passer son diplôme, et après deux mariages ratés, elle travaille à présent au journal de l'Association des sourds-muets et essaye de rassembler ses forces, pour se délivrer d'un amour sans issue, qui la tyrannisait. La recherche de l'équilibre, auquel elle semble parvenir à la fin du livre, l'amène à une perpétuelle fuite d'elle-même et de son entourage, à une opposition exaspérée qui consume toutes ses forces, à un esseulement inquiet et pesant, enfin à une austérité dominée par les doutes et l'anxiété.*

Tous ces personnages sont en fait des fiches pour le projet de roman d'un étrange écrivain, Mynheer*, qui se trouve momentanément dans une impasse. Il souhaite travailler, trouver un élan, mais il reste seul et aboulique. Obsédé par le désir d'écrire la vérité sur la vie et les hommes, de ne pas accepter de compromis, il est en proie en même temps à l'impuissance, au doute, au découragement.*

Il se débat à la recherche de l'inspiration, mais il reste isolé et apathique ; il ne pense qu'à révéler une vérité sans compromis sur la vie et les hommes, mais il se laisse submerger par le désespoir, l'incertitude et la peur. Les personnages du livre sont des « doublures » de Mynheer, de ses diverses attitudes, de son état d'esprit, des modes d'existence auxquels se confronte l'écrivain dans la vie réelle. Le roman réserve une grande place aux errances de Mynheer dans les rues de Bucarest, aux conversations menées avec diverses personnes, en particulier avec Toma (personnage ambigu, administrateur et enquêteur), à ses méditations sur divers thèmes sociaux, moraux, culturels, artistiques. Ces insertions visent à présenter la plupart des idées, des thèses qui sont à la base du débat proposé par le roman : la nécessité d'une option ferme (choisir entre le « Oui » et le « Non »), d'un vécu sincère, authentique et la condamnation de ce qu'il y a de faux dans la vie sociale, l'amour et l'art, les rapports entre la vérité et la beauté, entre la contemplation et le rationalisme, entre l'idéal et l'action, etc.

Dans la perspective d'une publication, il est nécessaire de revoir la structure du livre afin de clarifier les significations idéologiques de certaines thèses, de certains problèmes abordés, et de permettre vraiment l'évolution des personnages principaux, de leur capacité d'intégration à la vie sociale, du climat général, et des facteurs extérieurs à leur existence.

Quelques recommandations :

1. Le danger de voir renaître les forces du mal de la période fasciste, dans les conditions nouvelles de la vie contemporaine est une idée présente tout au long du roman.

C'est justement pourquoi il faut la traiter avec toute la clarté possible. Dans la forme actuelle du roman, on peut comprendre que ce risque vise la situation de notre pays. Matei Gafton consacre son étude à la période légionnaire et à la dictature d'Antonescu pour tenir en éveil la mémoire des gens « qui oublient facilement ». Les récidives menaçantes du passé l'inquiètent et le scandalisent comme les tendances à « amnistier ou seulement estomper le mal », et la tentation de « lancer ou relancer le mal » ; il discerne les « erreurs », les « idées rétrogrades » de ceux qui « dissimulent » ou « déforment » la vérité concernant la période fasciste. La nouvelle parue dans la presse sur le saccage de l'appartement d'une femme seule, sous prétexte qu'elle avait des animaux domestiques à la maison[35]*, est commentée avec insistance au cours du roman. La gravité de cet acte, perpétré en plein jour sous les regards impassibles des organes de la milice, est soulignée (p. 10, 15, 32, 33, 34, 38, 39, 41, 59, 60, 111, 219, 331). Vers la fin du livre nous apprenons que toute la famille de la victime – Madame Venera – a péri dans les fours crématoires hitlériens. En reconstituant le climat des années d'avant-guerre et de guerre, Matei Gafton extrait de la presse de l'époque uniquement les titres qui montrent l'institution et l'organisation du mécanisme de l'oppression sous la dictature d'Antonescu, afin de mettre en évidence l'idée qu'il y aurait eu une atmosphère générale propice à l'instauration du fascisme*[36]*(p. 13, 14, 30-31, 39, 47). À plusieurs reprises, on revoit la scène où Dominic imagine sa rencontre avec les fantômes du passé, gens assassinés ou disparus parmi lesquels se trouve aussi son père. C'est une façon partiale d'aborder les choses, car il y a eu dans notre pays un puissant mouvement antifasciste*[37]*, des intellectuels démocrates, et des mesures ont été prises, même au niveau*

de l'État[38]*, pour sauver des vies lors des déportations dans les camps hitlériens. L'échange de points de vue entre le docteur Marga et Ianuli à la fin du livre, sur les problèmes psychologiques de la claustration, ou la discrimination que les gens simples font par rapport à ceux qui appartiennent à une autre nationalité quand il s'agit des difficultés, des privations (p. 428, 433, 444-456), limite la portée de l'ouvrage. Face à la problématique globale, un plaidoyer pour l'implication, l'intégration à une vie sociale stable, authentique et l'orientation vers une évolution positive des personnages en ce sens enrichirait et nuancerait l'idée fondamentale du livre, son message idéologique.*

2. Le roman offre une vision unilatérale, à prédominance négative, des réalités de la vie, du climat social et moral dans lequel évoluent les destinées des personnages. Plusieurs éléments y contribuent :

a) Auprès des personnages principaux, en majorité des solitaires, inadaptables, apparaissent – au second plan – des figures significatives secondaires ou des catégories, des situations sociales : le technocrate opportuniste et cynique, dénué de principes moraux et de conscience, qui jouit d'une fonction importante dans la hiérarchie sociale (p. 95-98) ; à l'opposé, le brillant ingénieur, major de promotion, qui a refusé des postes clés pour rester simple ingénieur anonyme dans une petite entreprise de province, afin d'éviter les « concessions ». On voit aussi deux adolescents, enfants gâtés, amoraux et repoussants – un garçon alcoolique, interné en psychiatrie, au langage extrêmement vulgaire (p. 83-88) et une fille accostée dans le métro par un ivrogne et qui en accepte les avances (p. 108-109).

b) Le profil moral, les relations humaines, l'atmosphère qui règne au sein des équipes de travail – dans la mesure où elles figurent dans le roman – sont aussi profondément viciés. Le personnel de l'hôtel « Tranzit » n'est constitué que de gens incultes, primaires, tire-au-flanc, colporteurs de ragots, dénonciateurs et corrompus (les « petits cafards salariés ») qui font leurs petites affaires en prêtant des chambres pour les rencontres amoureuses occasionnelles des chefs de tout acabit (p. 70-78, 231-252). Chaque fois qu'il est question de médecins, d'infirmières, d'hôpitaux, on suggère les petites magouilles, les pots-de-vin, l'immoralité (« des

filouteries qui sont entrées depuis quelque temps dans le statut de ces fonctions autrefois nobles ») (Ex. : p. 317, 327, 361, 373).

La conversation entre deux fonctionnaires, que Irina entend dans le parc, met en lumière l'immoralité générale, avec le mécanisme des arrangements pour une réunion électorale du parti dans une entreprise (p. 92-94).

c) En suivant les déambulations quotidiennes des personnages et au moyen de nombreuses scènes, de chapitres indépendants, le roman présente une image du Bucarest de nos jours sous des aspects surtout négatifs, déprimants, grotesques : rues sales et malodorantes, gens fatigués et agressifs, brutalité fruste, tramways et trolleybus bondés, queues aux magasins d'alimentation, boue, obscurité, etc.

La construction du roman permettrait une révision des éléments qui en constituent le fond social, humain, le contexte qui influence et détermine certains états d'esprit des personnages. L'image de Bucarest aux beaux jours du printemps pourrait offrir de nombreuses scènes avec des personnages principaux lumineux et toniques. En l'absence de ceux-ci, le roman demeure incomplet par son côté unilatéral et schématique. Une amélioration du texte consisterait à éliminer certains chapitres, commentaires, affirmations excessives par leur recours à la caricature, à l'ironie, au grotesque et à insérer des éléments positifs, affirmatifs, qui contribueraient à équilibrer et à nuancer la vision d'ensemble du livre.

I. Clarifications nécessaires concernant la signification des personnages et le message du livre :

– Dominic *: qu'il comprenne à la fin que vivre dans l'indifférence et l'artifice n'est pas une solution ; il faudrait esquisser au moins la vague possibilité d'une intégration à la vie (il est tout de même le personnage central).*

– Ianuli *: le personnage est très important (bien qu'il apparaisse peu) pour la signification idéologique du débat (problème des étrangers, syndrome de claustration, en même temps, destin des révolutionnaires professionnels, des idéologues combattants* [sic !]). *Il faut que l'idée de sa marginalisation en tant que révolutionnaire soit limpide : c'est parce qu'il n'a pas compris les nouveaux problèmes et les exigences de notre époque socialiste. Cela doit être explicité très clairement. Il faut revoir les conversations de la fin et les récits sur la situation de Ianuli au cours du*

roman, car, dans la forme actuelle, on pourrait comprendre que son destin signifie un échec dans la nouvelle étape de construction du socialisme et aussi l'existence d'une opposition irréductible entre l'idéal révolutionnaire et la réalité (voir p. 424 particulièrement).

– Mynheer *: il devrait avoir dans une plus large mesure un rôle de «* raisonneur* » qui aide à clarifier la signification des débats théoriques, des spéculations philosophiques, sociologiques et morales ; il devrait plaider pour le retour au cours naturel de la vie, pour un enracinement stable, pour le choix d'une attitude constructive dans la vie. La thèse des « remplaçants », reprise à diverses occasions, doit être plus claire, non seulement là où elle concerne le rapport entre les personnages et l'écrivain, mais aussi celui des personnages et de leurs modèles dans la vie. Il y a des formulations qui étendent cette notion à toute la vie sociale, à une manière de vivre dans le faux. Ex. : « une doublure dans un monde de doublures… Chacun a trouvé en lui les prémices d'un remplacement, pour être un autre, pour se sauver » (p. 181). « Nous devenons presque tous autre chose. Si ce n'est le contraire de ce que nous sommes en réalité » (p. 184). « Pour quels remplacements se bousculent donc les remplaçants ? » (p. 322). « Remplaçants de fonctions et de vérité » (p. 305, 306, 310, etc.).*

II. L'idée de renaissance des « forces du mal », dans des conditions nouvelles de récidive de certains phénomènes propres au fascisme, au chauvinisme national, etc. « L'avertissement ».

– Ce problème ne doit pas concerner notre pays. Si on le garde, il doit viser le monde contemporain (dans la presse, à la TV, on présente souvent des scènes de manifestations de violence en Occident, de néo-nazisme, etc., tout comme les marches pour la paix, y compris chez nous, qui pourraient être vues et commentées par les personnages du livre).

– Ne pas impliquer à ce sujet la littérature, les livres, en tant que moyens de reviviscence du nationalisme et du fascisme. (Ex. : la mise en avant d'Eminescu, d'Alecsandri[39], du Rabbin Moses R. ?

Là il y a une vraie graine de scandale[40]).

– Les recherches que fait Gafton dans la presse de l'époque (surtout en 1940) ne doivent pas se limiter uniquement à des exemples qui se réfèrent à la Roumanie, il faudrait citer aussi des titres qui évoquent les actions des

mouvements antifascistes, les protestations des intellectuels démocrates. Il ne faut pas mettre Carol et Antonescu sur le même plan que Hitler[41].

– Attention ! Ne pas donner à croire qu'il y ait eu, chez nous, des crimes, des déportations, un véritable Holocauste (revoir aussi l'image des successions de morts qu'évoque Dominic à plusieurs reprises). Il ne faut pas oublier que la Roumanie a été le seul pays à avoir refusé la déportation des juifs dans les camps d'extermination nazis[42].

– Réduire les scènes et les commentaires en marge de ce fait divers évoqué dans nos journaux (a-t-il réellement eu lieu ?), concernant le saccage et l'incendie *de l'appartement de cette femme, le motif des animaux étant présenté comme une* diversion*. Ne pas impliquer les forces de l'ordre –* la Milice *– qui aurait toléré ou «* couvert *» les faits (nous ne sommes pas en Allemagne fédérale !).*

– Revoir le chapitre final du livre. Une autre fin est nécessaire. Pas sur le thème du syndrome de la claustration et des manifestations nationalistes. Ce n'est pas le seul problème du livre. Dans sa forme actuelle, la fin limite et détourne le sens du roman et son audience auprès des lecteurs. (Le livre resterait ainsi réservé à des initiés et serait d'un intérêt restreint.) La théorie du syndrome de la claustration – telle qu'elle est présentée – se réduirait à ce qui suit : – Les étrangers dans un pays gardent en toute circonstance (normale ou exceptionnelle) des particularités distinctes qui « ne doivent être ni niées, ni utilisées contre eux » ; il est question d'« une différence qui doit être acceptée ».

– Les autres (la nationalité majoritaire, dominante) ne considèrent pas les étrangers comme des égaux. Dans des situations particulières (« inquiétude, crise, soucis, impuissance »), l'égoïsme, la méchanceté, la bêtise « se donnent libre cours et cherchent un exutoire » dans des attitudes et des actions d'exclusion (idem dans les situations d'« abrutissement généralisé, institutionnalisé » ???). Même dans les situations ordinaires, quotidiennes, certains phénomènes tendraient à démontrer que la norme des relations est relative : « on a un droit égal à participer au mal, mais non à s'opposer au mal », ce serait « une impertinence que justement toi, un étranger, tu apprennes à ton entourage ce qu'est le bien » ; l'hôte « n'a pas le droit de trop s'impliquer »… (Ianuli est humilié à l'institut où il travaille, objet d'étonnement, parce que « justement lui » a eu le courage

d'intervenir dans des problèmes concernant une meilleure organisation du travail). Il faut éviter, en général, de théoriser le problème national. Pour cela nous avons les documents du Parti, des principes clairs. Le problème national a été résolu chez nous.

Attention aussi à la manière dont on aborde le problème de l'exil, comme autre forme de « claustration », à laquelle certains individus parviennent par désir naturel de « libération », de changement, par horreur de la routine, de la « captivité ». (Le problème de la « liberté »…) Au cours du livre certaines spéculations visent indirectement ce problème.

III. L'image négative des réalités de la vie environnante.

Renoncer aux passages suivants :

– p. 63-67 (le chapitre avec l'avion et la présentation des attributions du Chef de l'État – sans lien avec les problèmes du livre).

– p. 83-84 (réduire le chapitre avec l'adolescent alcoolique, hospitalisé en psychiatrie).

– p. 197-198 (loi de la réduction de la scolarisation pour les handicapés, pour raisons « d'économies »).

– p. 200-202 (extraits du journal des sourds-muets ; présentation des principes d'organisation de l'association des sourds-muets sur la base du « centralisme démocratique », leur statut, etc.).

– p. 214-215 (commentaires vexants et généralisants sur les étudiants arabes de chez nous).

– p. 206-208 (le monde, vu par Dominic).

– p. 70-80, 231-252 (scènes de l'hôtel « Tranzit » ; y compris les « arrangements » pour les chefs). Idem textes trop généraux sur les médecins.

Il faudra obligatoirement inclure des personnages secondaires (et pourquoi pas un principal ?) comme image positive de la vie. Jusqu'à présent, la seule scène de ce genre : un groupe d'enfants de la maternelle. Mais même ceux-ci font l'effet de mécanismes tristes, dressés (p. 91).

Modifier le texte :

– p. 20, 24, 27, 44, 54, 61, 90, 91, 96, 97, 98, 100, 107, 114, 138, 139, 217, 235, 263, 264, 266, 316, 326, 343, 346, 348 (image des rues, saleté, ordures, obscurité, queues, manque de marchandises, gens fatigués, abrutis, chaos, pénurie).

– p. 12, 31, 89, 101, 268, 340 (insistance sur la surcharge dans les moyens de transport, p. 265 : « le voyageur se bat, c'est-à-dire, il endure. Se battre c'est endurer, nous apprennent les historiens locaux »).

– p. 14, 77, 154, 194, 234, 245, 247, 302 (commentaires sur la condition de l'individu, du genre – p. 311-312 : « la classe laborieuse n'a que ses tracas à perdre »).

– p. 8, 10, 57, 200-201 (langage politique caricaturé).

– p. 15 (à la poste, vols dans les paquets venant de l'étranger), p. 29 (« les tyrans du siècle » visent Hitler et Staline sans faire de différence), p. 54-55, 263 (la Securitate), p. 112, 353 (loi sur les chiens), p. 196 (« L'année des handicapés »), p. 222 (« saturés d'histoire »), p. 353-355 (blagues, rumeurs).

*

Ce qui m'accabla en lisant ce texte ? Le choc de la première rencontre avec un type de « lecture » que je soupçonnais sans l'avoir jamais connu ? Les réminiscences d'un syndrome de l'épouvante plus ancien, éprouvé dans les années de camp nazi et dans la période de la terreur stalinienne ? Des souvenirs ravivés par la rumeur qui alarmait Bucarest en ce temps-là : la mort bizarre de certains confrères écrivains, des perquisitions au domicile d'intellectuels et d'artistes et – surtout – l'assassinat d'un ingénieur dont on avait découvert le journal intime où il notait des faits quotidiens, au cours d'un interrogatoire à la Securitate ?

Mon état de surexcitation accéléra la faute que je commis. L'après-midi même, je téléphonai au domicile de l'éditeur. J'exprimai mon ébahissement, mon indignation : « C'est donc ça un texte qui prétend sauver le livre ? C'est ça "l'aide" promise par la Personne miraculeuse ? La langue se voudrait littéraire et professionnelle, mais elle est celle de tous ces faux savants de "type nouveau", de la Police de type nouveau ! »

Long silence… je me rendis compte de mon immense imprudence. Certainement le téléphone était sur écoute, non seulement chez un « suspect » comme moi, mais aussi chez une « personnalité officielle » comme le directeur de la maison d'édition. « Le compte rendu de lecture contient des suggestions. Personne ne t'oblige à les accepter. Je ne comprends pas l'excès de ton irritation. » On sentait la gêne, l'énervement,

bien que les mots aient été prononcés calmement. « Passe demain nous faire part de ta décision », conclut sévèrement, brièvement, mon interlocuteur.

Le lendemain, la conversation eut lieu en présence de l'éditrice du livre. Le directeur s'exprima sur un ton officiel, comme il se devait (nous nous doutions tous trois que les micros de la Securitate étaient installés quelque part dans la pièce), mais même dans ces circonstances je ne pus maîtriser ma nervosité.

À la fin de la conversation, le directeur s'autorisa un moment de détente. « Sache que nous recevons tous les jours des comptes rendus, des notes sur tous les livres que nous essayons de publier, et aussi des protestations bien plus agressives que le texte qui t'a énervé. Que ferions-nous si nous devions tout le temps nous affoler ? Nous n'imprimerions plus rien… »

Oui, nous étions tous coincés dans un mécanisme écrasant. À défaut d'une douteuse conjonction entre obstination et duplicité, sans relations personnelles et sans entêtement, aucun des livres qui ont réussi finalement à passer par les étroites mailles du filet de la Police de la Parole n'aurait été édité.

Nous reprîmes, avec l'éditrice amie, la torturante tâche de répondre, au moins en apparence, aux objections du Censeur, sans toutefois trouver des solutions pour l'essentiel.

Le volume fut présenté une nouvelle fois à la Censure en avril 1986. Je compris que, cette fois-ci, le roman serait lu par un autre lecteur. Ses remarques (d'autres signes au crayon sur la page imprimée) furent assorties de la demande expresse (transmise oralement, bien entendu, par la maison d'édition) de renoncer à d'autres détails encore concernant l'Association des sourds-muets, de modifier la « structure » du personnage de Ianuli (l'ancien révolutionnaire ne prononçait pas un seul mot pendant tout le roman) ainsi que la fin du livre (qui suggérait que ce personnage, tout comme le personnage central féminin, était sur le point de mourir ou de se suicider). C'était la troisième série de modifications que l'on me demandait. À la suite de pourparlers indirects, le nouveau censeur me fit savoir qu'il plaiderait pour la publication. Il devait se présenter, pour une entrevue spéciale d'environ trente minutes, chez le ministre-adjoint de la Culture pour obtenir de lui, personnellement, l'approbation finale. C'était le rituel pour les « livres à problèmes ».

Le roman parut à l'été 1986. La maison d'édition, toujours plus étranglée par la pression de la Censure, essayait de tirer le plus de bénéfices de chaque livre publié. C'est ainsi qu'il fut imprimé à vingt-six mille exemplaires, un tirage privilégié auquel je n'avais jamais osé aspirer depuis vingt ans que je publiais en Roumanie.

La rumeur soulevée par ce livre interdit à l'imprimerie et massacré avec acharnement par la Censure stimula sans doute l'intérêt du public. Le livre fut épuisé en quelques jours dans les librairies de Bucarest.

Mes amis m'assurèrent que cette version « de remplacement » conservait l'acuité de sa critique, son originalité littéraire.

À l'automne 1986, les premières critiques favorables parurent dans les principales revues littéraires.

En décembre 1986, je quittai la Roumanie.

Le compte rendu « de remplacement » m'a aidé à publier le livre. Le Censeur aussi m'a aidé. Des amis proches m'ont aidé, et également des adversaires inconnus. Même le Dictateur m'a aidé, à sa manière, par ses ambiguïtés et le chaos ainsi provoqué.

Je suis un écrivain qui n'aurait pas pu publier à l'époque stalinienne. Ma génération littéraire est apparue dans les « années lumière » de la nouvelle dictature. Dans le clair-obscur si changeant et toujours plus menaçant de cette période confuse et de plus en plus étouffante, nos livres ont vu le jour dans les tourments.

Me suis-je réjoui de voir mon roman fraîchement sorti ? L'accouchement avait été difficile, inespéré. Ce bébé infirme, bien que je ne l'aie pas rêvé ainsi, était tout de même le mien. Notre lien profond, douloureux, était celui du lieu et du temps où – en nous torturant, en nous mutilant – nous avions essayé ensemble de surnager.

Le compte rendu du Censeur Remplaçant se passe, sans doute, de commentaires. Un post-scriptum révélant les multiples strates de l'hypocrisie dans l'histoire récente de ce lieu (l'« éternité locale ») commencerait peut-être par l'évocation de l'une de mes rares rencontres avec la Securitate. Le jeune homme élégant (de la Section des écrivains) m'offrait des cigarettes Kent, se montrait poli, pondéré, ouvert au dialogue. Nous avons parlé pendant plus d'une heure de… Faulkner. De façon compétente, je dois le reconnaître. Il confirmait ainsi le succès de la Securitate dans son recrutement parmi l'élite des étudiants de l'Université,

au cours des dernières décennies. Il m'assura qu'il avait lu tous mes livres et qu'il les avait « compris ». Qu'il soulignât cela n'avait, certes, aucune raison de me faire plaisir. (« Vous croyez, par exemple, que je n'ai pas saisi les passages sur le carnaval et les références à Piero di Cosimo, dans votre roman d'il y a dix ans ? ») Gêné, je ne trouvais ni ma place ni mes mots. Personnage bizarre, compliqué, aliéné, je ressemblais à une sorte de sourd-muet balbutiant, qui ne sait pas trop pourquoi et dans quel monde il vit, par contraste avec mon interlocuteur si parfaitement à l'aise, rationnel, courtois, réceptif, plein de bonnes intentions. Vers la fin de ce pénible entretien, il me demanda, en passant, ce que je pensais des polémiques dans les revues littéraires à propos des différents « groupes » et « orientations », etc. Non, il n'insistait pas, il ne m'interrogeait pas, il ne me forçait pas à faire des aveux. Il ne faisait que dialoguer, avec une duplicité pleine de courtoisie. Il eut un sourire ironique quand je refusai de nous revoir « amicalement »…

Le véritable commentaire du COMPTE RENDU serait celui de toute une longue période, près d'un quart de siècle, d'oppression confuse, codée et sournoise. Ce serait un autre livre, d'une autre ampleur…

Ce qu'il ne faudrait cependant pas omettre – même en parcourant rapidement les précieuses indications du Remplaçant –, c'est cette confiance bienveillante dans l'amendement des erreurs, dans une « morale » et un enseignement de l'ordre et de la mesure qui ramènent progressivement l'égaré sur le droit chemin. Cet être bizarre, imprudent, excessif, incohérent pourrait tout de même être récupéré – c'est ce que réaffirme, avec patience et optimisme, le pédagogue-censeur expérimenté. C'était la Pédagogie en personne, celle de toujours, avec ses conseils, ses reproches, ses menaces, ses punitions et ses récompenses. L'éducation qui nous accompagne, dès la naissance – depuis la maison familiale, la maternelle, l'école, puis l'armée, l'église, le mariage, le parti – jusqu'à la mort, et peut-être même au-delà.

Les recommandations de « bon sens » des Autorités répondent d'ailleurs, plus d'une fois, au besoin de sécurité et de salubrité de beaucoup de citoyens dans n'importe quel État qui investit efforts et espérances dans leur éducation.

« L'art n'a pas pour devoir de fouiller dans l'ordure, pour l'amour de l'ordure, de prendre l'homme seulement en état de décomposition, de présenter des femmes atteintes de crétinisme comme symbole de la maternité et les idiots contrefaits comme les représentants de la vigueur

humaine. […] L'art […] doit être réellement l'interprète du grand et du beau, l'expression de ce qui est naturel et sain. Si l'art réalise cette condition, alors il n'est de sacrifices dont il ne soit digne. Dans le cas contraire, [toute] dépense en sa faveur est de trop [43]. »

Ces paroles pleines de bon sens ne sont pas celles de mon Censeur (bien qu'elles puissent refléter ses opinions ainsi que celles de tous les censeurs de partout et de tous les temps). Cette citation n'est pas non plus due à Jesse Helms, le sénateur américain inquiet à l'idée que des fonds d'État accordés à l'art puissent profiter à l'obscénité et au blasphème. Ces paroles ne sont pas non plus celles du défunt ayatollah Khomeyni qui condamna à mort le romancier Salman Rushdie. Ce ne sont pas davantage les paroles frappées au coin du bon sens des Américains scandalisés par une exposition qui présentait à l'entrée le drapeau des USA en guise de tapis et qui sont toujours plus nombreux à demander l'annulation du droit d'outrager le drapeau national, ce que garantit la Constitution américaine. (Tout citoyen normal a appris bien sûr dès l'école à vénérer le drapeau de son pays et éventuellement à brûler ou insulter le drapeau des ennemis.)

Ces paroles pourraient être prononcées par bien des habitants d'hier et d'aujourd'hui de notre planète.

Or elles appartiennent à Adolf Hitler, dans son funeste discours de Nuremberg, en septembre 1935. J'ai répété cette citation hitlérienne jusqu'à l'obsession et pour des raisons personnelles.

J'ai été, dès mon enfance pendant la période nazie, une personne « interdite ». Le cauchemar du stalinisme, puis les échecs compliqués du « dégel » constamment incertain qui a suivi, ont amplifié mon désir confus et frénétique de libération. Je pourrais me demander aujourd'hui dans quelle mesure je suis encore apte à la Liberté, fût-ce pour ses quelques privilèges ?

Le COMPTE RENDU m'a accompagné dans les pérégrinations de mon exil.

Le moment est venu de relire, en lecture comparée, le manuscrit initial du roman et le livre (de remplacement) publié. « Récupéré » par le système ? Non, je ne crois pas que ce roman pouvait l'être.

Tronqué ou non, modifié ou non, le texte n'était pas récupérable à « leur » profit, j'y étais parvenu, semble-t-il.

Mais était-il récupérable en général ? Changé, mutilé, avait-il vraiment survécu ? Ni les chroniques favorables qui purent paraître en Roumanie avant mon départ, ni même la mention élogieuse du *Monde* sur la tradition kafkaïenne que *L'Enveloppe noire* confirmait, n'évitaient l'irritation qui dominait à la relecture du livre. Je n'étais pas vraiment gêné par la disparition, dans la version publiée, de certains sombres détails quotidiens ou par l'« adoucissement » de nombreux passages. Plutôt par les effets de gauchissement du codage. Le rideau de brume. L'excès stylistique, l'opacité. L'atonie, les circonvolutions, la dispersion. Le succès à plus long terme de la Censure, là où il n'était pas visible, et même dans les passages où, au contraire, la Censure semblait avoir été trompée et vaincue. L'auteur esthétiquement « engagé » découvrait des pages, des fragments, des chapitres viciés par les artifices mêmes dont il s'était servi pour se défendre de la Censure (plus d'une fois avec un sentiment de victoire). Et il se demandait s'il s'agissait de l'insatisfaction bien connue de tout auteur confronté à une production achevée depuis longtemps, ou alors de bien plus que cela…

Un écrivain m'adressait le message suivant de Bucarest, le 21 janvier 1990 : « Que retiendra-t-on de toute la littérature que nous avons écrite, qui a été écrite au cours des quarante dernières années ? C'est une littérature de circonstance, qui a une valeur dans son contexte, non seulement quand elle exploite les données de l'histoire, mais aussi quand elle les ignore ? Je suis pessimiste, tu me connais : il se pourrait que tout cela entre dans une "parenthèse" de l'histoire, inconcevable dans l'avenir et inintelligible pour ceux qui ne l'ont pas vécue. »

Douloureuse interrogation. Elle dialoguait sans le savoir avec une autre, contraire, rencontrée au même moment dans la conclusion d'un texte sur la littérature roumaine de l'après-guerre publié par un critique littéraire roumain qui se trouvait à Paris : « *It found the strength to survive dictatorship ; will it find the strength not to languish when there are no constraints ? Nobody can answer this, but the question must be put* » (*TLS*, 19-25 janvier 1990)[44].

Il y a un prix à payer pour affronter la tyrannie, même au travers d'une œuvre littéraire. Parfois, ceux qui l'ont payé payent ensuite un autre prix, nullement négligeable, pour découvrir la société démocratique et s'y

adapter. Les deux concernent les prémices de la liberté, avec ses déroutantes contradictions.

« La liberté est plus compliquée que le pouvoir », écrivait Thomas Mann en 1938.

Ceux qui s'exilent un demi-siècle après le grand écrivain allemand constatent de nouveau la vérité de cette affirmation. Ceux qui viennent d'être libérés en Europe de l'Est vont-ils la constater bientôt eux aussi ?

La diversité et la dureté de la libre compétition, la vulnérabilité et le risque, les rudes lois du marché et le charme de l'aventure, les excès et les inhibitions générées par le dynamisme productif du capitalisme tardif, peut-être exacerbé, ne sont que quelques aspects de la société libre.

Nous apprenons le prix de la liberté, après avoir appris celui de la tyrannie. Et nous réaffirmons, précisément par les blessures de notre destin, la valeur de la liberté. Même quand la liberté nous rappelle combien sont parfois fragiles ses délicates articulations, combien sont compliquées et relatives les solutions.

Surtout alors, peut-être.

Bard College,
printemps 1990

Traduit par Marily Le Nir

NOTES

26 . Lettre de Thomas Mann à Erika et Klaus Mann, décembre 1938, in *Lettres de Thomas Mann (1889-1936)*, traduit de l'allemand par Louise Servicen, Gallimard, « Du monde entier », 1966, p. 85.

27 . Expression favorite de Nicolae Ceauşescu.

28 . Dans le texte « The end of communism in Poland and Hungary », publié dans *The New York Review of Books*, 15 juin 1989, Thimothy Garton Ash utilise en ce sens la notion de « pouvoir », quand il parle de la Pologne : « Presque personne ne s'était imaginé que le grand fossé entre "pouvoir" et "société", entre Jaruzelski et Wałęsa, aurait pu être franchi aussi rapidement » (« *Swiftly bridged* »).

29 . Lettre de Thomas Mann à Édouard Korrodi, 3 février 1936, in *Lettres de Thomas Mann*, *op. cit.*, p. 448.

30 . Lettre de Thomas Mann à Karl Kerény, 4 août 1934, in *Lettres de Thomas Mann*, *op. cit.*, p. 442.

31 . Ernesto Sábato, *Héros et Tombes*, traduit de l'espagnol par Jean-Jacques Villard, Seuil, 1967, 1996. *(N.d.T.)*

32 . Dans la propagande de Ceauşescu, ce terme évoquait la période stalinienne.

33 . D'abord allié des légionnaires, le général Antonescu (devenu en 1940 Guide de l'État, Dictateur militaire) réprima la Garde de fer quand celle-ci tenta de prendre le pouvoir en janvier 1941. La dictature militaire d'Antonescu, allié de Hitler, se poursuivit jusqu'en 1944 quand Antonescu fut arrêté et que la Roumanie signa un armistice, passant dans le camp des Alliés.

34 . Cela est une référence à la guerre civile en Grèce dans les années de l'immédiat après-guerre.

35 . Dans les années 80, sous Ceauşescu, les autorités tentèrent de légaliser l'interdiction des animaux domestiques dans les immeubles d'habitation.

36 . La propagande sous Ceauşescu évitait de reconnaître l'importance des mouvements de droite et d'extrême droite dans l'électorat roumain d'avant-guerre.

37 . L'un des clichés durables de la propagande communiste d'après-guerre en Roumanie consistait à exagérer l'importance de l'antifascisme roumain (en réalité bien ténu).

38 . Dans les dix dernières années du régime de Ceauşescu, le Parti communiste roumain essaya de retoucher jusqu'à l'image de la droite roumaine, particulièrement concernant « l'humanité » envers les minorités, afin de gagner la sympathie de l'Occident.

39 . Mihai Eminescu et Vasile Alecsandri ont parfois dans leurs œuvres des formulations antisémites.

40 . Le rabbin Moses Rosen, longtemps député au Parlement communiste, protesta dans la dernière période du régime de Ceauşescu contre les publications répétées de textes antisémites d'écrivains roumains classiques et contemporains.

41 . Le Roi Carol II accepta d'abord la collaboration avec les légionnaires, puis il réprima le mouvement. Contraint d'abdiquer en 1940 et de quitter la Roumanie, le roi confia le pouvoir au général Antonescu et à son successeur sur le trône, le roi Mihai (âgé alors de dix-neuf ans).

42 . La propagande sous Ceauşescu se servait fréquemment de ce mensonge pour gagner la sympathie de l'Occident.

43 . Extrait du discours de A. Hitler en septembre 1935 à Nuremberg, traduction de la Bibliothèque nationale, Paris. *(N.d.T.)*

44 . Mircea Iorgulescu, « The resilience of poetry », *Times Literary Supplement*, 19-25 janvier, 1990, p. 61-62. « Elle [la littérature roumaine] a trouvé la force de résister à la dictature ; trouvera-t-elle la force de ne pas stagner sans plus aucune restriction ? Personne ne peut répondre, mais la question doit être posée. »

Felix culpa

Lorsqu'en 1986 il mourut à Chicago, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, Mircea Eliade était un professeur célèbre de l'université de cette ville (*Sewell L. Avery Distinguished Service Professeur* à la Divinity School et membre du Comité pour les sciences sociales), expert en histoire des religions et écrivain renommé.

Il était l'auteur de quelque cinquante livres – nouvelles, romans, pièces de théâtre, essais, traités de philosophie et de religion –, et d'un nombre considérable d'articles. L'*Histoire des croyances et des idées religieuses*, en quatre volumes, reste sans doute son œuvre la plus connue[45].

La passion d'Eliade pour la connaissance, pour la lecture et l'écriture remonte à l'adolescence : il publia du reste en 1921, à l'âge de quatorze ans, son premier article (« Comment j'ai découvert la pierre philosophale »). Après une licence en philosophie obtenue à l'université de Bucarest en 1928, Eliade resta trois ans en Inde, afin d'étudier la culture et la philosophie indiennes à l'université de Calcutta. Ce qu'il considérait comme sa grande expérience spirituelle : « En Inde, j'ai découvert ce que plus tard j'ai appelé la "religiosité cosmique" », écrivait-il en 1978, dans *L'Épreuve du labyrinthe*[46].

Eliade obtint son doctorat en philosophie à l'université de Bucarest en 1933, avec une thèse sur le yoga. Il commença son cours sur « le problème du péché dans la philosophie indienne » en tant qu'assistant de Nae Ionescu, le fameux professeur de logique et de métaphysique ; il resta fasciné par son mentor et ami même lorsque Nae Ionescu fit l'éloge du

fascisme italien et du nazisme allemand, lorsqu'il soutint avec ardeur la Garde de fer, organisation ultranationaliste d'extrême droite[47].

En 1938, certains chefs de la Garde de fer, dont Nae Ionescu, furent arrêtés ; Eliade vécut la même épreuve, deux ou trois semaines après son mentor. Il fut cependant nommé attaché culturel à la légation roumaine de Londres en 1940. L'année suivante, quand la Roumanie entra en guerre aux côtés de l'Allemagne, Eliade dut quitter l'Angleterre ; il fut envoyé à la légation roumaine de Lisbonne. À la fin de la guerre, il se retira à Paris où il obtint une chaire à l'École des hautes études ; plus tard, il enseigna dans d'autres universités européennes, avant de s'établir, en 1956, à l'université de Chicago.

Le *Journal* et les *Mémoires* d'Eliade soulignent d'intéressants moments de sa vie et de son œuvre. Malheureusement, ces livres ne *démystifient* pas sa position idéologique et politique durant la période fasciste. Eliade affirma un jour que « l'attitude de "démystification" est une attitude de facilité », qu'il préférait « le camouflage du sacré dans le monde désacralisé ». « J'ai décidé depuis longtemps de garder une sorte de discrétion sur ce que je crois ou ne crois pas », avoue-t-il dans *L'Épreuve du labyrinthe*[48].

En 1936, Mircea Eliade écrivait cependant : « Que Mussolini soit ou non un tyran m'est tout à fait indifférent. Une seule chose m'intéresse : cet homme a transformé l'Italie en quinze ans, transformant un État de second ordre en l'une des puissances du monde d'aujourd'hui. » À cette époque, il était un admirateur impénitent de Mussolini et de Corneliu Zelea Codreanu[49], le « Capitaine » de la Garde de fer. Obsédé depuis sa jeunesse par la relation entre le sacré et le profane, il aurait certes difficilement pu prévoir les terribles conséquences de ces options. Il est malaisé de savoir de quelle façon sa vision évolua après la guerre. Mais nous comprenons en le lisant qu'il resta tout aussi sceptique face au modèle de démocratie occidental.

Son œuvre scientifique, si brillante, a permis de mieux appréhender les mythes, les archétypes et l'histoire des religions (ses sujets de prédilection). En dépit de son indéfectible anticommunisme, l'homme de science Mircea Eliade admettait donc, dans une interview, que Mao pût être vu comme le

« dernier empereur », « le gardien et l'interprète de la bonne doctrine et, dans la vie de tous les jours, le responsable de la paix et du bien-être de son peuple », que « le mythe de Staline traduit une nostalgie pour l'archétype » ou que le mausolée de Lénine, bien que non religieux par essence, « a la fonction d'un symbole religieux ». Il ajoutait à ces commentaires, dans *L'Épreuve du labyrinthe*, qu'il « n'y a aucune "dégradation" qui ne rappelle un plus haut degré, perdu ou confusément désiré »[50].

Ce n'est pas un hasard si Eliade, par ailleurs plutôt dépourvu d'humour, aimait le film de Federico Fellini, *Les Clowns*, et l'appréciait justement parce qu'il « recrée les grands thèmes mythiques et qu'il joue sur certains symboles majeurs sous des formes inhabituelles ». Eliade recherchait la sacralité, le magique, le mystère, qu'ils mènent ou non à la mystification.

Si dans ses écrits autobiographiques, à la fin de sa vie, Mircea Eliade avait tenté de « démystifier » son implication dans l'idéologie totalitaire en contredisant ses options antérieures, nous aurions été agréablement étonnés. La publication posthume du dernier volume de son journal, en 1990, représentait une ultime occasion, qu'il perdit. Les inédits pourraient encore, éventuellement, réserver des surprises. Dans le contexte actuel des changements politiques en Europe de l'Est – changements stimulés par des écrivains et des artistes admirables, qui ont lutté avec courage contre la tyrannie –, l'inexistence de ces aveux est d'autant plus regrettable.

Nous savons bien que le nombre d'intellectuels de ce siècle se trouvant du « mauvais » côté, du côté du totalitarisme, fut loin d'être négligeable. Même en cette période de transition, où l'Europe de l'Est s'oriente vers une société civile, des voix s'élèvent pour prôner la nécessité d'une « bonne doctrine », d'une « discipline de fer », la nécessité d'un État puissant, d'une autorité sacrée, etc. De nouveau, le fantôme du tyran histrion revendique ses innombrables partisans et hante ses vieux serviteurs, les clowns profanes prêts à applaudir une sainteté absurde.

La lutte contre la canonisation du pouvoir semble toujours aussi difficile. Les aveux d'Eliade quant à son engagement politique, en tant que penseur et adepte d'une idéologie et d'un mouvement totalitaires, l'évaluation de cette expérience, auraient certainement eu un grand retentissement, surtout en ce moment.

Le tome IV[51] du *Journal*, assez court, se clôt peu avant sa mort. Ce volume est dans le droit fil des précédents. Nous retrouvons la même structure : sont notés succinctement les événements importants ou moins importants de la journée liés à son travail d'enseignant, de scientifique et d'écrivain, les rencontres, les voyages, les conférences, les personnes contactées, etc. Comme le signale Larry McMurtry[52] à la parution d'un précédent volume : « Ce n'est pas un journal intime, encore moins un journal de cancans. Non qu'Eliade se sente trop supérieur pour livrer des choses personnelles ou des cancans, mais, tout simplement, il est trop occupé, absorbé par son œuvre en chantier. »

Le journal contient même une sorte d'« agenda » – il y ressemble de temps en temps, comme l'auteur le remarque lui-même –, bien qu'il révèle aussi des moments intimes de mélancolie et de souffrance. La vieillesse renonce parfois à la discrétion, à la stratégie et à l'impersonnalité. Nous trouvons au 19 novembre 1983 cet aveu troublant : « Je ne peux pas sortir les livres lourds des rayons, je ne peux même pas fouiller dans les dossiers. […] Serais-je puni pour – et par – ce que j'ai aimé toute ma vie : lire, écrire[53] ? » L'impasse de la vitalité entraîne une grande tristesse. « Au lieu de m'occuper de mon travail, me voilà aux prises avec une mélancolie provoquée, comme d'habitude, par… *ce que je devrais* faire *maintenant*, tout de suite » (31 mars 1979)[54].

Le lecteur du *Journal*, t. IV enregistre le poids de l'âge et des maladies chez un auteur vieillissant, la diminution de l'extraordinaire capacité de travail dont il fit preuve tout au long de sa longue existence. Le pressentiment de la fin est tempéré par la pudeur et le souvenir, souvent d'une hauteur olympienne.

Si nous voulions chercher les lignes directrices qui sous-tendent l'activité fébrile décrite dans le *Journal*, nous finirions par relever, sans doute, deux grandes obsessions, dans cette dernière période comme dans sa vie entière : les livres et la Roumanie. Comme le soulignait très justement Wendy Doniger dans son affectueux « Épilogue »[55] au quatrième volume du *Journal*, pour Eliade « d'abord viennent les livres ; ensuite seulement, les personnes ». La mort imminente est bien plus dramatique quand il songe aux livres qu'il ne pourra plus écrire, qu'aux personnes dont il sera séparé. Les passages du *Journal* qui évoquent la fatalité de la fin, comme ceux –

formidablement opposés et complémentaires – où il programme, avec un calme et un savoir souverains, la dispersion de sa bibliothèque, composent un troublant et marquant portrait du savant. Les êtres les plus proches n'étaient manifestement pas de taille à lutter avec sa dévotion et sa cohabitation fiévreuses avec les livres ; toute sa vie, il fut dominé par cette despotique passion, depuis son adolescence assoiffée de lectures (il avait élaboré alors un véritable programme réduisant progressivement le sommeil au minimum, afin de lire et d'écrire) jusqu'aux insomnies de la vieillesse, quand la magie des livres lui insufflait encore de l'énergie.

Les vastes connaissances acquises grâce aux lectures firent d'Eliade un érudit et une figure encyclopédique, la personne la plus à même d'éditer l'*Encyclopédie des religions*[56]. Sa productivité intellectuelle était extraordinaire.

Un étrange compte rendu prémonitoire marque, pour le chercheur du magique que fut Eliade, la corrélation entre la destruction des livres et la sommation de la mort. Le rêve noté le 21 juillet 1979 est une mise en scène surréaliste : l'homme élégant du bureau de photocopie, entouré d'une multitude de petits animaux bizarres, la réduction du manuscrit aux proportions d'un sandwich pour les souris qui le dévorent sans qu'on puisse les en empêcher, la panique de l'auteur, etc. Ce cauchemar trouve son accomplissement, ou du moins un écho, dans l'étrange incendie qui détruisit le 19 décembre 1985 (quatre mois avant sa mort) la bibliothèque de son bureau de la Meadville Lombard Theological School. Le rêve et la réalité se conjuguaient ainsi sombrement pour l'avertir que le temps perdait patience. L'image du vieillard, diminué par l'âge et la maladie, paralysé devant ce désastre dans l'air froid de la nuit, ressemble à un finale tragique.

Comme le suggère Wendy Doniger, l'œuvre d'Eliade semblait bien, à ses yeux, plus importante que sa vie[57]. Cependant le seul fait qu'il ait publié tant de volumes de son journal et de ses mémoires prouve qu'il donnait aussi à sa vie sens et importance – avec raison. Eliade n'était pas, comme on pourrait le croire, un savant qui mettait entre la réalité et lui le mur impénétrable des livres.

Jusqu'à la fin de sa vie, Mircea Eliade écrivit sa prose et ses souvenirs en roumain. Sa relation avec la langue et la culture roumaines, comme avec les Roumains de l'exil et de Roumanie (le nombre de Roumains qu'il

rencontre ou avec lesquels il est en contact, même à un âge avancé, depuis ceux dont il partage les idées jusqu'aux dignitaires communistes, admirateurs de son œuvre et chercheurs, amis ou parents, jusqu'aux inconnus de toutes sortes, est impressionnant), dénote un intérêt constant et, bien plus, une appartenance profonde. Il est important de le souligner, précisément parce que Eliade passa plus de la moitié de sa vie en dehors de Roumanie et écrivit dans d'autres langues que le roumain.

On peut percevoir dans ce volume, comme dans les précédents, ce sens de l'appartenance à la Roumanie et même la *roumanité*[58] : c'est un *cas* lourd de significations pour les intellectuels roumains et pour le destin de la Roumanie de demain.

Tout au long de sa vie, peut-être surtout vers la fin, Eliade examina, encore et encore, la relation qu'il entretenait avec son pays dont, séparé, il ne put se séparer : « Je ne cesse de penser à ce que j'aurais subi si j'étais resté en Roumanie, professeur et écrivain », note-t-il le 10 octobre 1984. « Si cette *felix culpa* n'était intervenue : mon adoration pour Nae Ionescu et toutes les conséquences néfastes (à l'époque, en 1939-1940) de cet attachement », poursuit l'auteur[59], avec une étrange candeur[I]. Cette pensée (et sa formulation…) se prolonge jusqu'aux dernières pages du *Journal* publié : « Je pense à moi : sans cette *felix culpa* (disciple de Nae Ionescu), je serais resté en Roumanie. Dans le meilleur des cas, je serais mort de la tuberculose dans une prison » (29 août 1985)[60]. L'expert en histoire des religions se réfère probablement au texte de saint Augustin : « *O felix culpa, quae talen ac tantum meruit habere Redemptorem* » (Ô heureuse faute, qui a mérité un si grand Rédempteur).

Il est fort naïf – dans le meilleur des cas – de supposer que son adoration pour Nae Ionescu fut le seul motif de l'arrestation et de la condamnation d'Eliade après guerre, bien que cela soit évidemment suffisant en soi. S'il avait fallu une raison (des milliers de personnes arrêtées n'ont jamais su de quoi on les accusait, réellement ou non), on aurait aisément pu la trouver dans l'activité journalistique de Mircea Eliade, durant la période de montée en puissance du mouvement légionnaire, quand la presse de gauche le traitait de « fasciste » et de « légionnaire »[61]. Quantité d'accusations pouvaient être retenues contre lui : ses attaques contre le communisme et l'Union soviétique, ses polémiques avec les

journaux de gauche, la scandaleuse sanctification par Eliade des « martyrs » (du côté de Franco, naturellement) dans la guerre civile d'Espagne[62]. L'éloge d'Antonio de Oliveira Salazar, le dictateur du Portugal[63], qu'Eliade avait l'intention, semble-t-il, de présenter comme « modèle » au dictateur roumain Ion Antonescu, est tout aussi grave. Eliade écrivit le livre sur Salazar en 1942, alors qu'il travaillait à la légation roumaine de Lisbonne, une fonction compromettante en elle-même. Le « dossier » Eliade se serait considérablement alourdi si les autorités communistes avaient voulu justifier une condamnation sévère. Concernant les accusations de « fascisme » que la presse de gauche ne cessait de porter contre Eliade, Ricketts écrit : « En un sens, les critiques d'Eliade – injustes – virent pourtant plus clairement que lui-même la direction que prenait sa pensée[64]. » Quoi qu'il en soit, un nouveau « miracle » – tel que celui qui l'avait soustrait en 1940 aux poursuites des autorités en l'envoyant comme diplomate à Londres – était fort peu probable sous le régime communiste.

Mais, si sa santé avait résisté aux dures années de prison, Eliade aurait été libéré dans les années 60, comme ses compagnons. Il aurait « bénéficié », comme eux, de la nouvelle politique de « récupération » des valeurs, bien plus perverse. On lui aurait probablement permis de republier, au moins en partie, ses livres anciens et d'en publier de nouveaux, il aurait connu l'estime des intellectuels roumains et la « tolérance » réservée par les autorités aux intellectuels « utiles », il aurait été même « encouragé » par les organes officiels, pour lesquels les idées rétrogrades de leur adversaire politique traditionnel était devenues d'utiles sources de légitimation de leur propre système. L'appareil idéologique du parti de Ceauşescu avait commencé à étudier de façon systématique l'expérience de la Garde de fer, envieux de l'ancienne popularité qu'elle connaissait, et réutilisait ses slogans à son propre usage : « la Révolution nationale » (avec ses accents chauvins) au lieu de « l'internationale », l'État totalitaire centré sur le « Conducător », le discrédit de la démocratie, l'anti-intellectualisme, l'interdiction de l'esprit critique, la répression contre le libéralisme, etc.[65]. L'ennemi du parti de Ceauşescu, c'était la démocratie, nullement l'extrême droite. La tendance démocrate et rationaliste de la pensée roumaine (c'est-à-dire les principes de la révolution démocrato-bourgeoise de 1848, l'humour sarcastique de Caragiale, le grand classique, l'héritage spirituel du critique

littéraire et penseur social E. Lovinescu, etc.)[66] devint peu à peu la cible préférée des « chasseurs de sorcières », en même temps que les « influences décadentes » de l'Occident, bien sûr, face auquel l'omniprésente Securitate tentait de créer un véritable « cordon sanitaire ».

Il est difficile de savoir si Eliade aurait réagi comme Constantin Noica, un philosophe et érudit brillant, que ni les années dans les geôles communistes, ni l'adhésion à l'extrême droite de l'entre-deux-guerres ne déterminèrent à rejeter le régime de Ceauşescu. Son scepticisme platonique face à la démocratie, sa fascination pour « l'être roumain » et la rigueur intellectuelle « pure » le poussèrent à critiquer la « décadence » occidentale de façon plus fréquente et incisive (une critique, finalement, bien plus confortable) que la dictature de Ceauşescu. Mais la mort de Noica, peu après celle d'Eliade, fut évidemment ressentie comme une grande perte par l'ensemble des intellectuels roumains, et pas seulement par ses admirateurs fervents : paradoxalement, aussi bien quelques-uns des opposants les plus intègres au régime de Ceauşescu que beaucoup de ses partisans les plus abjects.

Mircea Eliade n'est jamais retourné en Roumanie ; c'est dans cette perspective qu'il faut regarder son destin. Son statut d'anticommuniste le protégea probablement un certain temps, dans le monde occidental, des questions désagréables ou des accusations concernant ses liens avec l'extrémisme de type fasciste, mais elles finirent par arriver. Sans porter la terrible menace communiste, elles étaient l'expression de la société démocratique, devant laquelle son scepticisme fut toujours profond. Quoi qu'il en soit, elles réclamaient une réponse. Comme les réponses étaient évasives ou insatisfaisantes, les questions perdurèrent. Un face-à-face, sinon dramatique – puisqu'en dehors d'un système totalitaire –, certainement déplaisant.

Des échos de cette irritante confrontation reviennent aussi dans le dernier volume du *Journal* : « […] j'apprends que Furio Jesi me consacre un chapitre de calomnies et d'injures dans son dernier livre, *Cultura di destra*. Je savais déjà que Jesi me tenait pour un antisémite, un fasciste, un "garde-de-fer", etc. Sans doute me rend-il également responsable de Buchenwald. […] Peu m'importent ses injures (je ne les lirai pas et, donc,

je n'y répondrai pas) » (6 juin 1979)[67]. Le vieux savant pondéré est si indigné qu'il qualifie de calomnieux un livre qu'il n'a pas lu et n'a d'ailleurs pas l'intention de lire, évoquant Buchenwald avec une grimace pour le moins déplacée. Même lorsqu'il retrouve un masque froid, l'esquive reste toujours l'unique réponse : « Barbăneagră me rapporte ce que lui a dit récemment Jean Servier : des instructions précises ont été reçues d'Israël pour que je sois critiqué et attaqué en tant que fasciste, etc. Jean Servier, raconte Barbăneagră, était indigné… Je le crois, mais on n'y peut rien » (4 juillet 1979)[68].

Cette irritation, qui se dissimule sous l'ironie ou se transforme en une autocompassion lasse, est-elle un signe de vulnérabilité, de culpabilité ou bien dénote-t-elle une sorte de détachement supérieur face à des questions dérisoires ?

Pour ceux qui ont connu Eliade en exil – un être affable, délicat, d'une politesse exquise (« la dernière personne au monde susceptible d'avoir une pensée totalitaire », disait l'une de ses amies) –, de telles accusations étaient inimaginables. Des accusations face auxquelles – si l'on ne peut prouver qu'elles sont fausses – il est malaisé de trouver une stratégie de repli. Dans la mémoire outragée de l'humanité, le nazisme ne se caractérise pas seulement par son idéologie raciste et son militantisme, mais surtout par les conséquences catastrophiques de la propagande hitlérienne et de son hystérie – la brutalité arrogante, la guerre dévastatrice, les camps d'extermination. Il faut situer cette ignominieuse tragédie humaine dans le contexte où elle a mûri. Une période de crise aiguë, à la fois économique, politique, morale, spirituelle, à laquelle le national-socialisme proposait une solution « radicale » simpliste, violente. La ténébreuse idéologie nazie ne signifiait pas, dès le début, les fours crématoires : elle s'est lentement développée, avec ruse et cruauté, jusqu'à son apogée sinistre. Au pôle opposé en apparence, l'hypocrite communisme a emprunté son militantisme démagogique et son régime de terreur à l'*Humanisme* de l'Utopie égalitaire et rationaliste – une caractéristique qu'on ne peut ignorer, même s'agissant du goulag.

En s'efforçant d'appréhender la culpabilité des nazis, collective et individuelle, il ne faudrait pas oublier ceux qui d'emblée ont compris

l'horreur. Les esprits lucides ont saisi la nature monstrueuse du projet avant que l'issue soit de notoriété publique. Une seule voix pré-Holocauste au moins mériterait d'être citée, qui n'est pas celle d'un philosophe ou d'un écrivain, mais d'une journaliste, qui a vu avec précision la relation entre l'idéologie national-socialiste et la réalité quotidienne de l'Allemagne hitlérienne. La journaliste américaine Dorothy Thompson, expulsée de Berlin par Hitler pour ses textes antinazis, considérait le nazisme comme « la répudiation de tout le passé de l'homme occidental. Dans la destruction allègre de tous les modèles antérieurs, dans l'affirmation sauvage de la "suprématie de la volonté", dans l'acceptation orientale de la mort comme terreau de la vie et du désir de mort comme véritable héroïsme, le nazisme est un terrible nihilisme. Mettant la volonté au-dessus de la raison, l'idée au-dessus de la réalité, appelant, sans merci, au totem et tabou, élevant des fétiches tribaux, opprimant et détruisant le bon sens né de l'expérience humaine, d'une démesure océanique, le nazisme […] est l'ennemi de tout ce qui est solaire, raisonnable, pragmatique, de bon sens, aimant la liberté, affirmant la vie, aspirant à la forme et à la conscience traditionnelles. »

Il serait révélateur de connaître la réaction d'Eliade à l'opinion de Dorothy Thompson quant à la philosophie et au système fascistes, d'autant que le fascisme roumain s'est manifesté comme un mouvement chrétien-orthodoxe, avec des articulations spécifiques dans l'éthique chrétienne : une vision « orientale » de la « mort héroïque », de la « suprématie de la volonté », avec les rituels tribaux d'une soumission aveugle au Chef. Qui aurait expliqué mieux qu'Eliade pourquoi tant d'intellectuels éminents de sa génération ont opté pour cet engagement sinistre et comment un intellectuel de tendance conservatrice se transforme en penseur extrémiste ? Un phénomène aussi révélateur que l'évolution de l'intellectuel humaniste, « progressiste », en un simple militant communiste. La confusion d'une société en crise, qui n'a pas réussi à consolider les bases de la démocratie, serait-elle seule responsable ?

Eliade évite souvent l'analyse de son expérience militante, en privilégiant l'ambiguïté et l'esquive. (D'ailleurs, même dans le cas de controverses moins explosives, scientifiques, par exemple, il retarde ou évite la confrontation ou le débat ouverts.) Qu'il soit qualifié de « nazi » ou d'« antisémite », sa réaction face à une accusation qui simplifie si brutalement l'histoire de sa vie est le repli. Il y a une éloquence, pas

seulement une dignité du silence ; il y a une délicatesse dans l'esquive, pas seulement une ruse ; il y a cependant dans le silence et l'esquive bien des aspects répréhensibles. Mais le déni public de ses anciennes convictions, la dénonciation de l'horreur, le dévoilement des mécanismes de mystification, la culpabilité assumée ? Rares, sans doute, sont ceux qui ont la lucidité et le courage nécessaires. Ce sont des cas exemplaires, de vrais cas de conscience. Seule la reconnaissance de l'erreur valide l'abandon réel de l'erreur. L'*honnêteté* n'est-elle pas, finalement, l'ennemi mortel du totalitarisme ? Et la prise de conscience (l'examen critique des questions inconfortables, c'est-à-dire un engagement moral lucide), la preuve ultime de la mise à distance des forces corruptrices propres à l'idéologie totalitaire ? Des forces, nullement simples et directes, qui agissent par des voies détournées et complexes sur la vulnérabilité humaine. Dans ses *Mémoires*, Andreï Sakharov reconnaît son admiration de jeune homme pour Staline. L'honnêteté de cette confession est la même, foncière, qui, peu à peu et en profondeur, fit comprendre au grand savant humaniste la nature du système totalitaire communiste, et le transforma en adversaire inflexible – inflexible malgré tant de souffrances : un brillant symbole, un modèle pour les intellectuels de ce siècle torturé.

Lorsque les questions ne proviennent pas de sa propre conscience, elles finissent par venir de l'extérieur. Est-ce surprenant que seuls les « adversaires » d'Eliade aient posé des questions incommodes ? N'aurait-il pas été naturel que ses admirateurs, justement, avant n'importe qui, soient ses juges les plus exigeants ? De nouveau, le 23 juillet 1979, Eliade évoque Furio Jesi : « Visite de C. Poghirc. […] Il me parle également de la campagne déclenchée contre moi en Italie par F. Jesi. Le but : m'éliminer du peloton des favoris pour le Nobel[69] ».

Les témoignages de la tragédie totalitaire proviennent surtout des victimes, rarement des coupables. Bien que ces derniers soient susceptibles de révéler des choses essentielles quant à la banalité monstrueuse du mal, de façon à ce que nous comprenions le passé, mais aussi que nous ayons une idée plus précise de l'avenir humain. Pourtant les hommes préféreront toujours parler de la souffrance innocente plutôt que de leur propre responsabilité dans la souffrance collective.

« Entre une tradition de pensée et l'idéologie qui vient, toujours abusivement, s'y inscrire, il y a un abîme », affirment Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy dans leur étude si intéressante, *Le Mythe nazi* [70].

Le caractère catégorique de cette affirmation, et surtout la pertinence du terme d'« abîme », se discutent peut-être, mais la logique de ce texte stimulant mérite d'être suivie avec attention. « Le nazisme n'est pas plus dans Kant, dans Fichte, dans Hölderlin ou dans Nietzsche (tous penseurs sollicités par le nazisme) – il n'est même, à la limite, pas plus dans le musicien Wagner – que le Goulag n'est dans Hegel ou dans Marx. Ou la Terreur, tout uniment, dans Rousseau. De la même manière, et quelle qu'ait été sa médiocrité (à la mesure de laquelle il faut pourtant peser toute son ignominie), le pétainisme n'est pas une raison suffisante pour invalider, par exemple, Barrès ou Claudel. Seule est à condamner la pensée qui se met délibérément (ou confusément, émotionnellement) au service d'une idéologie, et qui s'abrite derrière elle, ou cherche à profiter de sa puissance : Heidegger pendant les dix premiers mois du nazisme, Céline sous l'Occupation, et un bon nombre d'autres, à cette époque-là, ou depuis (et ailleurs) [71]. »

« Un bon nombre d'autres… et ailleurs », en effet. Le fascisme roumain – si différent soit-il de l'hitlérien ou de l'italien – garde cette caractéristique essentielle : « un amalgame d'émotions rebelles et d'idées sociales réactionnaires », comme le disait Wilhelm Reich[72].

On peut déjà identifier le nationalisme extrême et militant qui donna naissance à la Garde de fer (comme ses variantes antérieures et ultérieures) dans la confusion (heureuse encore…) qui suivit le traité de Versailles, c'est-à-dire la Première Guerre mondiale, lorsque fut constituée la Grande Roumanie, comprenant toutes les provinces où les Roumains étaient majoritaires (la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie) et soudain confrontée à un apport important de minorités (Hongrois, juifs, Allemands, etc.). Ce n'est donc pas la frustration de la défaite, comme chez les Allemands, ou l'inertie du découragement, chez les Italiens, mais justement les conséquences d'un succès en termes de territoire qui transformèrent le vieux nationalisme roumain en extrémisme violent et fanatique.

Violemment antisémite, évidemment. Le fascisme roumain – qui se proclame « chrétien » et « moral » – profita du désordre d'une démocratie parlementaire fragile pour se chercher une base électorale dans les rangs d'une paysannerie frustrée et socialement négligée, au début de l'industrialisation et de la modernisation de la Roumanie. Le mouvement répondait aux mêmes prémices que le national-socialisme hitlérien : la *recherche de l'identité* (qui, dans les conditions de cette époque chaotique, concernait autant les Roumains que les Allemands) et la *construction d'une mythologie* (dans le cas de la Roumanie, l'orthodoxie chrétienne comme idéal de pureté, fraternité utopique, etc.). Ces slogans offraient aux Roumains un appareil d'identification[73]. Le fondamentalisme chrétien-orthodoxe, dirait-on aujourd'hui, avec une structure terroriste, le culte de la mort et le sacrifice chrétien élevés en rites, l'exclusion violente des « étrangers », l'idéalisation de la vie pastorale, la négation de la démocratie, de l'individualité, le refus de la civilisation moderne.

Nombre de ces idées pouvaient se retrouver dans la tradition de la pensée conservatrice roumaine. Des artistes et des érudits de premier ordre exprimèrent, dans leurs travaux philosophiques ou dans la presse, une vision similaire. On invoqua des noms illustres de la culture roumaine, à commencer par Mihai Eminescu, le poète national, B. P. Haşdeu, Nicolae Iorga, Octavian Goga et, plus récemment, Eliade et Noica, comme porte-drapeaux du mouvement extrémiste de droite. Bien sûr, leurs écrits politiques ne poussent pas à l'assassinat (bien que le langage de l'intolérance et de la haine atteignent dans certains textes une insupportable violence).

« Max Ricketts vient pour trois jours. […] Nous dînons ensemble par deux fois. Il n'arrête pas de me poser des questions. Il subsiste des domaines qu'il n'a compris que partiellement ; par exemple, les accusations ou les allusions à mon "nazisme" (antisémitisme) des années 1938-1939. J'essaye de lui expliquer ; je lui rappelle certains articles, conversations, occurrences de ces années-là », note Eliade le 5 mars 1984[74]. Ricketts, un ancien étudiant d'Eliade à l'université de Chicago, consacra à son mentor deux énormes volumes, extraordinairement documentés.

Même s'il ne saisit pas toutes les implications d'une atmosphère politique byzantine, ni toutes les ramifications historiques d'un

nationalisme dans sa variante chrétienne orthodoxe, qui connaît les problèmes persistants liés à une population mélangée et à une crise d'identité, Ricketts offre un vaste matériau d'étude, réuni avec dévotion et aboutissant à des conclusions globalement raisonnables. Il énumère les circonstances dans lesquelles Eliade s'est désolidarisé de certaines actions violentes de la Garde de fer ou de stratégies fanatiques, oppressives ; il accepte la vérité des documents. « Bien des idéaux de la Légion étaient identiques à ceux qu'Eliade soutenait lui-même depuis longtemps[75]. » « Revenant à l'un de ses thèmes favoris, la mission de la Roumanie, il la trouve tracée dans le Programme de la Légion[76]. » « Dans son nouvel enthousiasme pour la Légion, qu'il n'avait considéré des années durant que comme un énième groupe politique d'extrême droite, Eliade a perdu le sens des réalités et passe sous silence les défauts de la doctrine et de ses pratiques[77]. » « Eliade a également évoqué la "nouvelle aristocratie" constituée par la Légion[78]. » « Il nie avoir écrit l'article prolégionnaire le plus dense portant le nom d'Eliade. […] En fait, ce texte ne contient probablement rien qu'Eliade aurait réfuté à cette époque ; en effet, il était dans la droite ligne des articles écrits par lui ces années-là […] il n'y a aucun doute qu'à ce moment-là Eliade espérait et croyait au triomphe du mouvement légionnaire[79]. » Et Ricketts résume ainsi les idées d'Eliade : « La démocratie n'a pas été capable d'inspirer à notre peuple un fervent nationalisme – de faire de lui une nation puissante, virile, optimiste, consciente de sa mission et de son destin. La démocratie, produit importé, se préoccupe de questions qui ne sont pas spécifiquement roumaines : d'"abstractions", comme les droits de l'individu, les droits des minorités, et de liberté de conscience politique – mais cela, soutient Eliade, ne touche pas le nœud du "problème roumain"[80]. »

Le lecteur occidental peut également trouver, dans les volumes de Ricketts, des extraits significatifs d'articles signés par Eliade : « Nous connaissons quelques tyrans qui ont transformé des pays vacillants en États puissants : César, Auguste ou Mussolini. Que Mussolini soit ou non un tyran m'est totalement indifférent. […] Ce qui arrivera à la Roumanie une fois la démocratie liquidée m'est donc totalement indifférent. Si, dépassant la démocratie, la Roumanie devient un État puissant, national, conscient de sa force et de son destin – l'Histoire le retiendra[81]. » La « jeunesse

légionnaire » incarne « un homme nouveau, qui a découvert son propre destin par l'*obéissance* et la volonté. La discipline et l'obéissance lui ont offert une nouvelle dignité, une infinie confiance en soi, dans son Chef, et dans le destin exceptionnel de son peuple[82]. » « Tant d'impulsions révolutionnaires attendent depuis des milliers d'années de se réaliser. Voilà pourquoi le Fils de l'homme est venu : pour nous enseigner la révolution permanente…[83]. »

On pourrait citer d'autres textes publiés par Eliade dans la presse roumaine de l'époque. « Au nom de cette Roumanie qui naît il y a plusieurs milliers d'années et qui ne s'achèvera qu'à l'apocalypse, on fera les réformes sociales avec cruauté, on recolonisera le fin fond des provinces envahi par les étrangers, on punira tous les traîtres, le mythe de notre État grandira à l'intérieur du pays et la renommée de notre puissance passera les frontières[84] » (*Vremea*, 18 décembre 1936). Ou bien : « Nous attendons d'eux, qui ont tant souffert et été humiliés des siècles durant par les Hongrois – le peuple le plus imbécile de l'Histoire, après les Bulgares –, et des chefs politiques de cette Transylvanie héroïque et martyre, nous attendons une Roumanie nationaliste, une Roumanie démente et chauvine, robuste et en armes, impitoyable et vengeresse[85]. »

On pourrait ajouter des citations sur les « crimes épouvantables » dont serait coupable la trop jeune démocratie roumaine, faible, corrompue et impuissante (« la montée de l'élément slave depuis le sud du Danube vers le delta et la Bessarabie » ou le fait que « les juifs ont envahi les villages du Maramureş et de Bucovine et ont obtenu la majorité absolue dans toutes les villes de Bessarabie »[86]).

On pourrait multiplier les citations, y compris les plus ridicules et les plus répugnantes. Bien qu'aujourd'hui nous frappe l'absurdité infantile et agressive de ces phrases, n'oublions pas que cet « irrationalisme » se légitimait, à l'époque où elles furent écrites, par cette paradoxale « logique » simpliste, qui prétendait fournir des solutions instantanées à des conflits sociaux depuis longtemps irrésolus. Telle fut toujours la « logique » sommaire et perverse des mouvements extrémistes en temps de crise, comme nous l'ont rappelé Lacoue-Labarthe et Nancy dans leur étude sur le nazisme. En cette période confuse et oppressante d'avant-guerre, tandis que vacillaient même les démocraties plus anciennes, cette tentation extrémiste

se manifestait malheureusement aussi, sous une forme ou une autre, parmi nombre d'intellectuels. L'extrémisme était d'autant plus prévisible en Roumanie où la fragile démocratie était paralysée par les contradictions internes et par une situation internationale complexe. Il faudrait ajouter les dilemmes d'une histoire nationale trouble, les crises d'identité et les mécanismes d'identification facile avec les idéaux utopiques, un terrain fertile pour le nouvel extrémisme.

Bien des critiques littéraires, roumains ou non, ont souligné l'importance humaniste de l'œuvre littéraire d'Eliade, l'ambiguïté stimulante et mystérieuse de sa prose, la magie du fantastique et les énigmes d'une réalité codée, la liberté ludique et la compassion rêveuse de son écriture.

Cela ne diminue en rien mais, au contraire, avive la contradiction et les questions brûlantes. L'œuvre littéraire répond – avant tout – au critère esthétique, de même que l'œuvre scientifique se soumet aux standards scientifiques. Évoquant « le cas Paul de Man » (« The strange case of Paul de Man », dans *The New York Review of Books*, 29 juin 1989), Denis Donoghue remarque : « Affirmer que la déconstruction est compromise par l'activité journalistique de de Man pendant la guerre serait répondre à une injustice par une autre injustice. » Le journal, les mémoires, l'autobiographie ne peuvent éviter indéfiniment le test éthique d'un examen de conscience. Le sens de tels écrits se limiterait ainsi à un compte rendu quotidien pauvre et conventionnel. Le critique littéraire Lucian Raicu écrivait que, dès lors que le journal « dissimule trop, par un sentiment excessif de dignité personnelle ou par pudeur, ou volonté de légitimer moralement l'auteur, ou pour d'autres raisons très compréhensibles, très respectables, il perd tout son intérêt ».

Le contraste entre l'œuvre littéraire et l'activité journalistique d'Eliade, d'un militantisme légionnaire, est aussi évident que celui qui existe entre Eliade, défenseur du fascisme, et Mircea Eliade, l'intellectuel estimé des dernières décennies, dont les amis se souviennent avec nostalgie, toujours affable et accueillant, dans l'atmosphère si cosmopolite et cordiale de son logement américain, recevant collègues et connaissances de toutes races et de toutes croyances. Son attachement aux valeurs spirituelles de

l'Orient et son scepticisme face à l'Occident, modéré dorénavant, n'avaient pas l'air d'empêcher un dialogue ouvert, une apparente harmonie intellectuelle. Personne ne pouvait voir – et peut-être Eliade lui-même avait-il réussi à l'oublier – le fantôme menaçant d'autrefois, une personnalité différente : le cadavre caché dans l'armoire, comme disent les Américains.

À la différence de ses grands prédécesseurs roumains – Eminescu, Haşdeu, Iorga –, Eliade eut l'« avantage » d'être témoin de l'incomparable tragédie de l'Holocauste, du génocide stalinien, des horreurs des dictatures de gauche comme de droite, des dangers du mouvement fondamentaliste islamique. Eliade vécut la seconde partie de sa vie (la plus longue) en Occident et put constater que, malgré bien des carences, la démocratie demeure l'unique système garantissant le dialogue social entre gauche et droite, même dans leurs formes extrêmes.

Nous sommes d'habitude enclins à observer avec sympathie les contradictions d'un intellectuel ; les cherchant dans le journal d'Eliade, nous découvrons malheureusement ici et là une cohérence et une constance surprenantes. Car la « faute heureuse » ne concerne pas seulement son adoration indéfectible pour Nae Ionescu.

La *felix culpa* d'Eliade n'est pas facile à comprendre. Le passage qui suit, dans ses mémoires, soulève encore plus de perplexité : « Je ne sais comment l'histoire jugera Corneliu Codreanu. Toujours est-il que, quatre mois après le phénoménal succès électoral du Mouvement légionnaire, son chef était condamné à dix ans de prison et que, après cinq autres mois, il était exécuté. Ces événements me confortèrent dans l'idée que notre génération n'avait pas de destin politique[87]. » Corneliu Zelea Codreanu fut le Conducător du mouvement fasciste roumain, la Garde de fer ; il se montra violemment antisémite et antidémocratique, se rendit coupable de crimes odieux et de terrorisme politique. Eliade se demande, quatre décennies après la dernière guerre, comment l'Histoire jugera Corneliu Zelea Codreanu et, fasciné encore par les « succès » électoraux de ce martyr, omet de parler de ses assassinats, n'hésitant pas à s'identifier à sa « génération » et même à son destin politique. Quant aux « lieutenants » du Conducător, les martyrs Ion Moța et Vasile Marin, engagés volontaires du côté de Franco pendant la guerre civile espagnole, tués en janvier 1937,

Eliade les avait évoqués alors sur un ton dramatique et il les présentera aussi plus tard comme des « modèles exemplaires » de sacrifice[88].

L'âge venant, s'accoutumant petit à petit à sa nouvelle vie universitaire et à l'atmosphère politique américaine, Eliade n'était sans doute plus le rebelle antidémocratique d'autrefois, bien que sa vision de la société n'ait pas fondamentalement changé. Comme l'observait Seymour Cain : « Dans ses mémoires, Eliade ne renie jamais son attachement idéologique pour le mouvement légionnaire et voit son déclin et son effondrement comme une tragédie roumaine, le résultat inévitable d'une naïveté politique plutôt qu'une bonne chose. Il ressemble à ces "compagnons de route" du communisme soviétique, qui ont renoncé à ce compagnonnage, sans jamais répudier l'idéologie à laquelle ils ont consacré leur jeunesse[89]. »

Eliade est peut-être un cas semblable. À ses yeux, la meilleure solution socio-politique pour la Roumanie (et pas seulement pour cette zone géopolitique si compliquée) semble être restée la même. Une vision traditionaliste, conservatrice, sceptique quant à la démocratie et à la modernité, attachée à la nation et aux valeurs spirituelles du pays.

Le récent appel de Soljenitsyne en faveur d'un État russe slavophile tombe à un moment où s'est réveillée en l'Europe de l'Est la vieille confrontation entre « séparatistes » et « intégrationnistes », entre « autochtones » et « Européens ». En Roumanie, cette polémique qui a fait l'objet d'une tragique manipulation dans l'entre-deux-guerres réapparaît dans un nouveau contexte, en opposant ceux qui souhaitent l'intégration européenne à ceux qui demandent le renforcement de l'État et du caractère national.

La droite ne semble pas plus éclairée que la gauche, elle n'a rien appris de ses échecs ni de ceux de la partie adverse. D'après le témoignage de son ami C. Noica[90], comme nous le raconte le professeur Katherine Verdery, de la Johns Hopkins University, Eliade a encouragé, dans les années 70, de son lointain domicile américain, le déclenchement du débat sur le « protochronisme » par le professeur Edgar Papu en Roumanie[91]. Voilà un autre cas douloureux : un érudit roumain éminent, égaré dans un groupe d'intellectuels nationalistes. Soulignant au départ l'apport roumain dans le patrimoine de la culture universelle, le débat sur le protochronisme a

dégénéré pour se transformer progressivement en sordide croisade idéologique officielle, reflétant (comme nous l'avons montré dans un article publié en Roumanie à cette époque[92]) ce procédé stalinien : lancer sans répit dans la presse de nouvelles preuves de la « suprématie » soviétique sur la culture occidentale. Cette campagne de diversion a occupé la scène culturelle roumaine pendant presque quinze ans et a conduit à l'une des plus sinistres manipulations et intimidations des intellectuels par le régime de Ceauşescu. Ces manipulateurs ont évidemment bien vite franchi l'abîme séparant la pensée d'Eliade de leurs propres intérêts immédiats – ce qui ne diminue en rien sa responsabilité, cette « malheureuse faute » et ses expériences politiques passées.

Eliade mentionne, dans le quatrième volume de son *Journal*, comme dans les précédents, non seulement les accusations de « fascisme », « nazisme » qui lui sont adressées, mais aussi celle d'« antisémitisme ». Il faut préciser que, au début des années 30, Eliade était proche de certains intellectuels juifs et se dissociait des « excès » criminels de la Légion. Mais, d'autre part, il prend dans ses articles (trop) souvent à son compte l'idéologie de la Légion.

Dans ses articles, son nationalisme semble plus anti-hongrois et anti-slave qu'antisémite – ce qui ne plaide pas forcément en sa faveur. Que de contradictions…

Lui seul aurait pu dévoiler sa vérité profonde et expliquer sa xénophobie, étonnante chez un érudit de son envergure, qui dès le premier voyage en Inde, dans sa jeunesse, s'était montré si ouvert à la diversité du monde.

Quels que soient nos regrets devant les réticences d'Eliade à analyser les aspects étranges et contestables de sa vie, nous espérons encore que la publication du *Journal* de son ancien ami Mihail Sebastian comblera les vides. Qui a lu, comme l'auteur de ces lignes, même des extraits disparates du *Journal* de Sebastian, sait qu'il s'agit d'un document essentiel pour comprendre la situation pré-Holocauste en Roumanie et en Europe de l'Est. L'intelligence aiguë, lucide et mélancolique de l'écrivain met en lumière de façon frappante le spectacle humain, douloureux, de la haine et de l'avilissement.

Dans ses aspects domestiques et quotidiens, la réalité « totalitaire » – qu'elle soit nazie, fasciste, communiste, islamique fondamentaliste – est plus compliquée que les étiquettes le laisseraient entendre. Qui a vécu le « socialisme réel » après guerre se doit par honnêteté de refuser les simplifications, qui gênent plutôt qu'elles ne facilitent la compréhension. Voir des millions d'anciens membres du parti scandant de violents slogans anticommunistes est troublant : gardons-nous bien de nous réinstaller dans de commodes catégories de circonstance. Comme ces gens-là oublient vite leurs propres erreurs, l'infortune de ceux qui sont réellement opprimés et marginalisés, et même les moments de « bonheur » dans la somnolence des complicités ! Des plaisirs fautifs, des fautes heureuses ? Les opportunistes d'hier et d'aujourd'hui reconnaîtront difficilement ce bonheur ambigu, tout comme les anciens nazis – des nazis authentiques, les « convaincus » qui, seulement après, ont été contraints de reconnaître l'horreur contenue dans des mots tels que *nazi* et *antisémite*, c'est-à-dire après que leurs crimes apocalyptiques furent connus de tout le monde – auraient sans doute évoqué avec quelque difficulté le bonheur de leur jeunesse nazie, les manifestations, les bals, les lectures, les amours extatiques de leur période *felix culpa*.

L'introspection et ses drames, essentiels à ce genre d'écrits, font justement défaut dans le *Journal* d'Eliade. Parfois, cette carence s'ajoute (et on la pardonne partiellement) à celles de la vieillesse elle-même, dont les naïvetés introduisent un ton plus solennel que professionnel (la longue énumération, dans un style quasi impérial, des conférences, dîners, audiences et festivités en son honneur) ou donnent lieu à de drôles d'accents narcissiques (lorsqu'il reproduit, par exemple, une lettre du président de l'université de Chicago, lui annonçant la création de la chaire Mircea-Eliade d'histoire des religions).

Une analyse critique honnête de la vie d'Eliade et de ce qu'elle signifie aurait légitimé le *Journal* et aurait été importante pour la culture roumaine. Eliade était interdit en Roumanie durant la première décennie socialiste après guerre ; on commença à le « récupérer » dans les années 70-80. Un processus loin d'être simple. D'un côté, le régime « national-socialiste » de Ceauşescu avait de plus en plus besoin d'une légitimation nationaliste de

type légionnaire ; de l'autre, les derniers chefs de la « vieille garde » communiste ne pouvaient oublier l'orientation politique de leur ancien adversaire. Par exemple, le communiste Gogu Rădulescu[93]. On sait aujourd'hui qu'apprenant la séquestration de l'étudiant de gauche Gogu Rădulescu, en 1937, dans un siège légionnaire où il fut battu à coups de cordes mouillées, Eliade non seulement exprima sa satisfaction devant cette « punition » barbare, mais affirma… qu'il lui aurait aussi crevé les yeux[94]. Lorsqu'on envisagea de republier les livres d'Eliade, Gogu Rădulescu occupait l'importante fonction de vice-président de la République.

On réimprima cependant les œuvres littéraires d'Eliade ; puis progressivement certains de ses travaux scientifiques. On arriva même à cette situation paradoxale, significative quant à la sombre ambiguïté de la dictature : dans une période de propagande athéiste aiguë et en dépit du passé politique de son auteur, un volume tel que l'*Histoire des croyances et des idées religieuses* fut distribué, sur la base de listes spéciales, aux « privilégiés » des organes du Parti.

Eliade lui-même se mit à rencontrer, aux États-Unis et ailleurs, non seulement des écrivains et des artistes de Roumanie, mais aussi des « officiels » roumains, et même des représentants du gouvernement. Lorsqu'il mentionne ces entrevues dans son *Journal* [95], Eliade utilise parfois un système de codes, ce qui n'est pas, au fond, totalement surprenant de sa part, étant attiré depuis toujours par le magique et le rituel, la portée des masques et des secrets. Est notée, par exemple, la dation d'une partie de sa bibliothèque à la Roumanie. Apparaissent les noms de l'ambassadeur roumain des États-Unis, Mircea Malița, celui de Gh. Folescu, le représentant commercial de l'ambassade, de sa femme, et même d'un certain Adrian. En revanche, la personne qui aide la sœur d'Eliade, par l'intermédiaire de l'Asociația România (association grâce à laquelle le gouvernement roumain maintenait un « contact culturel » avec l'émigration), à sortir de Roumanie une vieille icône russe en argent provenant de la maison familiale ne porte que les initiales V.C. Est-ce pour protéger celui qui a pris le risque de faire quelque chose d'« illégal » ? Le lecteur roumain identifie sans mal Virgil Cîndea, « chargé par le Parti » de l'Asociația România, un érudit et « agent culturel » officiel, aux douteuses missions dans la dernière décennie de la dictature.

Il était interdit de discuter du passé politique d'Eliade dans la Roumanie de Ceauşescu. Son nom s'était progressivement imposé dans de nombreuses publications et auprès de nombreux intellectuels estimant son œuvre et fascinés par sa personnalité. Un nom utilisé, usé même, par de nouveaux nationalistes tapageurs, groupés autour de quelques revues (*Săptămîna*, *Luceafărul*, *Flacăra*) qui bénéficiaient de la protection et même de l'appui des organes officiels.

J'ai vu *Iphigénie*[96] au Théâtre national de Bucarest, en 1982, année déjà noire de la dictature Ceauşescu de gauche et de droite. La pièce avait été donnée pour la première fois en cette sombre année 1941 et réimprimée en 1951, après la guerre, en roumain, dans une édition de l'émigration roumaine de droite, en Argentine[97]. Comme en 1941, la terrible tension du dehors et la tension des spectateurs (la peur, le dégoût, la fatigue, le désespoir) rejoignaient malheureusement la pièce, qui exaltait la mort pour une « cause » glorieuse, le sacrifice transcendant et jubilatoire. Je me suis rappelé, évidemment, cette note dans le *Journal* de Sebastian : « Des voix rauques, qui crient, qui gueulent. Des gestes faux, pompeux[98]. »

En Roumanie, après cinquante ans de censure de droite comme de gauche, le véritable Eliade est trop peu connu. Peu avant la chute de Ceauşescu, dans un essai passé clandestinement en Occident, le dissident roumain Dan Petrescu notait : « Une véritable campagne se déclenche en Occident pour dévoiler les liens de Mircea Eliade avec l'extrême droite de l'entre-deux-guerres. Si au moins, comme dans le cas de Heidegger, cela conduisait à populariser son œuvre[99]. »

Mais là n'est pas la question ; d'ailleurs, à en juger par la liste de ses publications, on ne peut considérer qu'Eliade est peu connu en Occident. Quant à sa vie, le débat aurait dû avoir lieu depuis longtemps en Roumanie, où il revêt une importance particulière. Il est difficile de dire si ce genre de débat, même dans la période post-Ceauşescu, rencontrera l'objectivité nécessaire.

Dan Petrescu poursuivait : « Et si nous abordions, demain, la collaboration de nos hommes de lettres avec le régime actuel… quel spectacle ! » En effet ! Le régime Ceauşescu était loin d'être de gauche, tout comme les membres (presque quatre millions !) du parti communiste, peu

communiste en vérité, puisque la tradition politique roumaine avait toujours penché à droite. Dan Petrescu a écrit son texte peu avant la chute de Ceauşescu. Le spectacle bat maintenant son plein et frise souvent le grotesque.

Tout le monde crie son innocence, les souffrances vécues. Certains, parmi les plus démonstratifs, sont justement ceux qui étaient, hier encore, les esclaves « intellectuels » de la dictature… Les difficultés liées au processus de démocratisation soulignent, de nouveau, l'histoire compliquée de ce pays, les crises d'identité et les mécanismes faciles d'identification mimétique s'aiguisant les uns les autres et prolongeant l'impasse post-totalitaire.

Terrible spectacle, en effet ! Les campagnes de dénigrement, qui se succèdent au rythme du nouvel opportunisme, ont notamment un violent caractère anticommuniste. Et personne n'a l'air d'avoir été mêlé à cette sinistre opérette, où tant ont joué avec zèle, verve et profits !

Mais la démocratisation présente aussi des effets encourageants. Deux mois à peine après la disparition de Ceauşescu, le jeune critique Dan C. Mihăilescu écrivait dans la revue *România literară* : « L'esprit critique roumain de l'entre-deux-guerres s'est heurté des décennies durant à une montagne de préjugés. Il faut les désamorcer et les démanteler avec soin, avec une douce fermeté, pour ainsi dire. Sur Eliade, sur la génération 27, en général… plane l'ombre noire de la droite légionnaire. Il est temps de souffler fort, non pour la dissiper (c'est impossible, concrètement et en toute logique) mais pour l'éloigner le temps d'être capables de voir les choses telles qu'elles sont. Nous n'avons pas un vrai, un total recul sur les années 30, ni sur la Gauche, ni sur la Droite… »

Le critique invite à un examen objectif de l'œuvre et de la personnalité d'Eliade, « affranchi de toute obsession ». Il ajoute très justement : « Eliade (comme sa génération) ne peut être lui-même qu'à *l'intérieur* de cette période, avec toutes – vraiment *toutes* – ses circonstances aggravantes ou atténuantes[100]. »

Peut-être étudierons-nous bientôt avec honnêteté et lucidité aussi bien la période légionnaire que la communiste. Si l'on discute aujourd'hui en Roumanie ouvertement et sans retenue des compromis et de la complicité avec le régime communiste (un régime dictatorial, dès le début, auquel il

était difficile de résister) de grands écrivains tels que Mihail Sadoveanu, G. Călinescu, Tudor Arghezi, Camil Petrescu, il n'y a aucune raison pour qu'on n'analyse pas également l'implication volontaire (« la faute heureuse ») dans le mouvement d'extrême droite, avec toutes ses conséquences, d'intellectuels et d'écrivains comme Eliade. D'autant que le communisme n'est plus maintenant un véritable danger en Roumanie. Et il ne l'a jamais été. Le stalinisme de Ceauşescu s'est progressivement mué en fascisme déguisé. Les forces totalitaires paraissent encore puissantes et bien loin de céder ; leur motivation réelle est davantage la soif de pouvoir que l'idéologie.

Un texte important, intitulé « Se détacher de l'éminescianisme », que l'on doit au professeur Virgil Nemoianu, de la Catholic University de Washington, a été publié ce même premier printemps post-totalitaire[101]. Examinant avec pertinence l'héritage intellectuel et idéologique de Mihail Eminescu, ainsi qu'il se reflète dans la pensée et les structures comportementales de la société roumaine au siècle dernier, l'auteur propose une critique lucide de l'anti-historicisme (« le sabotage de l'histoire »), du refus de la modernité et de la démocratie occidentales, de la sclérose nationaliste, avec tous ses excès, tels qu'ils apparaissent dans la philosophie de Pîrvan, Goga, Haşdeu, Iorga, Vulcănescu, Eliade, Noica. Nemoianu souligne qu'en Roumanie, « dans le débat d'idées, la différence de niveau est vertigineuse entre le haut et le bas, la vulgarisation se charge vite de grossièretés et de menaces, du côté de la droite nationaliste, de la gauche totalitaire ou même du centre, avide et frivole ». Dans ce contexte, poursuit le professeur Nemoianu, « les racines byzantines et néoplatoniciennes de la culture roumaine (avec la séparation théorique entre la foi et l'action qu'elles postulent) » induisent forcément la stagnation. L'auteur soutient qu'il faut « se détacher d'Eminescu » et du « post-éminescianisme » afin d'aborder le phénomène social de façon réaliste, objective, rationnelle.

Espérons que cet appel salutaire aura d'heureux échos. La « droite », tapie dans son conservatisme cynique ou frénétique dans ses rituels nationalistes, peut apprendre beaucoup de l'échec de la « gauche » totalitaire.

La Roumanie ne se résume pas à Ceauşescu ou à Zelea Codreanu, ni aux terroristes endossant les chemises vertes de la Légion ou les tenues de

mineurs de la Securitate. Il y a aussi en Roumanie une pensée démocratique, un héritage aussi affaibli soit-il par les décennies de dictature de droite et de gauche. Il y a l'humour et le savoir-vivre roumains, un lien profond avec la culture européenne. Il y a aussi les paradoxes et les ambiguïtés roumains, pas toujours néfastes. Rappelons que dans un pays traditionnellement antisémite comme la Roumanie, des centaines de milliers de juifs ont survécu à la dernière guerre mondiale.

L'espoir ne doit pas se cantonner au paradoxe et à l'ambiguïté, mais s'articuler à un avenir marquant une claire et franche transition vers une société civile.

Bard College,
septembre 1990

Traduit par Odile Serre

NOTES

45 . *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Payot, 1983, 1984. *(N.d.T.)*

46 . *L'Épreuve du labyrinthe*, entretiens avec Claude-Henri Rocquet, Belfond, 1978, p. 71. *(N.d.T.)*

47 . La façon la plus appropriée de décrire Nae Ionescu est peut-être de rapprocher le portrait qu'en fait Mac Linscott Ricketts, un chercheur américain spécialiste de cette période, de celui de Virgil Nemoianu, critique littéraire roumain vivant aux États-Unis, professeur à l'Université catholique de Washington, D.C.
« Nae Ionescu ne se borna pas à faire l'éloge du fascisme italien ou du national-socialisme allemand. Ses activités, pédagogiques entre autres, le situent dans la sphère des philosophes et des mouvements nationalistes antidémocratiques de l'Europe de l'entre-deux-guerres, connus, en général, comme fascistes » (Mac Linscott Ricketts, *Mircea Eliade, The Romanian Roots, 1907-1945*, vol. I, « East European Monographs », Boulder, diffusion Columbia University Press, New York, 1988, p. 114).

« Penseur socratique mineur, mais impétueux, Ionescu soutenait une sorte d'existentialisme vitaliste (un irrationalisme qui n'était pas étranger aux concepts empruntés au christianisme orthodoxe), proclamait la supériorité du charisme oral sur la communication philosophique écrite, s'engagea dans le journalisme politique, et appuya finalement la Garde de fer, le mouvement roumain ultranationaliste d'extrême droite » (Virgil Nemoianu, « Mihai Şora and the Traditions of Romanian Philosophy », *Review of Metaphysics*, The Catholic University of America, vol. 42, mars 1990, p. 596).

Parmi les crimes dont se rendit responsable la Légion (ou la Garde de fer), il faut mentionner le barbare meurtre rituel de juifs, y compris des enfants, le 22 janvier 1941, aux abattoirs de Bucarest (pendant que les assassins « mystiques » chantaient des hymnes chrétiens, un acte d'une férocité peut-être unique dans l'histoire de l'Holocauste). Ion Antonescu interdit la Garde de fer, qu'il avait soutenue, mais les crimes antisémites ne cessèrent pas sous sa dictature militaire. Rappelons-en deux seulement : le terrible pogrom de Iaşi, en juin 1941, quand des milliers de juifs périrent asphyxiés dans les « trains de la mort », et la déportation en 1941-1942 des juifs de Bucovine et de Bessarabie (au nord-est de la Roumanie) dans les camps d'extermination de Transnistrie, à l'ouest de l'Ukraine, occupée alors par les troupes roumaines, alliées à l'Allemagne de Hitler.

48 . *L'Épreuve du labyrinthe*, *op. cit.*, p. 155, 159, 152. *(N.d.T.)*

49 . Corneliu Zelea Codreanu (1899-1938). Agitateur antisémite d'extrême droite, le fondateur puis le chef de la Garde de fer. Emprisonné par Carol II en 1938, Codreanu fut fusillé puis étranglé pour « tentative d'évasion ».

50 . *L'Épreuve du labyrinthe*, *op. cit.*, p. 177, 178. *(N.d.T.)*

51 . Mircea Eliade, *Fragments d'un journal III (1979-1985)*, traduit du roumain par Alain Paruit, © Gallimard, 1991.

52 . Larry McMurtry, cité dans Mircea Eliade, *Journal II, 1957-1969*, Chicago University Press, Chicago, 1989.

53 . Mircea Eliade, *Fragments d'un journal III*, *op. cit.*, p. 124-125.

54 . *Ibid.*, p. 23.

55 . Wendy Doniger, « Épilogue », *in* Eliade, *Journal IV (1979-1985)*, traduit en anglais par Mac Linscott Ricketts, University of Chicago Press, Chicago, 1990, p. 149.

56 . *The Encyclopedia of Religion*, Macmillan Publishing Company, New York, 1986. *(N.d.T.)*

57 . Wendy Doniger, « Épilogue », *in* Eliade, *Journal IV (1979-1985)*, *op. cit.*, p. 149.

58 . « La "roumanité" était un terme associé dans l'esprit du public aux philosophies et aux programmes politiques d'extrême droite. Tous les partis d'extrême droite – les nationalistes de Cuza, la Légion, etc. – l'invoquaient dans leur propagande. En fait, il signifiait chauvinisme, antisémitisme, politique de restrictions pour les minorités, anticommunisme et enthousiasme pour le fascisme italien et le national-socialisme allemand. Eliade considérait que ce terme, trouvé dans les écrits nationalistes du XIX^{e} siècle, qu'il admirait – c'est-à-dire Kogălniceanu, Eminescu, Haşdeu –, représentait à l'origine quelque chose d'"au-dessus" de la politique, que les partis au XX^{e} siècle avaient perverti » (Ricketts, *Mircea Eliade, The Romanian Roots*, *op. cit.*, p. 904).

59 . Mircea Eliade, *Fragments d'un journal III*, *op. cit.*, p. 169.

60 . *Ibid.*, p. 225.

61 . « M.R. Paraschivescu, poète qui se rapprochera plus tard du mouvement communiste, considérait que *Les Hooligans*, le roman d'Eliade, avait été écrit sous l'influence de

Heidegger, “le philosophe officiel de l’hitlérisme”. Pour lui, le roman était dominé par l’image multiforme de la mort, qu’il attribuait à l’influence de Heidegger » (Ricketts, *Mircea Eliade, The Romanian Roots*, *op. cit.*, p. 1033).
Ricketts cite encore I. Constantinovschi (p. 1034), Andrei Şerbulescu (B. Silber) (p. 694, 894), de nouveau M.R. Paraschivescu (p. 895-897) et Alexandru Sahia (p. 694, 1334). Le lecteur doit aussi tenir compte de l’opinion de Lucreţiu Pătrăşcanu dans *Sub trei dictaturi* (1944 ; réédité en 1970 par Editura Politică). Lucreţiu Pătrăşcanu, l’un des dirigeants du Parti communiste roumain, dans l’illégalité et jusqu’à son assassinat, plus tard, par ses anciens camarades, voyait en Eliade « un chef d’école gardiste bien connu ». De la même façon, Miron Constantinescu, un autre leader communiste, plaçait Eliade, dès 1971, parmi « les porte-drapeau idéologiques de la Garde de fer » (*Magazin istoric*, V, 1, Bucarest, janvier 1971, p. 75).

62 . Mircea Eliade, « Ion Moţa şi Vasile Marin », *Vremea*, Bucarest, n° 472, 24 janvier 1937, et Mircea Eliade, « Comentarii la un Jurământ », *Vremea*, n° 476, 21 février 1937.

63 . Mircea Eliade, *Salazar şi revoluţia în Portugalia*, Editura Gorjan, Bucarest, 1942.

64 . Mac Linscott Ricketts, *Mircea Eliade, The Romanian Roots*, *op. cit.*, p. 897.

65 . « L’expérience et la popularité de la Garde de fer deviennent un objet d’étude et la source à laquelle peut s’alimenter, enfin sans interdit, le bovarysme du parti communiste. » « L’annexion et la remise en circulation des clichés nationalistes si populaires dont usait la Garde de fer dans les années 30 […] les principes de base de la Légion, les mêmes que ceux du parti communiste […] : l’éloge de la révolution nationale et de l’État totalitaire, le culte de l’obéissance aveugle au “chef” voulu par les masses, l’anathème lancé contre le système démocratique, le discrédit de l’esprit critique et libertaire, la justification de la répression contre le libéralisme intellectuel » (Ileana Vrancea, « Capcana », *Dialog*, Dietzenbach, septembre 1989, p. 19).

66 . « Le militantisme antitotalitaire des intellectuels roumains de l’entre-deux-guerres, qui met en avant la liberté de pensée et se méfie des diversions de tous bords, est resté aujourd’hui encore, comme par le passé, le vrai adversaire et le principal danger pour la dictature communiste – et l’antidémocratisme, l’anti-individualisme fonciers de l’extrême droite, son culte de la diversion et de l’obéissance grégaire – le plus sûr allié » (Ileana Vrancea, « Capcana », *op. cit.*, p. 23).

67 . Mircea Eliade, *Fragments d’un journal III*, *op. cit.*, p. 34.

68 . *Ibid.*, p. 39.

69 . *Ibid.*, p. 43.

70 . Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *Le Mythe nazi*, © Éditions de l’Aube, 1998, p. 28.

71 . *Ibid.*, p. 28-29.

72 . Wilhelm Reich, *The Mass Psychology of Fascism*, Farrar, Strauss & Giroux, New York, 1970, p. XIV.

73 . Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *Le Mythe nazi*, *op. cit.*, p. 31.

74 . Mircea Eliade, *Fragments d’un journal III*, *op. cit.*, p. 131.

75 . Mac Linscott Ricketts, *Mircea Eliade, The Romanian Roots*, *op. cit.*, p. 920.

76 . *Ibid.*, p. 924.

77 . *Ibid.*, p. 925.

78 . *Ibid.*, p. 926.

79 . *Ibid.*, p. 929.

80 . *Ibid.*, p. 900.

81 . Mircea Eliade, « Democrație şi problema României », *Vremea*, n° 468, [18] décembre, daté « Noël 1936 ».

82 . Mircea Eliade, « Noua aristocrație legionară », *Vremea*, n° 522, 23 janvier 1938.

83 . Mircea Eliade, « Cîteva cuvinte mari », *Vremea*, n° 341, 10 juin 1934.

84 . Mircea Eliade, « Democrație şi problema României », *op. cit.*

85 . Mircea Eliade, « Elogiu Transilvanei », *Vremea*, n° 465, 29 novembre 1936.

86 . Mircea Eliade, « Piloții orbi », *Vremea*, n° 505, 19 septembre 1937.

87 . Mircea Eliade, *Les Moissons du solstice (1937-1960), Mémoire, II*, traduit du roumain par Alain Paruit, © Gallimard, 1988, p. 35.

88 . *Ibid.*, p. 35. Ricketts nous informe que la mort des deux légionnaires est commémorée chaque année en Espagne, à Majadahonda, et que, en 1985, lors de la 48e commémoration, ont été présents plus de cinquante légionnaires du monde entier, avec cent trente autres participants (cf. *Mircea Eliade, The Romanian Roots*, *op. cit.*, p. 1399).

89 . Seymour Cain, « Mircea Eliade, The Iron Guard and Romanian Anti-Semitism », *Midstream*, novembre 1988.

90 . « Le critique littéraire Arthur Silvestri, de *Luceafărul*, était devenu un protochroniste zélé qui usait de sa plume pour démasquer les “traîtres” de l’émigration roumaine à Paris et à Munich : il mettait en doute la représentativité culturelle de ces propagateurs de “pseudo-culture”, leur déniant ainsi toute autorité en la matière et excommuniant ces traîtres et “terroristes culturels”… Mais il faisait des exceptions pour certains émigrés, considérant que leur œuvre était si roumaine qu’on “aurait pu croire qu’elle avait été écrite ici, parmi nous”… Parmi ces exceptions figurait évidemment le célèbre *Mircea Eliade de l’université de Chicago, connu non seulement pour son érudition, non seulement pour avoir rejoint les groupes de droite dans la période précommuniste, mais aussi, comme me l’a raconté son ami intime, le philosophe Constantin Noica – pour avoir poussé Papu à davantage d’audace dans son protochronisme*. Pour les anti-protochronistes, Silvestri était un agent de la police secrète roumaine : il livrait en effet dans sa chronique des informations auxquelles seule avait accès la Securitate (la localisation précise du poste de Radio Europa Liberă, etc.) et citait des émigrés dont le nom était interdit dans la presse (souligné par l’auteur) » (Katherine Verdery, *National Ideology under Socialism : Identity and Cultural Politics in Ceauşescu’s Romania*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1991, chap. 5, p. 47).

91 . « En 1974 parut dans la revue roumaine *Secolul 20* un article du critique littéraire Edgar Papu, un professeur de 70 ans environ […] Son texte, “Le protochronisme roumain”, soutenait, contrairement à l’opinion courante en Roumanie, que la tradition littéraire roumaine ne reposait pas principalement sur l’imitation des formes occidentales, mais était tout à fait originale ; bien plus, écrivait-il, les créations littéraires roumaines ont souvent précédé l’évolution créatrice en Occident (par exemple, le surréalisme, le dadaïsme), bien que ces réalisations n’aient été guère mentionnées, étant trop peu connues à l’étranger. Le protochronisme, qui fut d’abord un débat sur la naissance, la circulation et la multiplication des valeurs littéraires, devint peu à peu un débat sur le fascisme, le patriotisme, la trahison et l’antisémitisme. Le président Ceauşescu lui-même annonçait par exemple, s’inspirant du protochronisme, qu’il avait eu l’idée des sociétés mixtes (social-capitalistes) avant l’Union soviétique et la Hongrie » (Katherine Verdery, *National Ideology under Socialism*, *op. cit.*, chapitre traitant du protochronisme roumain).

92 . Norman Manea, « Vocativul urgenței », *Secolul 20*, 1-2-3, 1980.
93 . Jusqu'à la chute de Ceauşescu, Gogu Rădulescu fut vice-président du Conseil d'État et membre du Comité exécutif du Comité central du Parti communiste roumain.
94 . Mihail Sebastian, *Journal (1935-1944)*, traduit du roumain par Alain Paruit, © Stock, 1998, p. 112.
95 . Mircea Eliade, *Fragments d'un journal III*, *op. cit.*, p. 104, 128, 183, 196.
96 . Pièce de Mircea Eliade.
97 . Mac Linscott Ricketts, *Mircea Eliade, The Romanian Roots*, *op. cit.*, p. 1449.
98 . Mihail Sebastian, *Journal (1935-1944)*, *op. cit.*, p. 292.
99 . Dan Petrescu, Liviu Cangeopol, « Ce-ar mai fi de spus ? (Convorbiri literare într-o țară ocupată) », *Agora*, février 1990, Foreign Policy Institute, Philadelphie, p. 213.
100 . Dan C. Mihăilescu, « Mircea Eliade, "Made in USA" », *România literară*, n° 7, février 1990.
101 . Virgil Nemoianu, « Despărțirea de eminescianism », *Caiet de literatură*, supplément de la revue *Dialog*, mai 1990, p. 14-17.

I . . Cette phrase sur Nae Ionescu manque dans l'édition de M. Handoca : Mircea Eliade, *Journal II (1970-1985)*, Humanitas, Bucarest, 1993.

Histoire d’une interview

Au cours de l’été 1985, je reçus un appel téléphonique d’un officier de la Securitate qui se présenta comme capitaine du ministère de l’Intérieur et sollicita une rencontre. Comme j’insistais, il finit par me laisser entendre qu’il s’agissait d’une « demande »… Oui, j’avais déposé depuis plusieurs mois une demande de voyage touristique en France et en Allemagne. Je supposai qu’il était question de cette demande-là.

Il me laissa choisir l’endroit où devait avoir lieu notre conversation. Je proposai mon appartement. J’avais été impressionné, récemment, par le récit d’un écrivain qui avait eu droit à ce genre de « rencontres » et avait obtenu ce petit privilège. Je me sentais évidemment plus à l’aise chez moi que dans tout autre endroit proposé par mon « hôte ». J’avais la naïveté de croire que l’on m’avait reconnu d’emblée une certaine dignité.

Le rendez-vous fut fixé au lendemain matin, neuf heures.

Mon premier voyage en Europe occidentale m’avait été accordé en 1979 après de nombreux refus. Le trouble engendré par ce premier voyage à l’Ouest, à quarante-trois ans, fut terrible. Plus intense encore et avec des effets dépressifs prolongés avait été le désarroi profond d’un retour sans espoir. J’avais décidé de ne plus entreprendre de sitôt une telle aventure qui m’aurait revivifié et étourdi pendant quelques semaines, pour me plonger ensuite – je ne le savais que trop bien – dans l’apathie et la névrose, paralysant pour longtemps tout projet. Pendant six ans je n’avais plus fait de demande de passeport, mais en 1985 l’étouffement était redevenu insupportable. Je sentais qu’il me fallait absolument ressortir de la cage, ne serait-ce que pour un temps très bref.

Si le sujet de la conversation avec l'officier de la Securitate devait être, effectivement, ma demande de voyage, cela voulait dire – et je tentais ainsi de calmer ma nervosité après le bref entretien au téléphone – que le rendez-vous du lendemain matin serait relativement formel. Le président de l'Union des écrivains m'avait assuré, après des mois d'insistance, que cette histoire de passeport avait eu finalement une issue favorable.

J'avais une raison particulière de ne me sentir aucunement à l'aise quel que soit le signe émanant de l'Institution redoutée. Outre les raisons courantes, c'est-à-dire celles de tous les citoyens détenus dans la Colonie « multilatéralement développée » de la Roumanie de Ceauşescu, il y en avait d'autres qui tenaient à mes occupations et à ma nationalité. Il y a plus de dix ans, on avait fait pression sur un de mes amis, afin qu'il accepte de devenir un informateur de la Securitate, étroitement attaché à ma personne. Le soir d'automne humide et brumeux où mon ami m'avait appelé depuis une cabine téléphonique pour me proposer de faire une promenade est resté imprimé dans ma mémoire. Rien dans sa voix ne laissait deviner ce qu'il avait à me dire. Il venait de sortir de la Securitate. Il n'avait que faiblement résisté aux pressions : ils avaient insinué qu'il pourrait perdre le modeste emploi qu'il occupait et qui lui permettait de subvenir aux besoins de son père malade. Il avait donc signé l'« engagement », on lui avait attribué un pseudonyme clandestin. Il devait rencontrer toutes les semaines, voire deux fois par semaine, un officier de liaison, dans divers appartements privés de Bucarest, pour parler de moi, répondre aux questions et rédiger finalement ce que la Securitate appelait une « note informative ».

J'aurais du mal à oublier ma perplexité après son bref compte rendu, l'étrange sensation de distance et (simultanément et paradoxalement) de familiarité que j'avais éprouvée.

Notre relation allait acquérir ultérieurement une urgence toujours plus évidente et plus schizophrénique. J'étais devenu « accro » à nos rencontres. Il me racontait les entretiens avec le « sécuriste », il décrivait les appartements banals où ils avaient lieu, l'enquêteur et ses réactions, me rapportait les questions et les réponses. Je lui demandais toujours plus de détails, je l'accablais de questions auxquelles il avait déjà répondu. J'étais toujours plus avide de précisions sur ces rendez-vous « informatifs » et en même temps toujours plus réticent à lui confier des faits nouveaux sur mon existence quotidienne. Le prompt rapport qu'il me fournissait me rendait de

plus en plus méfiant, de plus en plus incrédule. Je me demandais s'il ne me dissimulait pas certaines choses pour protéger ma vulnérabilité ou pour se protéger lui-même. Ma vie n'avait rien de si spectaculaire qu'elle justifiât tant de rendez-vous et une surveillance aussi constante. Y avait-il tellement à dire sur ma famille, mes amis, mes projets, mes relations avec l'étranger, mes revenus, ma santé, les livres, les femmes ?

Cet ami quitta la Roumanie deux ans environ après le début de ses schizophréniques fonctions. Personne n'était venu par la suite décliner sa qualité d'informateur de la Securitate. Mais je me doutais bien que le fugitif avait été remplacé par quelqu'un d'autre, appartenant sans doute, lui aussi, à mon entourage proche…

Souvenirs confus et incertitudes remplacèrent le sommeil, la nuit précédant la rencontre. Que savaient-ils sur moi en réalité ? Qu'allait-on me demander ? Dans ce genre de situations, on tente de se souvenir de discussions entre amis, d'événements vagues, de lettres, de conversations téléphoniques qu'« ils » pourraient exploiter.

Peu avant neuf heures je guettais déjà le bruit de l'ascenseur.

À neuf heures, coup de sonnette. J'ouvris : un homme jeune, grand, mince, blond. Complet gris, chemise bleue, cravate. Il avait monté les marches quatre à quatre, au lieu de prendre l'ascenseur.

Je lui demandai sa carte d'identité, conformément au scénario que j'avais concocté. Il me regarda longuement, sourit. Il me tendit un petit carton, sa carte d'identité. Je n'eus le temps de voir ni le visage ni le nom, le papier avait déjà réintégré la poche du prestidigitateur. Il était déjà dans la pièce. Il regardait les rayonnages de la bibliothèque, le bureau, le locataire vêtu d'un jean et d'un pull-over.

« Auriez-vous du fil et une aiguille ? »

Dans la première séquence du duo, l'enquêté avait solennellement demandé son identité à l'enquêteur, mais le temps qu'il ajuste ses lunettes, gloups, le grand échalas avait déjà avalé la carte d'identité. La deuxième séquence était plus prometteuse encore : Patachon, le maître de maison rondouillard, et Pat, l'échalas, côte à côte. Patachon, le traqué, l'auteur grassouillet en pantoufles, et Pat, l'élégant chasseur. Une innovation dans la tradition de la pantomime appelée « l'éternel humain ».

Il continuait de regarder la bibliothèque. Il ne regardait pas le monsieur à qui il avait si chaleureusement confié dès le premier instant : « Vous

savez, vous ressemblez à mon père… » Il regardait avec intérêt les rayons de la bibliothèque.

Je ne bougeai pas.

« J'ai fait sauter un bouton. En montant l'escalier », se rappela enfin le capitaine, me montrant sur sa braguette, pour me convaincre, la place du fâcheux bouton « sécuriste ».

L'aurait-il arraché exprès pour rester seul dans la pièce quelques instants ? Comment pouvait-il savoir que je n'avais ni fil ni aiguilles sous la main et que je devrais quitter la pièce ? Voulait-il installer un « mouchard » ? Questions inutiles, naturellement. J'étais tombé dans la paranoïa qui « leur » plaisait tant. De toute façon ils pouvaient faire n'importe quoi n'importe quand, s'ils le voulaient. Dérision, culbutes et funambulisme ? Je répondis par un sourire, paternel, à son sourire enfantin. Nous souriions donc tous deux, humanisés : hypocrite compassion réciproque.

Je cherchai longuement, sans me presser, la fâcheuse boîte dans les tiroirs de la chambre à coucher. Je la lui tendis enfin, pour qu'il choisisse son fil magique et son aiguille empoisonnée. Le jeune homme s'assit, gêné, dans un des fauteuils, commença à coudre, timidement, l'endroit honteux. La petite scène clandestine se déroulait lentement, comme il se devait.

« Vous êtes toujours fâché ? »

J'attendis qu'il ait bien fixé son bouton, qu'il soit un peu plus prodigue de détails, pour tenter de comprendre sa question.

« Cette interview… L'interview à scandale d'il y a quelques années. Vous êtes toujours fâché ? »

Non, je dois l'avouer, je ne m'attendais pas non plus à cette question. Le scénario que j'avais établi la nuit dernière ne prévoyait rien de ce genre. Il m'aurait fallu une longue pause pour me préparer, mais je répondis rapidement : « Oui, je suis très fâché. »

Une réponse solennelle que j'aurais préféré ne pas donner. N'avais-je point affirmé dans l'interview à laquelle le « sécuriste » faisait allusion, que nous devions nous garder d'« honorer » les officiels par une attitude cérémonieuse, « c'est-à-dire en les prenant au sérieux, en valorisant ainsi

involontairement leur autorité, l'accréditant en quelque sorte »… Je n'avais pas pu me maîtriser.

Je n'avais pas oublié ces circonstances, pas plus que ceux qui me surveillaient et réglaient le spectacle en coulisses, semble-t-il.

J'avais accordé cette interview à un important critique littéraire, quatre ans auparavant, à l'été 1981, tout de suite après la Conférence des écrivains. Cette conférence avait été une manifestation publique sans précédent contre la politique culturelle officielle et la politique officielle tout simplement.

Les textes des interventions ne furent jamais publiés, on avait interdit aux délégués de pénétrer dans la salle avec des appareils d'enregistrement, afin de ne garder aucune « trace » de ce qui avait été dit et entendu. Les clowns désobéissants avaient, en fait, été enfermés pendant trois jours dans cette élégante salle, on les avait autorisés à folâtrer pendant que les surveillants notaient les noms des effrontés et enregistraient pour les dossiers de l'Institution les naïfs cris de guerre, les éclats de rires, l'impertinence, la jubilation d'une puérile fraternisation. On dit que Ceauşescu avait dans son bureau un haut-parleur qui diffusait les discours directement depuis la salle. Pour la première fois, le Secrétaire général du Parti n'assistait pas à un événement de ce genre.

Les groupes de pionniers, préparés tout exprès pour l'acclamer et lui offrir des fleurs, se trouvaient déjà devant la salle quand était tombé, soudain, l'ordre d'annuler leur mission.

La décision du Président de ne point paraître à la Conférence des écrivains fut sage. Elle était fondée, de toute évidence, sur les informations de la Securitate concernant l'état d'esprit des délégués. Le remplaçant de Ceauşescu, le Premier ministre Dăscălescu, allait constater pendant son ennuyeux discours que ces impertinents écrivains quittaient tour à tour la salle, pour fumer dans le hall ou se bousculer au buffet spécial où l'on trouvait des raretés gastronomiques inaccessibles au commun des mortels. « De véritables saucisses de Francfort ! », s'était exclamé, fasciné, un de mes amis. « De véritables saucisses de Francfort ! Elles ont le goût de saucisses de Francfort, je te jure, rien à voir avec les dégoûtants ersatz qu'on trouve dans les magasins. Des saucisses de Francfort ! Des saucisses de Francfort, c'est incroyable, un miracle, comme dans les années cinquante. » Mon gourmand ami ne cessait de se réjouir, sans savoir que non seulement le plaisir des saucisses de Francfort, vraies ou fausses, allait

bientôt lui être ôté, mais sa vie même, aussi surprenante ou misérable qu'elle ait pu être.

L'atmosphère de la Conférence (l'une des manifestations anticommunistes les plus violentes de cette période en Europe de l'Est, je crois) s'expliquait non seulement par le degré d'exaspération qui commençait à atteindre des niveaux sans précédent, mais aussi par la composition de la salle. Pour la première fois, les délégués avaient été élus par vote secret. Ainsi, le groupe nationaliste des écrivains officiels, qui jouissaient des bonnes grâces du Pouvoir, n'était pas présent dans la salle. Cette conférence avait certainement fort mécontenté les autorités du Parti. Par la suite, des mesures d'intimidation encore plus sévères furent mises en place, la censure fut renforcée, les fonds et les tirages réduits, l'activité de l'Union des écrivains paralysée, les contacts avec les étrangers interdits et la persécution des auteurs gênants amplifiée.

L'interview avait été réalisée immédiatement après la Conférence et ne parut que six mois plus tard dans la revue *Familia*[I] d'Oradea, une bonne revue culturelle à tirage modeste et loin du « centre ». Il était plus aisé de glisser un texte relativement normal en province, particulièrement en Transylvanie, où la comparaison avec la presse de Hongrie inhibait parfois les censeurs.

Le contenu de l'interview ainsi que le nom de l'auteur déchaînèrent rapidement la colère des autorités. Difficile, bien sûr, de comprendre aujourd'hui pourquoi la banalité de la vérité, même livrée à petites doses, rhétoriques, pouvait provoquer alors autant d'irritation ? !…

La campagne de presse qui suivit visait le contenu de l'interview, mais elle tendait surtout à diffamer l'auteur. Ne pas se confronter à un point de vue fâcheux, mais s'attaquer à la personne qui l'a exprimé était une vieille stratégie de diversion. Le chroniqueur littéraire affilié au groupe nationaliste[102] affirmait dans la presse qu'on n'avait pas « *entendu parler de l'auteur en tant qu'écrivain* », bien qu'il ait cité mon nom parmi les écrivains roumains importants, à l'époque où je n'avais encore publié que deux livres. Dans une intervention analogue, le poète officiel de la Cour et de la Colonie Ceauşescu, Adrian Păunescu, s'estimant offensé par l'allusion au « nouveau Maïakovski, au nouveau A. Toma », écrivait : « Norman Manea… je n'ai eu connaissance ni de lui ni de son œuvre jusqu'à

présent. » Or le Poète de la Cour, non content de connaître mes livres, s'était même reconnu dans le personnage épisodique fort peu sympathique d'un de mes romans.

La campagne contre mon interview avait utilisé une large palette d'invectives, « libéraloïde », « extraterritorial », « stalinien », « d'une autre langue et d'une autre foi », « anti-parti »… Dénonciations contradictoires, hâtivement rassemblées. Le carnaval rageur des outragés et la fureur de l'Institution principale du pays stimulaient et récompensaient la servilité.

La conversation avec le « sécuriste » dura environ deux heures.

« Si vous êtes toujours fâché maintenant, c'est qu'ils ont atteint leur objectif », poursuivit mon jeune partenaire dans ce jeu du chat et de la souris, après la séquence « Bouton ». « Qui ça, "ils" ? », demandai-je. « Ceux qui vous ont attaqué », répondit logiquement l'officier. « Je ne suis pas fâché contre eux, c'était leur droit et même leur mission de m'attaquer. Je suis fâché parce que tout droit de réponse a été interdit. On ne m'a même pas accusé réception de la lettre de protestation que j'ai adressée au C.C. du Parti communiste roumain. La LOI prévoit que l'on réponde dans un délai de soixante jours à la lettre d'un citoyen », repris-je puérilement. Le sage policier souriait. « Une réponse formelle ? Vous vous seriez contenté d'une réponse formelle ? » Oui, l'enquêté se serait contenté d'une réponse formelle et il avait le courage de l'admettre. « Vous ne me croyez tout de même pas assez bête pour avoir attendu autre chose. Ils n'allaient tout de même pas me donner raison, ou, qu'à Dieu ne plaise, me présenter des excuses. Oui, une réponse formelle, c'est tout ce que j'attendais ! Une réponse formelle : nous avons bien reçu la lettre enregistrée sous tel numéro à telle date. C'est tout, c'est tout ! »

Le maître de maison s'était levé pour donner plus de dynamisme à sa partition. L'invité sourit de nouveau. Une réponse formelle ? Cela n'aurait eu aucun sens. Une réponse concrète, efficace, oui, cela aurait compté.

Et alors, et alors ? Où *était* la réponse réelle, efficace ? semblait vouloir s'écrier la victime, avant de s'effondrer, exténuée, entre les pattes du fauve.

Un véritable suspense envahit la pièce. Attente crispée. Le policier réussit à se composer une voix et un masque en accord avec ces phrases

solennelles : « Vous avez reçu une réponse de la plus haute Autorité du Pays. Le Président du Pays, le Secrétaire Général du Parti a parlé clairement lors du dernier Congrès des Syndicats de la lutte contre le nationalisme ! »

Ah oui, c'était donc ça ! La Haute Autorité ! On ne pouvait se permettre aucun sourire, aucune facétie. Silence et recueillement. Puis, on put percevoir, hésitants, les premiers couinements de la petite souris. Si la Haute Autorité elle-même… si le Grand… en personne… alors pourquoi… pourquoi ?

« S'il en est ainsi, pourquoi les textes nationalistes, ceux qui visent les intellectuels, les juifs et l'Occident ont-ils continué et continuent-ils de paraître ? », demandai-je sans l'ombre d'un sourire.

Le matou soupira, impuissant, comme un policier à la retraite.

Il se taisait, se taisait, attendant, comme dans la saynète classique, de voir les larmes ravager le fard du clown, attendri par l'honnêteté de son persécuteur.

Il devenait évident que le « sécuriste » faisait partie de la section MINORITÉS et non de celle de la LITTÉRATURE. J'aurais pu trouver ce choix insultant, je me souvenais bien de son intelligent collègue de la section Littérature. Il était clair que pour l'Institution, parmi toutes les phrases coupables de la scandaleuse interview, la plus grave était celle qui portait sur le chauvinisme de la dictature en Roumanie : pour la première fois, quelqu'un protestait publiquement contre l'éditorial néofasciste intitulé « Idéaux », paru dans la revue *Săptămîna* en 1980.

J'avais eu du mal à franchir ce pas. Dans un système totalitaire comme celui de la Roumanie des années 80, où la misère, la peur, la souillure morale, la terreur avaient atteint des proportions insupportables pour l'ensemble de la population, ne retenir qu'un aspect (le nationalisme) comme objet de critique, me semblait être un manque de décence. Finalement j'avais vaincu mes réticences justement parce que le nationalisme était devenu la marque du désastre. J'espérais que la réaction ne viendrait pas d'un « minoritaire »… Mon attente s'étant révélée vaine, je m'étais décidé… je ne pouvais oublier les phrases pleines d'emphase de « Idéaux » :

« *Nous ne sommes pas obligés de rendre compte de nos actes à qui que ce soit ; nous sommes libres, majoritaires, maîtres dans notre pays, l'option historique vers le communisme de type roumain a été élaborée et adoptée*

par des millions d'enfants loyaux de ce pays. » Le mot « majoritaire » placé à côté du mot « libres » ou du mot « maîtres », voilà bien de l'ironie involontaire… Le sens du manifeste fasciste se clarifiait rapidement :

« *Nous autres, hommes de culture de la Roumanie en ces années héroïques, nous aimons le parti communiste non seulement pour la vision nouvelle et la fraîcheur d'esprit qu'il a fait régner dans l'évolution générale de la société roumaine, pour le rythme dynamique avec lequel tout a commencé à s'orienter vers le bien, la qualité et l'optimisation, mais également pour son courage véritablement révolutionnaire : il a compris qu'une nation ne peut se construire qu'avec les gens du cru, ceux qui sont nés ici depuis des centaines et des milliers d'années et qui n'abandonnent pas le front du travail quand ils rencontrent des difficultés.* »

Tout cela, le parti le savait, bien entendu, et il en savait plus encore, mais il ne le dévoilait que rarement et seulement à ses fidèles serviteurs… « *Le parti sait cela et il en sait bien plus* », c'est ainsi que se poursuivait la révélation. « *Le parti sait tout cela et il en sait bien plus, ce qui fonde sa politique de cadres. Il sait, par exemple, que les plus grands honneurs doivent échoir à ceux qui accomplissent des actes patriotiques, comme le disait le chroniqueur, non à des visiteurs avides de gains, à des maîtres de tarentelle démocratique, au tartan malodorant, à des cabotins étrangers aux intérêts de cette nation, à ceux qui font cliqueter les éperons de leur arrogance et qui étourdissent certains de leur patriotisme de margoulins. Nous n'avons pas besoin de prophètes fainéants, de judas dont le sang vénal ignore la dimension du sacrifice roumain.* »

« Prophètes et judas », « tarentelle démocratique », « cabotins aux intérêts étrangers », « margoulins », « sang vénal », me répétais-je intérieurement en répondant aux questions de cette interview à risques… Il était clair depuis longtemps que la sélection du Parti éliminerait tous les « étrangers » qui n'avaient pas de passé national remontant à « des centaines et des milliers d'années ». Les « maîtres de tarentelle démocratique » et ces « prophètes fainéants et judas » étaient une priorité et une urgence, il ne fallait pas seulement les écarter des « plus hauts trophées », mais les exaspérer et les chasser. C'est ainsi que pouvait se réaliser le double objectif du Conducător : « purification du peuple » et obtention de devises fortes en échange des pestiférés rejetés loin des « gens du cru ». C'est de cette façon qu'ont été vendus les juifs à Israël et les

Allemands à l'Allemagne fédérale. Éditorial fondamental pour comprendre « la politique des cadres » du Parti de Ceauşescu, jamais plus clairement ni plus imprudemment exprimée que dans la revue *Săptămîna*, l'arme « culturelle » de la Securitate ! Attaquer cet éditorial était – bien entendu – un blasphème. Toutes les autres « impertinences » de mon interview n'avaient plus aucune importance en comparaison…

Je levai les yeux. L'invité souriait. Devais-je comprendre qu'à partir de cet instant la conversation entrait dans une autre phase ? Le « sécuriste » allait-il adopter le ton complice de la confession, deuxième partie du scénario ? Oui, naturellement… bien des déficiences de la société qu'il contrôlait l'affligeaient. Oui, oui, il avait des soucis lui aussi. Ceux qui m'avaient attaqué publiquement et qui poursuivaient leur mission après le Grand Congrès où le Grand Conducător avait donné les Grandes Réponses ? Ceux-là sont en réalité des… hooligans. C'est ce qu'il avait dit : des hooligans. Des hooligans ? Les anciens et futurs membres du Comité central, les actuels et futurs membres de l'Académie roumaine, les lauréats avec tous leurs titres, leurs prix et leurs passeports, des hooligans ? Oui, des hooligans, confirma, affligé, le compétent enquêteur.

« Nous connaissons leurs sales combines, les fortunes qu'ils ont amassées. Des voyous, des hooligans, ils ne méritent pas qu'on leur prête attention. Ils ne représentent pas la ligne du Parti, vous savez. Le Parti se désolidarise d'aussi indignes comportements. »

Bon, mais ils font l'éloge du Parti et le Parti fait leur éloge, dans des publications éditées ou censurées par le Parti ! *Săptămîna*, l'organe du Comité de culture et d'éducation socialistes et de la « section municipale » du Parti de Bucarest ne représente pas le Parti ? Et si *Săptămîna* ne représente pas le Parti et si le Parti se dissocie de la dévotion avec laquelle elle le sert et de sa manière de manipuler la cause du Parti, alors pourquoi ne change-t-on pas la direction de la revue pour y placer ceux qui représentent sa « véritable » *ligne* ? Et pourquoi me disait-il tout cela à moi ? Fallait-il que j'obtienne le départ de ces anciens et dévoués détenteurs de la carte et du salaire du Parti ? Moi, le souriceau sans parti, voire anti-parti ?

Les « hooligans » du Parti affirment que je ne connais même pas la langue du pays où je vis et dans laquelle je suis insulté !

Le fonctionnaire de la Securitate soupira longuement de nouveau.

« Il y a des situations bien plus compliquées que vous ne le croyez. Vous ne devriez pas vous occuper de ces saletés. Vous êtes un esprit européen… »

J'écarquillai les yeux et dressai l'oreille : était-ce de l'ironie ?

Les mots résonnaient comme si le matou voulait renvoyer les notes de la mésange qu'il venait d'avaler. Je me souvins brusquement de ce que me racontait un écrivain soviétique qui venait souvent en Roumanie : en rentrant chez lui, il avait inévitablement une entrevue avec le Chef de la section roumaine du CC du PCUS, à Moscou.

En apprenant que les intellectuels du parti roumain étaient nationalistes, l'activiste soviétique avait poussé un soupir de soulagement. « Tout va bien ! Les nationalistes roumains ne s'entendront jamais avec les nationalistes bulgares ou hongrois. J'avais peur des "européens". Partout, il y a maintenant des "européens". Je croyais qu'ils avaient fait leur apparition aussi en Roumanie. Ceux-là sont véritablement dangereux… »

« Mais vous, vous êtes un écrivain digne et estimé. Un esprit européen, un homme civilisé. Vous ne devez pas accorder d'attention à de telles misères. Ils nous ont fait beaucoup de mal, ces hooligans, énormément de mal. Je ne sais pas si vous pouvez vous procurer des journaux étrangers, mais ces irresponsables ont fait le plus grand tort au pays. Ils ont porté préjudice au prestige de la Roumanie dans le monde. » Alors pourquoi les payez-vous et jusqu'à quand ?… Je me retins de troubler ce délicat moment de confession. Nouveau silence, long, ambigu, jusqu'à ce que l'officier tape dans le mille. « Pourquoi n'émigrez-vous pas légalement ? », demanda finalement l'enquêteur avec prudence. « Est-ce une suggestion ? », répondit l'enquêté en interrogeant à son tour – selon la tradition de ses coreligionnaires. « Pas du tout », se hâta de préciser le matou. Tout en m'assurant encore combien j'étais respecté, etc., le capitaine se leva, long, long, jusqu'au plafond.

Dans l'entrée, Pat et Patachon se sourirent comme au début du duo.

« Vous allez bientôt recevoir votre passeport », annonça l'officier pour conclure, en boutonnant son veston et en vérifiant que tous les boutons étaient à leur place.

« Oui, je le savais. Le Président de notre Union me l'a dit, il y a quelques mois de cela », répondis-je, donnant à mon tour l'estocade. « Ce

n’est pas le Président de l’Union qui délivre les passeports. C’est nous qui donnons des passeports », riposta l’agent, la main sur la poignée.

*

La naïve stratégie du « sécuriste » destinée à me « rassurer » n’était pas le moins du monde rassurante.

L’interview obsédait l’INSTITUTION, mon « dossier » s’épaississait toujours de nouveaux feuillets. Je n’apprendrais qu’en 1990 son réel écho dans les bureaux officiels. Un co-inculpé, Radu Enescu, ancien rédacteur en chef adjoint de la revue *Familia* à l’époque de la publication de l’interview, révéla, au printemps 1990, qu’en 1982 l’interview était devenue « une affaire d’État ». Radu Enescu, l’un de nos brillants hommes de culture, avait, avec un courage admirable, pris le risque de publier ce texte et en avait supporté ensuite les conséquences avec discrétion et dignité.

L’hypocrite tentative du « sécuriste » pour se dissocier de « hooligans » culturels de l’INSTITUTION n’aurait même pas abusé un enfant.

L’officier ne mentait pas quand il disait que ses semblables et lui connaissaient leurs sales « combines ». Il ne s’agissait pas seulement des avantages matériels et de l’immunité dont jouissait le *groupe de choc* des agents culturels de la Securitate, mais de plagiat et de recours à des « remplaçants » dans la production littéraire, d’abus de pouvoir… Les autorités ne les toléraient pas par hasard. Nombre de ces « abus » n’ont à ce jour pas été tirés au clair.

Peu de temps avant la visite de l’agent Pat, le jeu tragicomique du hasard – domaine que la Securitate n’avait pas (encore) réussi à contrôler totalement – avait éclairé un moment de la mascarade. Sur le stade de Ploieşti, près de Bucarest, lors de l’un des frénétiques spectacles du *Cénacle Flacăra*, où la musique rock rythmait des poèmes dédiés au bien-aimé Conducător, une partie de la tribune s’était effondrée, provoquant de graves accidents.

Sur le stade abandonné dans la panique par des milliers de jeunes devenus hystériques, on recueillit par la suite d’intéressantes preuves de l’esprit patriotique animant ces spectacles fascisto-orgiaques : des soutiens-gorge et des bouteilles de vodka, des slips et des bouteilles de vin, de bière,

de champagne, encore des slips, des soutiens-gorge et des préservatifs. Un accroc passager dans la carrière du Poète Présidentiel, Adrian Păunescu, qui arrondissait son capital politique et son capital tout court en recourant au *Cénacle Flacăra*, tout comme tentait de le faire son jeune rival dans les grâces du Cabinet Présidentiel, le versificateur patriotique Corneliu Vadim Tudor, avec les pages de *Săptămîna* et ses odes dithyrambiques.

Après la mort du dictateur, la presse révéla un document significatif : la lettre adressée par le poète Adrian Păunescu au Président Nicolae Ceauşescu. Le jour où il fut démis de ses fonctions à la tête de la revue *Flacăra* – suite à l'accident de Ploieşti.

Le lundi 8 juillet 1985, premier jour de la semaine où l'officier au bouton décousu m'avait rendu visite.

« *Bien-aimé et magnanime Conducător des Roumains, Camarade Nicolae Ceauşescu, je VOUS écris ces mots, vous dérangeant encore, parce que j'ai le sentiment maintenant, comme bien souvent par le passé, de m'adresser à la justice elle-même et au bien incarné. Après des semaines et des semaines de torture, j'ai été convoqué et l'on m'a fait savoir que j'étais démis de mes fonctions. J'ai quitté le siège du Parti hébété.*

Je ne voudrais pas vous importuner en vous répétant que la catastrophe de Ploieşti, que je ne cesserai de regretter, a été utilisée pour faire sortir des rangs un écrivain dévoué à la "Doctrine Ceauşescu". Je ne peux même pas dire que je suis innocent en général, que je n'ai pas commis de fautes ou d'erreurs, mais les fautes, les erreurs, la culpabilité que je reconnais et que je regrette sont d'une autre nature et n'ont aucun lien avec ce que l'on a dit sur moi et qui a provoqué ma destitution à Flacăra*. Mais je tiens à dire que si c'est vous qui en avez décidé ainsi, la mesure ne peut qu'être juste. Je crois en votre génie et en votre équité. Je vois que plus personne ne peut arrêter la machination lancée contre moi et qui veut tout me retirer.*

La raison de cette lettre, au moment où s'achève un chapitre de ma vie et peut-être ma vie elle-même, est de vous exprimer ma profonde reconnaissance pour m'avoir donné des possibilités d'expression, de formation et d'action culturelle que bien peu d'intellectuels ont eu la chance de se voir offrir. »

La reconnaissance du poète est certes fondée ; rares sont ceux qui ont eu l'opportunité d'une « action culturelle » comparable, mais ce document

épistolaire dépasse, dans son énormité, le cadre de la biographie individuelle : il caractérise, au-delà des ingrédients expressifs personnels, le langage standardisé des « messages » de révérence au dictateur. La langue de bois du parti avait donné une ampleur sans pareille aux adjectifs dithyrambiques servant au culte du Chef. L'alliance particulière de clichés et d'enthousiasme revigorait ici par un apport « poétique » le canon des *Hommages* de l'époque, en décuplant l'énergie mélodramatique d'autosuggestion de l'auteur et ses capacités de persuasion.

« *Je vous prie ardemment de croire que tout ce que j'ai fait de bien, je l'ai fait parce que je croyais en mon Pays et en vous, et tout ce que j'ai fait de mal, je ne l'ai pas fait en pensant à mal.*

Maintenant je ne suis plus personne. Maintenant ma vie, le travail que j'ai accompli jusque-là, mon nom, sont à la merci de n'importe qui. Maintenant je suis à terre. Je sais combien d'ennemis attendaient cet instant.

Il me reste, de tout cela, mon amour des hommes et de mon pays, mon devoir envers mes enfants et envers mon père durement éprouvé, lui aussi, qui vient de subir une commotion cérébrale…… Et je garde pour moi, comme provisions pour la route déserte, mon infinie confiance en vous, garant suprême de notre bien à tous, mon amour pour tout ce que vous réalisez aux commandes du destin national et le dévouement que je vous dois en toutes circonstances. Les sentiments que j'ai nourris à votre égard, je les nourris encore et les nourrirai toute ma vie. Je vous ai aimé quand j'étais rédacteur en chef, et cela non parce que, dans une certaine mesure, j'étais quelqu'un. Je vous aime toujours autant, maintenant que je ne suis plus rien. Et si un jour vous aviez besoin de moi et que je sois toujours en vie et puisse me relever de mon désespoir et de mes souffrances, je rassemblerais mes dernières forces pour plier l'échine et permettre à l'Homme du Pays de monter sur la selle de Voïevode de la Liberté, de la Dignité et de notre Survie ; je plierais l'échine pour que vous soyez toujours plus haut, prêt pour tous les combats, Homme Généreux, Impavide et Merveilleux que vous êtes !

Vive la Roumanie ! Vive l'esprit du IX^e^ Congrès du Parti Communiste Roumain ! Vive Nicolae Ceauşescu ! Ce Nom d'Homme, ce Cœur Vaillant, Titre du Chapitre de l'Histoire Contemporaine des Roumains ! Vive son

génie qui a su, sait et saura toujours distinguer le bien du mal, et les guerriers fidèles des déserteurs masqués !

Je vous remercie pour tout et je regrette de ne pas avoir pu faire plus, mieux et avec plus d'efficacité !

Longue vie à vous ! Du fond de l'humiliation que je subis, je déclare du fond du cœur que si un misérable attentait à votre vie, je serais prêt à vous protéger de mon corps. C'est dans de tels moments que l'on voit la trempe d'un homme.

Je serais heureux, plutôt que de vivre dans la lâcheté, de mourir en homme au caractère bien trempé. »

Pourtant l'auteur de la lettre ne protégea pas jusqu'au bout le dictateur de son corps, comme il l'avait promis, bien qu'il eût produit par milliers des paroles de louange et de flatterie à son égard. Menacé de lynchage par la foule en colère, au cours des journées de révolte à Bucarest en décembre 1989, il tenta de se réfugier, avec une serviette pleine de bijoux… à l'ambassade américaine ! Puis il disparut un certain temps. Il est à présent de nouveau au centre de la vie publique en Roumanie.

Le cynisme des professionnels de la mascarade d'hier contrastait avec la fatigue, le dégoût, les complicités dans lesquels survivait, somnolente, la population opprimée (j'avais appelé cet état « *syndrome du ras-le-bol* » dans une de mes nouvelles). Les « intellectuels du Parti » ? Fidélité inconditionnelle envers le Conducător (et sa Securitate), non envers le Parti.

Un *groupe de choc*, différent de la « nomenklatura » avec laquelle il collaborait capricieusement, et qu'en réalité il méprisait, se permettait des « audaces » interdites à la hiérarchie du parti et bénéficiait souvent de privilèges supérieurs aux siens.

Le maquillage marxiste, dans les occasions solennelles, ne pouvait dissimuler l'impatience nationaliste.

Les armes étaient la délation, la diffamation, la diversion. La cible la plus facile à trouver ou à inventer : les « étrangers », les « libéraux », les « cosmopolites », les « Européens ». Parfois, quand cela convenait aux metteurs en scène gradés de l'ombre, il était même permis d'attaquer des organisations officielles (ils avaient accusé par exemple l'Union des écrivains d'« élitisme », mais aussi de « syndicalisme » et même de « professionnalisme » ; ils projetaient la création d'une Union des écrivains communistes).

« *Poètes et prosateurs au programme patriotique, fidèles au parti* », c'est ainsi qu'ils se présentaient eux-mêmes, eux, les partisans d'un système dictatorial byzantin, poststalinien, postnazi, peut-être postmoderne, dans ses connotations codifiées.

Le *groupe de choc* joua un rôle important dans la stratégie culturelle de la dictature de Ceauşescu. Par exemple dans la longue campagne officielle en faveur du *protochronisme* (qui affirmait la primauté des valeurs spirituelles roumaines), opposé au *synchronisme* (qui avait trait aux valeurs nationales dans le contexte général, « synchrone », de la culture universelle), dont la dictature se servit pour intimider les intellectuels. (Je faisais allusion aux débats « proto-synchro » dans mon interview de *Familia*.)

Il conviendrait de se concentrer sur au moins quatre personnages du groupe, représentatifs du régime Ceauşescu et peut-être des premières années post-Ceauşescu :

• Eugen Barbu – membre correspondant de l'Académie et plusieurs fois membre du Comité Central du Parti communiste roumain, patron « socialiste » de la revue *Săptămîna*, prosateur (régulièrement accusé de plagiat), journaliste nationaliste et feuilletoniste à scandale. On pourrait l'appeler *le Patron*.

• Adrian Păunescu – poète non dépourvu de talent, prolifique jusqu'à l'autodestruction, actionnant sans relâche la pompe des louanges, du désespoir, du remords et de la peur, journaliste plein de tempérament et tribun pathétique, directeur de la revue *Flacăra* (et organisateur de quelques gigantesques spectacles d'hystérie patriotarde, appelés le *Cénacle Flacăra*), supporter volcanique du Conducător.

Nom de code : *la Pompe lyrique*.

• Corneliu Vadim Tudor – versificateur patriotique, journaliste d'assaut, protégé du *Patron*, et rival de *la Pompe* au poste de Poète de la Dynastie Ceauşescu. Célèbre pour ses textes nationalistes (parmi lesquels aussi l'éditorial, non signé, « Idéaux » de *Săptămîna*).

Retenons son prénom : *Corneliu*.

• Ilie Purcaru – ancien journaliste à *Scînteia*, ancien rédacteur en chef de la revue *Ramuri*, où avait paru brièvement le supplément littéraire *Povestea Vorbii* de M.R.P., tourmenté à l'époque de Ceauşescu par

l'obsession nationaliste et qui, pour dérouter ses adversaires, cachait son vrai visage. Appelons-le, avec délicatesse, *l'Anonyme*.

Même si la très vive campagne contre l'interview était un chapitre dépourvu de l'aspect spectaculaire et macabre lié aux situations extrêmes (il n'était pas question d'arrestations, de tortures, de crimes), elle illustre cependant de façon non négligeable la nature du système et de ceux qui le servaient.

L'*abjection*, *en tant que métier*, était essentielle dans le maintien de la dictature. Elle conserve, hélas, un capital dangereusement maléfique même après la mort du dictateur. La modeste histoire d'une interview est à l'image de l'Histoire elle-même.

L'interview fut réalisée à l'été 1981 et sortit en décembre, à la fin de l'année. La première réaction officielle devait paraître, naturellement, dans la revue du *Patron*, *Săptămîna*, appartenant au Comité de culture et d'éducation socialistes de Bucarest, donc au Parti. *Săptămîna* publiait fréquemment des « textes » spéciaux : fragments de journaux intimes confisqués par la Securitate, informations politiquement compromettantes tirées des « dossiers » de l'Institution, attaques violentes contre les « ennemis » extérieurs et les postes de radio « impérialistes » (Europe Libre, Voix de l'Amérique, BBC, etc.).

Les « professionnels » de l'Institution choisirent pour commencer un ton sobre, un style laconique : un bref éditorial, intitulé « Perplexités », à la mi-janvier 1982 : « *Regrettable parution dans* Familia *d'une interview de Norman Manea où celui-ci fait quelques remarques à propos de notre revue. Nous voudrions rappeler à cette publication et à l'auteur de cette interview qu'au sujet du problème réactualisé, si tardivement, par Norman Manea,* Săptămîna *s'est démarquée par deux fois des exagérations contenues dans l'article en question. Cette interview n'aurait pas attiré l'attention si, dans les phrases généreusement publiées par* Familia*, nous n'avions été frappés par des affirmations qui mettent en doute les principes de notre politique culturelle avec une obstination digne de causes plus élevées. On y calomnie des poètes et des prosateurs dont le programme est patriotique et favorable au parti.* Săptămîna *tient à déclarer de nouveau son engagement solennel à promouvoir une littérature profondément fidèle au parti, patriotique, tout comme elle désavoue des attitudes regrettables, à l'instar de celles rappelées plus haut, qui font délibérément abstraction des*

valeurs de notre littérature actuelle, de notre souci d'être les porte-parole de notre parti communiste, dans un esprit et sous des formes propices à la création artistique. »

Les « poètes et prosateurs dont le programme est patriotique et favorable au parti » étaient, bien évidemment, irrités que « le problème » ait été réactualisé. C'est-à-dire « l'article en question » : l'éditorial « Idéaux » ; la revue *Săptămîna* s'était effectivement démarquée de ses « exagérations » antisémites sous la pression de l'opinion internationale mais par des phrases conventionnelles qui les aggravaient plus qu'elles ne les tempéraient.

Le groupe de choc relança aussitôt l'attaque.

Dans *Flacăra* du 22 janvier, *l'Anonyme* s'en prenait à la « gesticulation libéraloïde » de l'interview et soulignait que j'avais déprécié « mes confrères mais non mes coreligionnaires ». Le 5 février, *l'Anonyme*, encore lui, faisait référence à la « *langue* » (roumaine) que je ne connaîtrais pas, à mes mœurs et mes pratiques « *extraterritoriales* ». *La Pompe lyrique* écrivait le 29 janvier : « *On peut être, au bistrot, le commensal de quelqu'un dont j'ai entendu parler, Norman Manea – je ne connais ni sa personne ni son œuvre à ce jour, mais j'ai appris qu'il m'avait insulté dans une interview –, et, en revanche, être confrère en littérature avec Shakespeare.* »

L'allusion à Shakespeare était facile à comprendre, vu les frustrations de *la Pompe lyrique*. Pour ce qui est de l'allusion au bistrot où nous nous serions rencontrés, bien qu'il ne me connût point et n'eût pas entendu parler de mon œuvre, je ne la compris que quelques années plus tard, quand j'appris qu'il avait lu au moins un de mes romans et qu'il avait été irrité par une scène de bistrot dans laquelle il crut se reconnaître. Ses allusions, comprises ou non, n'avaient d'autre but que d'éluder les questions pratiques ou théoriques posées par l'interview et d'étouffer l'adversaire sous un brouillage hostile (à la fin de son texte il écrivait mon nom en lettres minuscules ; cela faisait partie d'une grammaire spéciale qui n'allait être expérimentée au plus haut degré qu'en 1990 : après la mort du tyran, tué par sa propre nomenklatura, les « courageux » commencèrent à écrire son nom en minuscules dans la presse…).

Pendant des mois, *Săptămîna*, *Flacăra* ou *Luceafărul* me traitèrent tantôt de stalinien, tantôt de crypto-libéral, me reprochant soit « *de*

descendre des archanges », soit d'être en parfaite « *synchronisation* » avec la radio Europe Libre, m'accusant de vouloir devenir « *un procureur extraordinaire des lettres roumaines* » ou encore de m'adresser, en fait, « *aux habitants d'outre-Manche* ». Un harcèlement déjà mis en scène pour d'autres écrivains ou artistes appartenant à la liste noire de l'Institution. « L'un de vos confrères a-t-il essayé de prendre votre défense, de répondre aux calomnies ? », me demanda Pat, l'agent de désinformation, avec un fin sourire, en lissant le pli de son élégant pantalon.

J'avais ressenti, oui, j'avais ressenti la solidarité et l'affection de mes amis, au cours de ces mois de cauchemar, comme avant ou après. Une solidarité publique ? Je n'étais pas le seul à être dénoncé dans la *presse de choc* (les attaques avaient, il est vrai, une teinte nationaliste particulière en ce qui me concerne) et la solidarité publique rencontrait des barrières fort difficiles à franchir quand elle essayait de s'exprimer. Un confrère de province me téléphona, en plaisantant, visiblement inquiet : « On ne t'a pas encore cassé les carreaux ? » Un autre, provincial lui aussi, me convainquit de lui adresser par écrit mes réponses aux questions liées à cette campagne, m'offrant ainsi la possibilité de « décharger » mon cœur. Je me rappelle les paroles d'estime à propos de mon livre *L'Heure exacte* [103] – paru à la même époque que l'interview, et sévèrement attaqué lui aussi – que prononça en public, dans un débat de l'Association des écrivains de Bucarest, un distingué écrivain de l'ancienne génération, au moment même de la violente campagne de presse. (J'eus la joie de le retrouver au printemps 1990 à Paris, où il fut pour quelques mois le nouvel ambassadeur de Roumanie en France. Je lui offris alors la version française, toute récente, du livre qu'il avait admiré près de dix ans auparavant.)

On m'avait quand même défendu…

De façon indirecte, par le commentaire sur *L'Heure exacte*, paru à l'automne de 1981, quelques mois avant l'interview. (La critique du livre dans la presse s'avérait difficile car le nom de l'auteur était un facteur de tension tout particulier). Le premier papier ne parut qu'en février 1982, dans *România literară*. La veille de la parution, l'auteur de l'article était resté tard dans la soirée à la rédaction, avec quelques collègues, pour veiller à ce que le texte ne soit pas coupé au dernier moment.

Les commentaires élogieux venaient d'importants critiques littéraires : ils tournaient indirectement en ridicule les dires de ceux qui avaient attaqué l'interview et l'auteur, et faisaient aussi référence à mes livres antérieurs, dans le contexte général de la littérature roumaine contemporaine. La confrontation se déplaçait ainsi de l'éthique vers l'esthétique et vers la relation entre les deux, difficile à éviter dans un régime totalitaire. *Săptămîna* réagit promptement. Sous la signature du jeune versificateur *Corneliu*, le livre fut violemment pris à partie car « *la nausée règne partout* », « *on y pratique l'amour libre* », « *tant de misère et de dégoût s'y concentre* » que le lecteur, révolté, submergé par la « *sensation de vomir* », se sent en droit de protester : « *Qui a besoin de tels ouvrages ? Quelle éducation donnons-nous à la jeune génération qui nous jugera sévèrement demain si nous abjurons les principes sains de la culture roumaine, du caractère national, de la beauté et de la moralité dans l'art ?* »

À ce moment de la campagne, une désertion inattendue se produisit. Adrian Păunescu mit soudain comme un coup de frein, incapable de supporter plus longtemps cette épaisse vague de souillures. Rien de vraiment surprenant. *La Pompe lyrique* avait toujours joué un autre rôle : Păunescu avait plus de talent, il était plus intelligent, plus manipulateur que les autres. Sincérité, calcul (vu sa rivalité avec le candidat plus jeune dans les grâces de la Famille Régnante) ? La brusque fracture du groupe, naturellement, me soulagea. Mais la façon dont on me « défendit » me semblait bizarre. Le titre de la nouvelle déclaration du poète A.P., « Valeur ajoutée », signifiait évidemment qu'on pourrait finalement me reconnaître le droit à la citoyenneté littéraire, mais seulement « par ajout ». Un « étranger » gratifié d'une naturalisation « par ajout ».

Le poète signalait un simple « désaccord » tactique et passager avec le groupe. « *Je ressens le besoin de m'élever contre ce qui se fait dans la revue dirigée par Eugen Barbu, où l'on défigure la physionomie littéraire et morale d'un écrivain qui doit exister et qui existe, Norman Manea, et que l'auteur de l'article, Corneliu Vadim Tudor, auteur de bien des gaffes d'ailleurs (dont certaines avec de graves conséquences pour le monde culturel en général et pour Eugen Barbu en particulier), condamne, voyez-vous, avec des arguments injustes.* »

L'une des « gaffes » évoquées était sans doute, justement, la publication de l'éditorial « Idéaux » : un texte qualifié de gaffe, non

d'infamie. Les précautions que prenait *la Pompe lyrique* envers *le Patron* et ses supporters étaient, elles aussi, significatives. « *Bien sûr, je ne mets pas à propos de leur valeur un signe d'égalité entre Barbu et Manea, de même que je ne puis retirer à Norman Manea le droit de croire qu'il sera, s'il ne l'est déjà, un écrivain important.* »

Précaution inutile. Le critique littéraire du groupe de *Săptămîna* ne tarda pas à intervenir rapidement, démasquant le traître précisément pour ce qu'il avait évité de commettre. : « *Eugen Barbu est placé au même niveau que Norman Manea, dont on n'avait jamais entendu parler en tant qu'écrivain avant qu'il n'ait soulevé un scandale dans* Familia. »

Mais c'est le rival de *la Pompe lyrique*, *Corneliu*, qui allait donner le coup de grâce. Dans un long article intitulé « La valeur par le discernement », il stigmatisait autant l'absence de valeur esthétique et la position politique risquée de *L'Heure exacte* que les recueils de poèmes de *la Pompe lyrique* (?!). *Corneliu* se montrait cette fois plus tolérant envers les déficiences artistiques de mon livre, mais il ne pouvait passer sous silence « *le déficit idéologique de l'ouvrage* », le fait que « *des idées phares de la politique, des documents du parti* » soient bafoués, et que « *le début de la construction du socialisme en Roumanie ainsi que de nombreuses idées pérennes du marxisme* » soient déformées, ridiculisées, que l'on y nargue « *la juste politique promue par le parti dans le domaine des cultes en Roumanie, où ils jouissent d'une liberté totale tant dans la théorie que dans la pratique* ».

Un chef d'accusation suprême avait toutefois été omis : dans la nouvelle « La biographie robot » le ténébreux apparatchik proposant que « la Chance » (c'est-à-dire les gains du Loto) soit dirigée en coulisse par le Parti vers les « travailleurs méritants » était né un 26 janvier. Même l'officier *Corneliu* ne pouvait se permettre de révéler dans la presse une impertinence aussi incroyable contre le Secrétaire Général du Parti, Président du Pays, Commandant Suprême, Le plus aimé des fils du peuple, dont l'anniversaire, le 26 janvier, donnait lieu chaque année à de grotesques spectacles de flagornerie et d'hypocrisie générales auxquels participait tout le cirque national.

Corneliu se limitait à un autre exemple convaincant. Il citait les mots : « *dupons le fantôme ENNUI qui parcourt le monde* » et attirait, à juste raison, l'attention sur le fait que c'était « *une paraphrase déformée du début*

du Manifeste du parti communiste *: "un fantôme parcourt l'Europe", avec cette différence que chez les marxistes classiques, "le fantôme" était le communisme, alors que chez N.M. le communisme est métamorphosé en ennui* ».

Dictature solennelle, morose. Sous l'apparente solidité, le dérisoire absolu. Rhétorique de l'Autorité : abus continuel de principes pervertis.

Comment « résister » dans cet absurde univers du dérisoire ? Toute tentative pour réhabiliter la vérité est déformée, manipulée. Celui qui ne veut pas céder au mensonge et à la farce, instruments de la Terreur, éprouve, autant que la peur, un profond sentiment de vanité. J'avais évité la solennité dans mon dialogue avec le « sécuriste » Pat, je savais qu'un « sérieux » excessif paraît ridicule dans ce monde voué au ridicule. L'impression de vanité qui m'accablait souvent était différente du dérisoire ; je cherchais à convertir ma mélancolie en ironie et mes peurs en sarcasmes. Dans un milieu divisé, un milieu du travestissement où règnent le masque et la mascarade, affronter le dérisoire sauve-t-il du dérisoire ? Le petit démon mesquin qui concluait partout, à tout instant, des affaires mesquines et sales, demeurait un danger actif : quand il ne tuait pas l'adversaire, il empoisonnait tout autour de lui pour l'étouffer. Une farce fétide minait la Cité. Dans l'univers totalitaire de la souillure, que peut-on sauver, comment et jusqu'où ? Les prisons et les policiers de la Tyrannie n'étaient pas les seuls à menacer l'intégrité de tout être se débattant pour s'échapper. Le mécanisme obscur et diabolique de la déformation, de la perversion et de la caricature fonctionnait avec succès, sans trêve, dans les souterrains environnants. Le Masque du Tyran était partout à l'affût. Sur les murs du cirque totalitaire, les portraits du Grand Clown grimaçaient, victorieux, à l'adresse de l'Auguste, solitaire.

La porte se referma. J'attendis le démarrage de l'ascenseur. Rien. Le capitaine avait dû descendre par l'escalier. J'attendis. Et s'il revenait ? S'il avait de nouveau fait sauter son bouton ? Le fil socialiste est pourri, il aurait pu ne pas résister à la descente triomphale des marches. Et s'il avait soudain quelque chose d'étonnant à m'annoncer, s'il avait oublié ce qui était précisément l'essentiel ? Une fois la proie rassurée, persuadée d'avoir

surmonté l'épreuve, un nouveau coup brutal peut lui être fatal. Mais il ne revint pas.

Une superbe journée de juin. Je me promenai dans les rues quelques heures. Fallait-il tirer de cette ridicule rencontre plus qu'elle ne le méritait ? Je me rappelais les mois où j'achetais les journaux uniquement parce que je m'attendais chaque jour à une nouvelle attaque. Aurais-je exagéré l'importance de ces débordements de haine et d'abjection ? Je ne voulais pas accepter « le réduit ethnique » dans lequel l'Autorité cherchait à m'isoler… L'enfant revenu du camp de déportation à la fin de la guerre voulait à tout prix oublier, être comme les autres. Victime de nouveau, quarante ans après ? Victime perpétuelle ? Je ne le supportais pas. J'éprouve une grande méfiance envers ceux qui font de la lamentation une profession et une vive hostilité à l'égard de ceux qui la provoquent. « Il est des temps où nous devons descendre au plus profond de notre malheur pour comprendre la vérité », écrit Havel dans *Le Pouvoir des sans-pouvoir*. J'avais eu bien des occasions d'atteindre « le fond de notre malheur » en notre siècle insatiable, je n'avais pas besoin de relances pour avoir les idées claires. Mais l'envoyé de la Securitate avait fait converger d'anciennes et de nouvelles interrogations. Dans un camp de concentration (et qu'était donc la Roumanie, dans les dix dernières années Ceauşescu, sinon un camp étendu aux dimensions d'un pays ?), il serait sans doute indécent que les détenus à lunettes se plaignent du surcroît d'humiliations auxquelles ils sont soumis, alors qu'en fait la situation de tous est désespérée. Et pourtant… on ne pouvait ignorer le risque que la sentinelle jette les lunettes du myope et se mette à le poursuivre, hébété et handicapé, sous les rires d'une foule abrutie. Le surcroît de souffrance individuelle ne peut être nié, même dans une situation générale extrême. Y a-t-il quelque chose qui dépasse ce qu'on juge communément insupportable ? Oui, quand l'individu ressent tout « surcroît » comme quelque chose d'insupportable encore plus insupportable. Étais-je dans ce cas ? La campagne de presse de 1982, la visite protocolaire du « sécuriste » en 1985 et tout ce qui s'était passé avant, et constamment, devaient me rappeler encore et encore que je vivais dans un système de perversion, que toute résistance portait l'empreinte du « modèle du monde captif », où tout est souillé. « *Living within the truth* », ainsi que j'avais essayé de le faire, était une vaniteuse prétention, tout comme l'isolement dans ces « *hidden spheres* » où je m'acharnais à

défendre mon « identité » et d'où je sortais soudain, pour me retrouver dans l'arène ?

Pour comprendre ce qui s'est passé pendant un demi-siècle en Europe de l'Est, il faut savoir combien il était difficile d'exprimer publiquement une pensée normale, évidente, naturelle. Même quand le risque était un peu moins grand que pendant la période stalinienne, un truisme ne pouvait être énoncé simplement, directement. En revanche, la banalité autoritaire du mensonge officiel trônait avec impudence. Il sera sans doute plus facile à un futur lecteur de décoder la banalité du mensonge… Des textes autrefois explosifs perdront de leur acuité, une fois les interdictions abolies et les codes oubliés. Quelques années suffisent, pour que ce qui a été véhément, écrit au prix de grands risques, perde déjà de son impact.

Les lapalissades que j'avais été si fier de pouvoir rendre publiques sautaient tout simplement aux yeux. Elles avaient aussi sauté aux yeux exorbités de rage des censeurs, semble-t-il. Et pourtant, un lecteur non avisé perçoit difficilement la force « explosive » de cette interview. Cette banalité : « *dans la période d'après-guerre, l'humanité a été ébranlée par les témoignages et les appels de quelques écrivains de haute conscience* » était-elle une allusion à Soljenitsyne et à d'autres comme lui ? Cette banalité : « *Pour qu'une personne publique soit l'émanation authentique des aspirations générales il faudrait d'abord qu'il y ait une vraie opinion publique* » était-elle une allusion au grand Conducător ? Le dictateur était – c'est ce qu'affirmaient les journaux – l'émanation des « aspirations générales » du peuple. Sous sa dictature « lumineuse » (les prosateurs et poètes « au programme patriotique, favorable au parti » avaient appelé la période Ceauşescu « les années lumière ») le peuple éprouvait, jour après jour, la misère et la terreur dans sa propre chair. Et que dire des expressions banales comme « *la confrontation ouverte des opinions* » ou « *une information large et exacte* » ou « *la protection de la vie privée et des choix individuels* » ? ! Des allusions ironiques au Parti *unique* ou à la Securitate *généralisée* ? Des références à l'interdiction de contacts avec les étrangers, à l'interdiction de l'avortement et au contrôle gynécologique dans les entreprises, ou à la présence sur tout lieu de travail d'un officier de la Securitate salarié ?

Cette banalité : « *le caractère pompeux des journaux prend parfois des proportions incroyables* » ? Même un enfant aurait deviné en l'honneur de qui s'étalaient ces invraisemblables pages emphatiques… Le fait qu'elle ait été publiée dans une revue roumaine de cette époque justifie-t-il la banalité suivante : « *le prix du conformisme et le prix du courage ont beaucoup baissé de nos jours tandis que la culpabilité de ceux qui se prêtent à la déformation de la vérité et au viol des mots augmente de toute évidence* » ?…

Il y a, certes, un autre type de codage. La phrase qui avait fait l'effet d'une bombe parmi les spécialistes des textes au Comité Central du Cirque ne pouvait être comprise que par des initiés : « *Un versificateur encore jeune, recyclé grâce à la bourse Herder, a concocté un inqualifiable éditorial chauvin intitulé naturellement "Idéaux" ; je n'aurais jamais cru que l'on puisse encore lire quelque chose de semblable en Roumanie. Après quoi ce zélé jeune homme, ressuscitant les nostalgies d'autres temps, ne s'est pas replié pour être apprivoisé ou soigné dans une revue comme* Albina *ou* Sănătatea[II]*, mais a paradé sous les projecteurs de la télévision et aux places d'honneur de la presse.* » Le jeune versificateur était, bien sûr, *Corneliu*, celui qui convoitait la place de *la Pompe lyrique* dans les spectacles consacrés au Grand Incendiaire. La bourse Herder ne venait pas, il faut le dire, de Herr Herder, mais du camarade *Patron* de cette « *gazette municipale d'informations culturelles qui s'est acquis une triste réputation* », c'est-à-dire la revue *Săptămîna*.

Les « *nostalgies d'autres temps* » étaient une allusion aux slogans fascistes de la droite roumaine de l'entre-deux-guerres que l'éditorial chauvin « Idéaux » faisait revivre.

Faute de code, le lecteur ne peut comprendre la phrase : « *Un journaliste fâché contre la presse a élaboré pendant des mois contre les plus importants critiques roumains une série noire d'articles véhéments qu'il a ensuite publiés en volume, non en Roumanie, mais en Italie.* » Il devrait connaître le soutien apporté au *groupe de choc* par Iosif Constantin Drăgan, un Roumain réfugié après la guerre en Italie, où il a fait fortune, collaborateur de Ceauşescu et partisan de « la nouvelle droite » roumaine, en souvenir de l'extrême droite dont il avait fait, semble-t-il, partie dans l'entre-deux-guerres.

Les phrases de l'interview avaient rendu les censeurs furieux justement parce qu'ils connaissaient le code. Mais l'existence de ce code n'atténuait-elle pas, au fond, la portée du message ?… Probablement non, au moins alors, puisque les officiels avaient fait de cette interview « une affaire d'État ».

J'ironisais aussi à propos de ce « *panneau préfabriqué de caciques* », visant les écrivains officiels. Tout de suite après, je prenais pourtant la défense de livres à caractère politique que *le Patron* « *qui avait pratiqué lui-même la thématique du jour avec des avantages durables* » accusait d'avoir été écrits « *avec la permission de la police* ».

Je souriais en relisant ces lignes. En réalité il aurait fallu toujours plus de notes au bas des pages. Il aurait fallu expliquer que la nouvelle génération de nomenklaturistes s'était mise à faire de la « littérature » et qu'ils se permettaient – dans la tradition byzantine locale – des « insolences » auxquelles d'autres n'auraient même pas pu rêver, qu'ils écrivaient effectivement « avec la permission de la police » et que celui qui avait lancé l'accusation (*le Patron*, bien évidemment) voulait éveiller les soupçons à propos de tout auteur essayant de dévoiler si peu que ce soit la mascarade nationale. Des explications, des codes, des détails grossis à la limite du grotesque. « *There nothing goes and everything matters – here everything goes and nothing matters* », écrivait Philip Roth en comparant l'Est et l'Ouest. Oui, l'histoire de l'interview était plus longue que l'interview ; l'histoire de chaque phrase pouvait avoir la dimension de l'interview elle-même.

La vérité survivait, tronquée, codifiée par le seul entêtement de ceux qui y croyaient encore. « Pourquoi continuez-vous à prêcher alors que vous savez que vous ne pouvez changer les égarés ? », demande-t-on à un rabbin. « Pour ne pas changer moi-même », répond-il. Le code était plus important que le texte, les coulisses plus importantes que le spectacle. La vraie vie se déroulait souterraine, pour la majorité.

Le scandale public entretenu autour de l'interview de *Familia* avait rendu plus difficiles mes rapports, tout sauf idylliques, avec le Pouvoir.

Les « ombres » et les projecteurs qui m'épiaient s'étaient multipliés. Plus aucune référence à cette interview n'était autorisée dans la presse. Le

texte fut éliminé de l'*Anthologie des interviews roumaines* bien que les responsables du projet aient insisté pour qu'il y figure. Il disparut également de mon recueil d'essais *Pe contur* (1984), un livre d'abord rejeté par les censeurs (sous prétexte qu'il était, selon eux, en tous points « dans l'esprit » de cette interview). Le « sécuriste » envoyé pour affirmer que l'Institution se dissociait, quand cela lui convenait, des séides type « groupes de choc » auxquels elle assurait des privilèges, et qu'il avait de l'estime pour « l'esprit européen » que j'étais censé incarner, savait fort bien tout ce qui s'était passé après la publication de l'interview. On pouvait supposer qu'il était même au courant de la panique à l'Union des écrivains, quand le jury faillit récompenser *L'Heure exacte*. (Ultérieurement, le jury aura l'imprudence d'attribuer un prix au recueil *Pe contur*, prix que les officiels, fascinés par mon esprit « européen », annuleront.) L'agent, qui me flattait en disant que je « ressemblais » à son père, savait pertinemment, quand il me demandait pourquoi je n'émigrais pas, que de dures journées m'attendaient si j'essayais de publier encore un livre.

Et pourtant, après avoir reçu le passeport tant attendu, en septembre 1985, je déposai à la maison d'édition *L'Enveloppe noire*, plus violemment critique à l'adresse du système que tous les autres. Après deux mois à l'étranger, je retournai, sans espoir, dans ma Roumanie désespérée. Les difficultés liées à la publication de ce nouveau livre, en 1986, dépassèrent les pronostics les plus pessimistes. Sans la solidarité obstinée d'éditeurs amis, le volume n'aurait jamais vu le jour, même sous la forme mutilée qu'il avait prise après les multiples coupures et modifications. La situation dans le pays devenait de plus en plus dangereuse, la mienne avait sans doute atteint ses limites. En 1986, je demandai de nouveau la permission de faire un voyage « touristique » en Occident. Cette fois avec mon épouse. Après une longue attente, je reçus les deux passeports.

Le « sécuriste » ne me rendit pas visite avant mon départ. J'attendais, crispé, le coup de fil annonciateur (de la section des MINORITÉS ? de LITTÉRATURE ?). Avant de partir, je relus ma réponse aux attaques contre « l'extraterritorial » écrivain roumain dont la langue ne serait, en fait, pas le roumain. Une réponse indirecte, certes, la seule possible. Le texte parut le 15 mars 1982 dans la revue juive *Revista Cultului Mozaic*. Je m'étais servi précisément de l'« ilôt ethnique » dans lequel les autorités cherchaient à m'isoler. Il n'aurait sans doute pas été possible de le publier ailleurs. Ce

n'était que le compte rendu d'un recueil de Giorgio Bassani, récits intitulés, de façon significative : *Dans les murs*. « *Bassani est italien comme Bellow est américain et Modiano français (et nous avons du mal à ne pas ajouter ici les noms de remarquables écrivains roumains d'aujourd'hui que la malchance d'un isolement qui n'est pas seulement linguistique frustre de la renommée internationale qu'ils méritent…). Giorgio Bassani est "mondial", comme le sont tous les écrivains importants, qu'ils s'appellent Saba, Schulz, Blecher, Canetti, Tchekhov ou Thomas Mann, et tant d'autres d'hier ou de demain. Quels que soient leur lieu de naissance, leur époque, leur origine, ils appartiennent à tous de tout lieu et de tout temps.* »

La revue dans laquelle parut cet article ne se vendait pas dans les kiosques, elle avait une diffusion limitée, uniquement par abonnement. La riposte, cependant, ne tarda pas. Dans *Săptămîna* et toujours signée de *Corneliu*. En signalant le texte « *publié dans le dernier numéro d'une revue bucarestoise* » (dont il taisait le nom par pudeur), le camarade C.V.T. affirmait : « *L'énumération qui y est faite, bien qu'elle semble aléatoire, a tout de même sa logique interne, que nous comprenons : mais nous ne comprenons pas ce que viennent faire, parmi les écrivains "mondiaux", un Blecher ou un Schulz aux côtés de Tchekhov et de Thomas Mann.* » Inutile d'expliquer, à celui qui omettait Saba et Canetti, qui sont Blecher (considéré à l'époque comme une sorte de Kafka roumain dans la presse française) ou Bruno Schulz (son homologue polonais). Faisant référence aussi à « *d'autres affirmations qui donnent à réfléchir sur l'"idéologie" de Norman Manea* », l'Institution se demandait avec affectation « *ce que signifie un isolement "pas seulement linguistique"* » ? et concluait ainsi : « *Nous aimerions bien savoir à qui il pense précisément et qui leur a appliqué le bâillon qui les empêche de devenir mondiaux ? ! Quant à l'isolement linguistique, nous voudrions dire à N.M. qu'il aspire en vain à l'universalité dans d'autres langues, alors qu'il ne connaît même pas la langue roumaine.* » C'était une façon fort peu subtile de m'expulser en tant qu'étranger de ma langue (de mon pays). Même s'il ne s'agissait que d'un cliché nationaliste (ou peut-être précisément parce que c'en était un ?), la connotation restait douloureuse. De nombreux écrivains avaient répété avant moi, dans toutes les littératures, que « la langue est la patrie de l'écrivain ». Un poète avait ajouté : « même lorsque cette langue est l'allemand et que l'écrivain est juif ». C'était Paul Celan, l'exilé. Ce ne fut

pas vraiment une surprise quand *Săptămîna* expliqua, dès le numéro suivant, dans un article intitulé « L'idéologie nécessaire », sa façon de voir « *la création d'un homme de type nouveau* ». Pour accomplir cette haute mission, « *les hommes de la culture et de l'art sont appelés à donner le meilleur d'eux-mêmes* », dans une société où les éléments atypiques doivent disparaître et en premier lieu ceux qui n'appartiennent pas au fond culturel et ethnique roumain (même s'ils écrivent en roumain). « *Nolens-volens, une sélection naturelle se produira. Parce qu'il n'est pas possible, il n'est pas moral de vivre du travail du peuple et de le narguer au nom d'une supériorité imaginaire, d'être payé par un régime communiste trop humain et d'être son principal détracteur, d'écrire en langue roumaine et par ailleurs de se moquer des créateurs anonymes de Mioriţa ou de Maître Manole, d'Eminescu, de Iorga, de Goga, etc.* » C'est-à-dire les chefs-d'œuvre du folklore et les classiques roumains à orientation politique nationaliste. Qui oserait se moquer des « valeurs sacrées du peuple » ?… La présomption de culpabilité justifiait la « sélection naturelle »… C'était insinuer que ceux qui pouvaient commettre ce sacrilège étaient destinés, par leur naissance, à le commettre et, en fait, l'avaient déjà commis. La question sur « l'émigration » que m'avait posée l'agent des MINORITÉS était-elle liée au perfide hommage apporté à « l'esprit européen » ?

La Securitate roumaine avait-elle déjà lu en 1985 des pensées qui, à cette époque, n'existaient que dans la tête de Danilo Kiš et n'étaient même pas traduites en roumain ? Je fais référence à un texte que Danilo Kiš a publié en 1987, où il est question de l'écrivain de l'Est qui découvre progressivement que la source de son conflit avec les autorités et les conséquences de ce conflit (marginalisation ou oppression) sont issues de sa latente « conscience européenne », dans la mesure où « *sa conscience d'appartenir à l'Europe centrale est, en fin de compte, elle-même une forme de dissidence* ». En 1987, les lignes de Danilo Kiš me trouvait déjà hors de Roumanie. « *Tel le juif qui veut prouver qu'il est intégré, cet écrivain découvre alors que le malentendu est né de sa propre réserve, de son aspiration quasi inconsciente à un horizon européen plus démocratique et plus vaste – justement ce dont on l'accuse. Le résultat de son réveil, c'est l'exil. Ou la prison.* » Je me reconnus dans cette évocation mieux que dans toute autre. La prise de conscience avait été lente, le conflit insoluble, la séparation douloureuse.

La relation entre passé et présent s'articulait dans une histoire plus vaste que celle des événements relativement modestes que j'ai relatés. Mon départ en 1986 faisait de la distance dans le temps une distance aussi dans l'espace. Non que j'aie été passionné par les voyages. La première fois qu'on m'avait expulsé de Roumanie, j'avais cinq ans, la dernière fois, cinquante. Conséquences d'une histoire tumultueuse qui avait réservé à ses « élus » les expériences fondamentales de ce siècle : l'Holocauste, le totalitarisme, l'exil. En 1990, je trouvai dans une revue allemande (*Weimarer Beiträge*) la description de ma situation au moment du départ. La conclusion tient en quelques mots : « *Le moment choisi était presque tardif. Manea ne pouvait être ni corrompu ni ignoré. Quand, le cœur lourd, il se décida à partir, c'est qu'il pouvait alors s'attendre au pire : disparaître dans les geôles de la Securitate* ». L'article, intitulé « Répudiation perpétuelle » (« *Das "perpetuum mobile" der Verstossung* »), portait la signature d'Eva Behring, réputée pour ses recherches dans le domaine de la littérature roumaine et qui connaissait parfaitement la Roumanie d'après-guerre.

La disparition dans les geôles de la Securitate n'était pourtant qu'une hypothèse. En 1988, aux États-Unis, je dus répondre un jour à une question sur ce sujet. L'un des professeurs qui devaient décider si l'on m'accorderait la bourse sollicitée a demandé ce qui se passerait si je retournais en Roumanie. Serais-je emprisonné, tué ? Question brutale, certes, que justifiait le souhait d'utiliser cette bourse le mieux possible.

J'avais déjà surpris la commission quand j'avais précisé que je n'étais pas un « dissident » au sens propre du terme. Je n'avais pas été membre du parti et dans aucun de mes livres, ni aucun de mes textes, on ne pouvait trouver de honteuse complaisance envers le système. Je n'avais même employé le mot « camarade » que très rarement et seulement ironiquement. J'avais essayé de vivre *within the truth* (« à l'intérieur de la vérité »), en tant qu'écrivain, en un temps, un lieu et un régime politique où la normalité était suspecte à chaque instant. Le conflit avec les autorités, dans mon cas, comme dans ceux que Havel inclut dans la catégorie des dissidents, « *n'avait pas éclaté de façon délibérée, mais découlait simplement, logiquement de la pensée, du comportement et de l'œuvre* ».

Il eût été exagéré de me présenter avec un titre emblématique auquel correspondait, peut-être à juste raison, une définition bien plus limitée. En

tant qu'« outsider » c'est dans la description « européenne » de Danilo Kiš que je me retrouvais, en fait, le mieux. Ma réponse à la commission fut : je ne sais pas. Il se pouvait que l'on m'arrête si je retournais en Roumanie, j'aurais peut-être seulement subi un interrogatoire, il ne me serait peut-être rien arrivé du tout ou je me serais fait écraser « par hasard » par une voiture, ou bien je me serais suicidé. Tout pouvait arriver ou rien.

La vérité était que je ne savais pas. L'odieuse duplicité du système ne permettait aucune prévision exacte. Mes amis de Roumanie, rencontrés à Berlin en 1987, m'avaient averti de ne « surtout pas » rentrer. Le caractère paradoxal des dernières décennies de communisme défiait la logique de façon très différente de la période stalinienne, et pourtant, en Roumanie, les similitudes étaient nombreuses. La dictature de Ceauşescu entrait dans un moule stalinien-nazi, les « nouveaux » ingrédients (empruntés aux dictatures de droite et de gauche, latino-américaines, asiatiques, africaines) s'alliaient bizarrement sur un fond byzantin de prémices géo-historiques. La perfide hypocrisie pouvait frapper à tout instant, venant de n'importe où. Mais la relation ambiguë entre surveillants et surveillés avait souvent aussi, et paradoxalement, de surprenants effets positifs. Plus encore que les importantes différences strictement nationales, ces caractéristiques sont essentielles pour comprendre le « socialisme réel » dans tous les pays d'Europe de l'Est à ce moment-là.

La publication de l'interview, de *L'Heure exacte*, d'autres textes et d'autres livres écrits par tant d'« esclaves insoumis » en sont des exemples édifiants. Sans « le secours » de ce système ambigu, la solidarité, l'honnêteté, la résistance n'auraient pu s'exprimer, même par intermittence. Cela ne supprimait pas, bien entendu, les réflexes hystériques de défense que les officiels affichaient quand ils sentaient le danger. Ce qui ressemblait à une menace pour la dictature en devenait effectivement une. Particulièrement dans le domaine des idées et de la langue. Même dans les années relativement plus « souples », quand les gouvernants semblaient avoir compris qu'une « bouffée d'air » ne conduisait pas nécessairement à l'effondrement du régime, mais plutôt à une brève régulation du métabolisme social (en 1981, la situation en Roumanie était déjà incomparablement pire que dans la trompeuse période de « libéralisation », et pourtant infiniment meilleure que celle qui allait suivre), les réactions

officielles lorsqu'on enfreignait les règles du jeu, la hâte de rétablir les apparences révélaient la même panique ridicule et brutale.

Comment éviter le sentiment d'inutilité dans l'agitation de ces combats grotesques, boursouflés, puis de nouveau réduits à presque rien, de nouveau brouillés par un miroir déformant, cauchemardesque ? « *In the enormous silence produced by official repression and fear, one can hear a pin drop* », disait Mary McCarthy. (« Dans l'énorme silence provoqué par la répression officielle et par la peur, on pouvait entendre une épingle tomber. ») Comment savoir si le coup qui ébranlait soudain le chapiteau du Cirque n'était pas, en fait, que « la chute d'une épingle » ?

Un lecteur étranger aurait du mal à comprendre, en 1981 ou en 1991, ce qu'il pouvait y avoir de tellement subversif dans cette interview. D'ici peu, ce sera aussi le cas probablement d'un lecteur roumain. Une lente et durable corrosion contribua à l'affaiblissement du système jusqu'à son effondrement, favorisé par un heureux concours de circonstances. Il n'en est pas moins vrai qu'il aurait pu agoniser longtemps. L'ironie, et souvent le sarcasme, suscités par le régime n'étaient-ils qu'une « épiphanie du dérisoire » ainsi que l'exprimait une des questions de l'interview ? La trop longue histoire de cette interview (à la fois intéressante et ennuyeuse comme l'était alors, en fait, la vie elle-même là-bas, dans les contrées absurdes du dérisoire) reste-t-elle révélatrice ? La banalité – en tant que vérité et mensonge – est-elle révélatrice ? Et les détails dans lesquels Dieu ou le diable révèlent leur jeu ironique ? Par exemple la parution même de ce texte. Bien que n'étant « qu'une chute d'épingle », cette interview fit l'effet d'une bombe dans les bureaux officiels. À la question élémentaire – comment se fait-il qu'elle ait tout de même paru ? – il y a, comme il se doit, une réponse plutôt comique, une « épiphanie du dérisoire ».

Le Dictateur s'essayait à un nouveau jeu perfide, « confiant » la Censure « aux travailleurs » (pour la renforcer). Le texte fut publié parce que quelqu'un parmi « les travailleurs » aimait les voyages en Corée ! Ce quelqu'un était le directeur de la revue dans laquelle parut l'interview. Les directeurs des revues, nommés par le parti, avaient la responsabilité de tout ce qui était publié. Ce n'est qu'en leur absence qu'un autre pouvait décider. Monsieur « l'Autre » avait guetté le bon moment et pris le risque. *Săptămîna* allait d'ailleurs écrire, dans un de ses billets dénonciateurs, que c'est précisément parce que le responsable (politique) de la revue

incriminée se « *trouve la moitié de l'année en Corée ou en Chine* » que *Familia* « *publie ce qu'elle publie* ». À son retour du « pays du matin calme » ainsi qu'on appelait la dictature-sœur de Corée du Nord, le directeur de *Familia* fit son autocritique en public : « *Le fait que les choses lamentables dont vous parlez se soient passées en mon absence ne les excuse en rien. Malheureusement, dans notre revue, à côté de très nombreux articles de critique et de théorie littéraire de belle et bonne orientation, il y a eu, ainsi que vous l'avez remarqué, des glissements vers le cosmopolitisme, heurtant sans le vouloir l'esprit national de la littérature, voire dénigrant cet esprit.* »

Je n'apprendrai ce qui se trouvait, en fait, derrière cette déclaration qu'en 1990, près de dix ans après la publication de l'interview.

Le dictateur fut tué en décembre 1989. Depuis la Roumanie vit une transition difficile et confuse. Le maintien d'une grande partie de l'ancienne administration (« Les fils de nos chefs deviendront les chefs de nos enfants », dit le peuple), la situation économique catastrophique, la présence obscure de l'ancienne Securitate (devenue le Service roumain d'information, SRI), disséminée dans de nombreux autres réseaux liés à l'appareil d'État, s'ajoutent à un écrasant sentiment de culpabilité, de peur et de revanche. Pathologie de l'opportunisme qui avait protégé la dictature, haine généralisée contre cette dictature. Bien des choses sont restées les mêmes, certaines orientations sont imperceptibles. La « Direction » à suivre a changé, disait un commentateur de la situation politique roumaine. Jusqu'en décembre 1989, la Roumanie marchait à contre-courant vers une société toujours plus fermée, plus oppressive ; maintenant elle suit le sens du courant vers la démocratie, même si les faux pas, les détours, voire les retours sont fréquents. La nouveauté visible, c'est la presse. Pendant cette période, près de mille journaux ont fait leur apparition, des journaux de toutes tendances, de tous genres et de qualités diverses. Certains excellents, qui peuvent rivaliser avec les meilleures publications du monde ; d'autres si minables que même les plus minables publications du monde ne pourraient les égaler. Il y a actuellement place dans la presse pour plus d'honnêteté, d'intelligence, d'originalité ; de même, si paradoxal que cela puisse paraître, pour plus de saleté, de mensonges et de perversité encore que pendant notre dictature qui en accueillait tant.

L'objectif civique de la presse libre est une pédagogie de la démocratie : discuter des effets du totalitarisme de droite comme de gauche, dévoiler les mécanismes de la complicité et les sommets de l'abjection. La réhabilitation de la Securitate et de la nomenklatura, la xénophobie, l'anti-occidentalisme, la désinformation, la manipulation de la confusion et des ressentiments demeurent les objectifs immédiats de la presse « de gang », qui profite de la « liberté » pour poursuivre son jeu maléfique.

Les personnages liés d'une manière ou d'une autre à l'interview de 1981 et l'écho qu'elle a soulevé représentent un bon exemple de ces tendances. L'« histoire » de cette interview, qui se prolonge par le flux même de l'Histoire jusqu'à aujourd'hui, offre de nouvelles clés. Comme je l'ai dit, c'est par un témoignage publié au printemps 1990 dans une revue de Bucarest que j'ai finalement appris ce qu'il est arrivé à ceux qui avaient « fomenté » la parution de l'interview. Radu Enescu révèle à présent seulement ce que, par délicatesse envers l'auteur, il n'avait pas avoué alors. Publiquement désavoué par le rédacteur en chef et responsable politique de la revue, il fut, de plus, congédié à titre de sanction pour « faute grave ». « *Profitant de l'absence de l'élément décisionnaire, j'ai publié une interview de Norman Manea dans laquelle celui-ci protestait pour la première fois contre le nationalisme chauvin et l'antisémitisme déclaré de certains hebdomadaires de la capitale ayant un lien direct avec le Club Dinamo, pardon, l'Union Tricolore. Je ne rappellerai pas tout ce qui s'en est suivi : au Conseil de la culture, où l'interview était devenue une affaire d'État, et également au bureau de l'éditorialiste de* Democrația*, etc.* »

Voilà sans doute une bonne clé pour la lecture de cette interview, mais aussi pour la compréhension de la situation actuelle. On perçoit ce qui devenait une *affaire d'État* dans le monde du dérisoire et les raisons pour lesquelles ses conséquences frisaient l'absurde. La première protestation publique contre le nationalisme officiel, considérée par la Securitate comme un acte hostile à l'État !… Radu Enescu l'appelle ironiquement le Club Dinamo (l'ancien nom du club sportif devenu en 1990 l'Union Tricolore). Dans le monde du dérisoire et de l'absurde, la diffamation de l'auteur était la meilleure méthode de le punir. L'insinuation, la calomnie, le brouillage se montraient extrêmement efficaces dans cet univers de l'inconsistance et de la farce tragique. Les liens avec le présent ? L'ancien secrétaire du Comité Central chargé des problèmes idéologiques, que la parution de l'interview

avait rendu hystérique en 1981, est en 1990 journaliste à *Democrația*… Après la chute de la dictature (mais non de ceux qui la soutenaient), *l'Anonyme* et cet ancien idéologue et policier de la culture au Comité Central du Parti Ceauşescu – profitant de la « libéralisation » de la presse – ont créé un journal au titre adéquat : *Democrația*. Ce n'est pas le seul changement bizarre dans la Roumanie de l'après-Ceauşescu. *Săptămîna*, devenue *România Mare*, dirigée par les mêmes (*le Patron* et *Corneliu*), a créé une fondation du même nom et aussi une « Commission d'enquête sur les activités anti-roumaines ». Précédemment financée par le Parti, elle ne manque pas non plus de fonds maintenant. *Le Patron* (tout comme les autres complices et privilégiés de la dictature) est loin d'être un homme pauvre. Le public qui aime se distraire assure un fort tirage aux campagnes de diversion et de calomnies. Il se pourrait que les rédacteurs aient dit la vérité quand ils ont nié l'existence d'un soutien financier extérieur. C'eût été une erreur tactique d'admettre que celui qui les avait soutenus dans les dix dernières années pouvait encore le faire maintenant. Il s'agit de Iosif Constantin Drăgan, un Roumain émigré en Italie après la guerre et qui faisait partie des mouvements d'extrême droite (fasciste) roumaine dans l'entre-deux-guerres (déclaré « fasciste, légionnaire et collaborateur du régime de Ceauşescu » par sentence pénale du tribunal de Milan dans le procès qui l'opposait à la revue *Panorama*, le 30 novembre 1990). Monsieur Drăgan, ancien fasciste et ancien soutien de *Săptămîna*, est aujourd'hui hôte d'honneur de l'actuel Président Ion Iliescu. Ses tentacules ne s'étendent pas seulement à *România Mare*, mais à bien d'autres canaux de presse et de médias roumains.

România Mare n'appartient plus à la section municipale du Parti de Bucarest, c'est un « hebdomadaire absolument indépendant ». Nous ne lisons plus en épigraphe : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous », mais un autre slogan tout aussi mobilisateur : « Nous serons de nouveau ce que nous avons été et bien plus encore. » Le programme de la revue répond bien mieux à cette nouvelle formule qu'à l'ancienne. La réhabilitation de la Securitate, le dénigrement des dissidents, l'incitation au nationalisme, la nostalgie de la dictature, les campagnes anti-occidentales sont des sujets fréquents dans cette publication. Le passage de *Săptămîna* à *România Mare* s'est fait, idéologiquement, sans difficulté. En décembre 1989, peu avant l'exécution du dictateur, *Săptămîna* soutenait encore, dans son dernier

numéro, le point de vue du régime, selon lequel les manifestations de Timişoara, qui déclenchèrent le changement politique en Roumanie, avaient été organisées par des « hooligans » et des « agents de puissances étrangères » (surtout des Hongrois). Peu après la mort du dictateur, *România Mare* reprenait ces accusations. La revue présente aussi d'autres aberrations : la Roumanie, trahie par l'Occident à plusieurs reprises (« Ce pays convoité par tous, au centre d'un éternel complot international »), a été vendue à Yalta, à la fin de la guerre, et son Grand Patriote a été secrètement tué à Malte, en 1989, par un accord secret entre les deux superpuissances. Le Grand Patriote n'est autre que… le Dictateur. Sur Ceauşescu, elle écrit ce qui suit (en 1990 !) : « L'une des plus grandes personnalités de l'histoire nationale et, en tout cas, celui qui a donné à notre histoire, en tant que représentant du peuple roumain, naturellement, canalisant à une époque son adhésion, sa capacité de travail et son intelligence, *une dimension et des implications planétaires* » (souligné dans l'article). Hommage est rendu à son tour au peuple roumain parce qu'il « a été capable, aux prix des sacrifices que l'on connaît, d'ériger pour le gouvernement de son pays un palais quatre fois plus grand que le Louvre des rois de France ». C'est-à-dire le Palais que le Roi Ubu de la Roumanie des dernières décennies a commandé pour lui-même comme signe de « gratitude » du pays qu'il terrorisait et affamait. La situation désastreuse que cette construction a engendrée et entretenue semble avoir eu d'autres causes, à en croire les rédacteurs de *România Mare* : « L'Occident nous a affamés pendant dix ans ! »

Une affirmation complétée par d'autres, aussi originales : « Ceauşescu a eu un mérite : il a livré un pays clés en mains, si l'on peut dire, sans aucune dette extérieure », « il a laissé un héritage, qu'il s'agisse de villes rénovées, du métro, de la généralisation de l'enseignement ». Les « sécuristes » sont réhabilités comme de « véritables patriotes », les dissidents et les intellectuels s'opposant au régime actuel de l'après-Ceauşescu seraient issus des « rangs du mouvement sioniste et de la droite » (ou, comme l'écrit la revue, de « la monstrueuse coalition »), c'est-à-dire « ce levain galicien et phanariote » composé d'« individus manœuvriers, faisant de la diversion, dont la parenté, si l'on y regarde de près, révèle – ô surprise ! – des antécédents fascistes ou de la famille à Jérusalem et qui seraient bien capables d'étouffer ce pays ». Les Hongrois sont présentés

comme « un peuple sanguinaire qui, aux moments critiques de l'histoire, a provoqué des bains de sang ». L'infatigable *Corneliu* développe un interminable feuilleton anti-magyar, intitulé « Attention à la Hongrie », dans lequel il suggère que le renversement de Ceauşescu a été planifié par les Soviétiques et les Américains puis exécuté par les Hongrois (la seule institution qui ait tenté de résister à ce plan diabolique étant la Securitate, composée de martyrs patriotes) ; selon lui, la Hongrie se préparerait à faire la guerre à la Roumanie pour annexer la Transylvanie. Mais comme la Roumanie n'est tout de même plus la propriété exclusive du Dictateur et de sa famille, le *groupe de choc* que le journal *România Mare* a ranimé (avec dans l'ombre le soutien de l'Institution) ne peut exercer qu'une terreur limitée. Ainsi, *România Mare* s'est vu opposer plus d'une fois les réactions de publications et de personnalités démocratiques que la censure ne peut plus museler. Actuellement, il est même possible d'entreprendre des actions publiques pour démasquer les activités du *groupe de choc*. Ainsi, l'Union des écrivains a décidé, à l'automne 1990, d'exclure *le Patron*. Les motivations de cette décision offrent un bon éclairage à ceux qui veulent comprendre toute la période Ceauşescu et l'actuelle transition : « *Dans les dernières décennies, monsieur Eugen Barbu a fait de la revue* Săptămîna*, dont il était le directeur, un organe non dissimulé des services de sécurité du régime, en dénigrant la personnalité et l'œuvre des plus éminents hommes de lettres et de culture de Roumanie. Monsieur Eugen Barbu s'est rendu coupable du délit de plagiat littéraire qualifié, délit rendu public en 1979 lors d'un Conseil de direction de l'Union des écrivains. La publication du dossier de ce plagiat a été interdite par Nicolae Ceauşescu lui-même. Actuellement, monsieur Eugen Barbu est directeur de la revue* România Mare*, une publication d'essence fasciste, dans laquelle il perpétue le style et le mode de pensée de* Săptămîna *sous une forme encore plus scandaleuse, contribuant ainsi à la détérioration du climat moral et politique du pays.* »

En cette croisée des chemins, la voix publique de celui qui avait été pendant des années le Poète de la Cour Ceauşescu, *la Pompe lyrique*, s'est fait de nouveau entendre. Après la mort de son idole politique, le troubadour a mené une vie aventureuse. Ayant échappé comme par miracle à un lynchage public en décembre 1989, le poète s'est retiré pour méditer et

évaluer, puis il est réapparu, immaculé, régénéré, décidé à redevenir ce qu'il avait été et plus encore.

Comme il ne manquait pas de moyens, il a créé sa propre maison d'édition (avantages de la démocratie !) où il a imprimé un énorme volume de vers, destiné à prouver qu'au temps de la dictature il écrivait de la main droite tout autre chose que de la gauche. Il dirige de nouveau des revues à fort tirage, dont l'une qui lui appartient s'intitule *Et tout de même l'amour*. Délicat cœur de poète, il a protesté vivement contre le déshonneur infligé à son *Patron*, avec lequel il avait toujours entretenu une houleuse relation amour-haine, tantôt l'embrassant, tantôt le conspuant ou bien, quand il le pouvait, les deux à la fois.

Le présent appartient encore au passé récent, bien que les efforts pour s'en détacher soient visibles. On ne peut s'attendre à une guérison rapide. En ce sens, le retour sur scène des personnages liés à l'interview acquiert une actualité ironique mais significative, d'autant que cette histoire ne relate pas des faits extraordinaires ou héroïques, mais des incidents quotidiens, des parenthèses pénibles de l'Histoire.

Pour ne pas être injuste envers les protagonistes, il faudrait peut-être aussi se demander ce que devient l'officier dont le métier l'empêche de réapparaître dans la vie publique. Où se trouve-t-il aujourd'hui et sous quel nom ? Au club « l'Union Tricolore » ? Dans les nouvelles structures d'espionnage et de surveillance appelées « Démocratie et Libre Marché » ? Ou encore à la section « Minorités et Diversion », activité importante quelle que soit l'époque ?

Ce ne sont pas des questions absurdes. L'ombre de la Securitate est encore partout. Il serait peut-être intéressant de connaître l'interprétation du Capitaine quant à deux courts textes, parus à l'automne 1990, qui ont un lien profond et obscur avec l'interview évoquée par lui dans notre pantomime de 1985.

Le 7 septembre 1990, *România Mare* célébrait publiquement, dans ses pages, les « *dix ans de la parution de l'éditorial "Idéaux" dans la revue* Săptămîna ».

Cet éditorial n'était pas signé en 1980. Aujourd'hui, la revue lève le secret et révèle le nom de l'auteur, que beaucoup connaissaient d'ailleurs depuis longtemps : Corneliu Vadim Tudor (*Corneliu*). En « démocratie » il peut enfin exposer librement ses convictions et se présenter comme un

« martyr » de sa foi. Le texte anniversaire précise que « *le scandale déclenché à l'époque dans les instances politiques dirigeantes, mais aussi à l'extérieur, a été immense* » et qu'« *un procès pour antisémitisme a été rapidement fabriqué par ces ennemis de la Roumanie qui voulaient à tout prix inventer des fascistes là où il n'y en avait pas* ».

La farce de la diversion et de la manipulation continue, comme on le constate. Allons-nous savourer l'humour du persécuteur qui se prétend lui-même persécuté « par les instances politiques dirigeantes » comme par les « ennemis de la Roumanie » ?

Il faudrait relire au moins une partie d'« Idéaux » : « *Les plus grands honneurs doivent échoir à ceux qui accomplissent des actes patriotiques, comme le disait le chroniqueur, non à des visiteurs avides de gains, des maîtres de tarentelle démocratique, au tartan malodorant, à des cabotins étrangers aux intérêts de cette nation, à ceux qui font cliqueter les éperons de leur arrogance et qui en étourdissent certains avec leur patriotisme de margoulins. Nous n'avons pas besoin de prophètes fainéants, de judas dont le sang vénal ignore la dimension du sacrifice roumain.* »

Le charme irrésistible de ce texte séduirait, je l'espère, le capitaine Pat. Son commentaire n'est pas difficile à prévoir, si l'on pense à notre conversation de 1985. Ni celui sur l'importante information que *România Mare* livrait dès le numéro suivant l'anniversaire de l'éditorial « Idéaux » : le mois de septembre deviendrait désormais un mois de célébration. Cela expliquerait aussi la parution d'« Idéaux » en 1980 et sa commémoration lors de ce magnifique mois d'automne chaque année. La revue fait savoir que la journée du 13 septembre a une signification particulière « *pour les Roumains* » : « *Nous fêtons tous ceux qui portent le prénom de Corneliu.* » Il ne s'agit pas de sanctifier l'auteur de l'article « Idéaux », mais de rendre hommage à un illustre prédécesseur : Corneliu Zelea Codreanu, le dirigeant du mouvement fasciste roumain de l'entre-deux-guerres, né le 13 septembre 1899.

Le capitaine Pat ne se laisserait certainement pas impressionner par ces coïncidences, nullement fortuites. Il ne se laisserait sans doute pas troubler non plus par le texte récent d'un de ses anciens frères d'armes, le capitaine de réserve Adrian Ionescu (Sécurité personnelle de monsieur Ion Iliescu, revue *22*, 30 novembre 1990), dans lequel nous lisons : « Le journal *România Mare* est pratiquement l'organe du Service Roumain

d'Informations ». SRI est la nouvelle dénomination de l'ancienne Securitate, les journalistes de *România Mare* disposent, ainsi que le précise Adrian Ionescu, « d'un sauf-conduit pour le siège du SRI, comme tout autre employé de cette institution ».

Dans la forêt américaine où je vis maintenant, au dixième anniversaire de cette interview et son ironique histoire, je me rappelle instinctivement, en 1991, les paroles d'un ami : « Quand on te demande de payer le cirque plus cher que d'autres, tu n'as qu'à te considérer comme honoré. »

Bard College,
janvier 1991

Norman Manea : « L'écrivain – cette conscience droite en laquelle ses prochains peuvent croire[III] »

GHEORGHE GRIGURCU : *Permettez-moi, Norman Manea, de commencer par citer une phrase de Dickens : « Un homme n'a le droit d'être une personne publique que s'il se fait l'écho de l'opinion publique. » À partir de là, je voudrais vous demander si selon vous un écrivain ne représente que lui-même ou s'il peut représenter aussi une personne publique ? Y aurait-il une incidence entre ces deux hypostases ?*

NORMAN MANEA : « Un nom assemblé sur un livre[104] », c'est peut-être la suprême tentative humaine pour *se solidariser* avec ses semblables, et pour défier le destin de l'être mortel.

Le monde du livre réunit la miraculeuse conversion d'une souffrance, d'efforts et d'espérances *solitaires*. De cette double articulation apparemment contradictoire du travail de l'artiste résulte la nature quelque peu particulière de l'écrivain.

« S'il est profond, l'artiste offre inévitablement un témoignage sur lui-même, sur le monde dans lequel il vit et sur la condition humaine »… dit Ernesto Sábato, dont je me sens très proche. Même quand il ne se manifeste publiquement que par son œuvre, le véritable écrivain demeure un capteur ultrasensible, un héraut d'une acuité exceptionnelle. Il y a cependant des moments, pas forcément solennels, où les plus esseulés des hommes d'écriture sont obligés de vaincre leur scepticisme, d'accepter le risque

d'une rhétorique à laquelle ils ne croient pas. Émile Zola n'a pas été le seul à le faire… Même si l'on ne considère que la période d'après guerre, l'humanité a été bouleversée par les témoignages et les appels d'hommes de lettres d'une conscience hors pair. Il serait faux de croire, comme certains veulent nous en persuader, que l'écrivain roumain n'est que « talentueux », « inconstant », « ludique », « balkanique ». La dernière conférence des écrivains a bien prouvé la convergence entre valeur littéraire et conscience civique, dans le sens d'un engagement spirituel authentique et digne pour le progrès et la culture du pays.

La phrase de Dickens pourrait servir de guide en tout premier lieu aux hommes politiques. Pour qu'une personne publique soit l'émanation authentique des aspirations générales, il faut qu'il y ait, d'abord, une véritable opinion publique. […]

G.G. : *Comment le facteur politique entre-t-il dans votre équation personnelle d'écrivain ? Est-ce un stimulant ou un obstacle à la création ?*

N.M. : Certes, l'on peut considérer la littérature aussi de façon politique : c'est une opération restrictive, réductrice, pas toujours fondée. En ce qui concerne la littérature à orientation nettement politique, si c'est de la littérature, elle doit se soumettre aux exigences du jugement artistique. On a pu remarquer chez nous, depuis quelque temps, que certains auteurs tentaient de se soustraire à une analyse strictement littéraire, et la rapide « institutionnalisation » de certains livres à sujet politique…

Figés sur le socle rigide d'une hiérarchie extérieure au domaine littéraire (que cependant ils revendiquent), évitant l'examen critique professionnel, les ouvrages ainsi honorés s'éloignent progressivement de la réalité vivante de la littérature, et certains auteurs insérés dans une sorte de panneau préfabriqué de caciques voient ainsi rapidement grandir l'écart avec des confrères de valeur au moins égale, sinon supérieure. On en arrive même à desservir la littérature à thème politique qui s'attire progressivement une méfiance accrue et déclenche parfois des accents vraiment surprenants de frustration. Une enquête de la revue *Amfiteatru* (n° 4 / 1981) affirmait en parlant du roman politique populaire : « Les livres parus ces derniers temps ne révèlent qu'un courage en demi-teinte ou *la permission de la police* » (souligné par N.M.). Une formule vraiment stupéfiante, non qu'elle soit inouïe, mais parce qu'elle est signée par un des auteurs ayant pratiqué lui-même les thèmes à la mode avec des avantages

durables. Pour un lecteur incapable de vérifier la source d'une telle affirmation, le doute suscité par des parutions littéraires, hier encore dignes d'éloges, ne serait-ce que pour leur effet de désinhibition, prend une ampleur inattendue. […]

Dans la mesure où le politique devient une force d'intimidation, de restriction, de déviation du potentiel créateur d'une nation, l'artiste est, bien entendu, celui qui le ressent avec un maximum d'acuité.

G.G. : *L'aspect ludique peut-il établir un rapport significatif avec l'aspect éthique ? Vous qui avez médité sur le thème du bouffon, je suppose que vous ne perdez de vue ni la figure outragée du poète, qui s'enrichit de significations sous le masque grotesque, ni les effets dissolvants de celui-ci en tant qu'« abdication » d'un idéal déductible. Dans* Portrait de l'artiste en saltimbanque*, J. Starobinski parle du jeu ironique comme d'une « épiphanie dérisoire de l'art et de l'artiste », une « autocritique dirigée contre la vocation esthétique elle-même »* [105]*. Qu'une catégorie (au moins) de l'art s'autodévore ainsi ne vous trouble-t-il pas ?*

N.M. : Cela me trouble profondément, je l'avoue […]. D'ailleurs les références à Starobinski sont claires dans mon dernier livre [106] dont le titre et le thème gardent – je tiens à le souligner – un substrat ironique… L'artiste n'est pas un bouffon, même si d'autres le voient ainsi, pas même lorsque la société l'oblige à grimacer, fardé et cabriolant. Mais quand la pression du milieu, lui-même décomposé, déformé, aplati, tordu le défigure, le masque dérisoire qu'arbore l'artiste n'est pas une acceptation, mais un refus, même dissimulé et qui prépare déjà sa revanche. L'artiste ne peut « honorer » les officiels par une attitude cérémonieuse, c'est-à-dire en les prenant au sérieux, en valorisant ainsi involontairement leur autorité, l'accréditant en quelque sorte.

G.G. : *Croyez-vous à un artiste dé-masqué, réduit à un noyau qui le définisse, ou bien s'agit-il d'une utopie qui ne vise qu'à auréoler la pratique fatale du dédoublement ?*

N.M. : Ne confondons surtout pas le sublime « jeu » de l'art avec « les jeux » en coulisses de la société… En cette fin de siècle crispée, arrivée à des sommets de réalisations et de dégradation, quand les armes inventées par l'homme contre l'homme, venant de deux directions opposées, l'argent et le mensonge, bénéficient d'inimaginables moyens de destruction, quand

l'humanité semble marcher, d'un pas hésitant, au bord du précipice vers le choc final… « auréoler la pratique fatale du dédoublement », comme vous dites, serait la dernière (et suprême) faute grave dont l'art pourrait se rendre coupable. […]

G.G. : *«* Fair words make fools fain *» (Les belles paroles font les délices des idiots), dit un proverbe anglais hostile aux esthètes* avant la lettre***** *! Estimez-vous que le « conflit » déjà ancien entre esthétisme et authenticité puisse encore concerner aujourd'hui un auteur avisé ? Quelles sont les normes que pourrait adopter sérieusement un écrivain qui, en vertu de la poétique moderne, se sente plutôt « un opérateur de langage » qu'un chasseur d'« authenticité » nue, indifférent à l'expression ?*

N.M. : Une grande œuvre littéraire contemporaine se réalisera dans la convergence entre langage et authenticité. Mais aussi dans la divergence ou par tant de moyens imprévisibles grâce auxquels elle s'est toujours réalisée.

G.G. : *Et maintenant une « indiscrétion » : faites-vous encore collection de cocasses coupures de journaux actuels, comme vous en avez publié dans* Les Années d'apprentissage de l'Auguste*, pour illustrer une période plus ancienne ? Si, comme je le suppose, vous me répondez affirmativement, pourriez-vous me donner quelques exemples ?*

N.M. : Dans *Les Années d'apprentissage de l'Auguste*, j'ai présenté quelques fragments tirés d'une des revues culturelles de l'époque 1949-1965, pour évoquer l'atmosphère dans laquelle pouvait se former ou se déformer un jeune un peu candide, vaguement mélancolique, sans doute intelligent, assoiffé de culture, d'art, de tout ce qui sortait de l'étroitesse du quotidien. Toutes les citations n'étaient pas cocasses, c'était un « dosage » ambigu, destiné à montrer cette époque-là, tout de même vivante, complexe telle qu'elle était d'ailleurs.

Quant aux *années de maturité* de l'Auguste, on peut repérer une certaine continuité et en même temps des différences frappantes par rapport à la période antérieure. Il y a dans les journaux quelque chose de pompeux, voire de solennel, qui prend parfois des proportions incroyables, mais on y trouve aussi en bien plus grand nombre des compte rendus exacts, réalistes et critiques de notre vie quotidienne. Le prix du conformisme, le prix du courage ont beaucoup baissé aujourd'hui tandis que la culpabilité de ceux qui se prêtent à la déformation de la vérité et au viol des mots augmente de toute évidence… pour être logiques avec notre Auguste, il faudrait se

limiter à la presse culturelle. On pourrait utiliser, par exemple, les ingénieux jeunes ciseaux avec lesquels *Viața Studențească* prélève toutes les semaines les « syntagmes » d'humour involontaire des pages culturelles. Je n'ai pas de citations à l'esprit, mais nous pourrions nous arrêter, en revanche, sur d'autres édifiants exemples, nullement innocents, qui reflètent telle ou telle situation plus générale. Pour celui qui *vit* la réalité, qui ne se contente pas de la lire, l'aspect hilarant contient aussi un noyau grave qu'il ne faudrait pas omettre. Il ne serait peut-être pas tout à fait inutile de méditer cela… Depuis quelques années, certains (comment les appeler ?) « confrères » et notamment les plus gâtés par les haut-parleurs et les éditoriaux largement diffusés, des auteurs qui ne se portent pas trop mal non plus du côté des gains et des honneurs, développent une sorte de campagne de « grognements » sombre et acharnée qui dessine en fin de compte un portrait louche de l'écrivain inutile, immoral, inintelligible, hébété, illettré, démagogue, philistin, magouilleur et vicieux, ce que le véritable écrivain – albatros toujours blessé, déployant ses ailes vers tous et au-dessus de tous, vers ce que l'art a de céleste – n'est pas et n'a jamais été. Dans une gazette bucarestoise d'informations culturelles qui s'est acquis une triste réputation par son manque d'urbanité et ses déchaînements contre la culture, un journaliste fâché contre la presse a développé pendant des mois une noire série d'articles véhéments contre les plus importants critiques roumains actuels, il les a publiés ensuite en un volume, non en Roumanie, mais en Italie, gagnant ainsi une originale priorité dans la diffusion (par la calomnie) de la littérature roumaine à l'étranger. Dans le même hebdomadaire, un versificateur encore jeune, recyclé grâce à la bourse Herder, a concocté un inqualifiable éditorial chauvin intitulé, naturellement, « Idéaux » ; je n'aurais jamais cru qu'on puisse encore lire quelque chose de semblable en Roumanie et ce n'est pas le lieu, ici, d'en détailler les regrettables effets, mais à la suite de celui-ci ce zélé jeune homme, ressuscitant les nostalgies d'autres époques, ne s'est pas replié pour être apprivoisé ou soigné dans des revues, comme disons *Albina* ou *Sănătatea*, mais a paradé sous le feu des projecteurs de la télévision et aux places d'honneur de la presse. Dans une revue qui aurait dû être littéraire et jeune (jusqu'à ce qu'on instaure un *ordre nouveau*, visiblement discriminatoire, dans la vie littéraire) et dont la direction « opérationnelle », installée en quelques heures, n'a pu être ébranlée pendant sept ans, comme dans la Bible, une page d'invectives

honteuse a été publiée à la mort de Marin Preda [107], à propos de la soi-disant infirmité et de l'esprit affaibli de l'écrivain, qui aurait eu, dit-on, besoin d'une nurse de style militaire pour le surveiller et le guider. Il y a bien d'autres exemples possibles, dont il est difficile d'évaluer le danger ou le ridicule, si ce n'est les deux à la fois… Voici deux mois environ, dans un organe de presse central, revenant sur des discussions déjà bien rebattues (proto, synchro et autres étiquettes malicieuses), un journaliste par ailleurs professeur de littérature à l'Université appelait – dans un langage peu exemplaire pour les étudiants – ceux qui avaient une opinion culturelle opposée à la sienne, sans doute même certains de ses collègues, rien de moins que « des individus apatrides »… Nous nous sommes rappelé à cette occasion que Ralea, demandant à un homme intelligent de ne pas confondre les points de vue, relatait un jour une discussion – portant sur leur spécialité – entre deux étudiantes en physique, où l'une, à bout d'arguments, avait crié, exaspérée, à l'autre : « Tu n'es qu'une tubarde »…

L'inquiétant, ce n'est pas tant la prolifération de manifestations aculturelles agressives, mais le fait qu'on ne pratique pas la polémique, pas même dans les revues littéraires au lectorat restreint, avec certains détenteurs d'une immunité journalistique… Que dire d'un poète connu, qui demande, dans des vers à prétention politique, la destruction de l'atelier de sculpture de Măgura, ou d'un auteur qui stigmatise le « dogmatisme de la valeur » et la « suprématie du talent » ? Que croire du barrage protecteur institué autour de certains livres et de certains noms (le nouveau Tolstoï, le nouveau Shakespeare, le nouveau Maïakovski ou le nouveau A. Toma [108]) ?

Je crois qu'il faudrait exprimer plus clairement, au moins dans la presse littéraire, le désaccord avec ceux qui entretiennent des tensions artificielles, des intrigues mesquines et triviales, un appétit hystérique, provincial et mégalomane de destruction et finalement, d'autodestruction.

« *Il faut accorder une valeur au monde, si l'on veut imposer sa valeur* », avertissait Goethe. Je crois que nous pourrions nous permettre, Gheorghe Grigurcu, de conclure sur ces mots. En pensant à ce régime minimum de normalité dans le travail intellectuel, et dans l'exercice compétent et libre de tout métier, d'ailleurs, sans lequel l'impulsion créatrice, la perception et le respect de la valeur ne sont pas concevables.

Interview réalisée par Gheorghe Grigurcu

Traduit par Marily Le Nir

NOTES

102 . En 1995, le décodage du nom de ce critique prend une signification nouvelle, révélatrice. Il s'agit du critique Mihai Ungheanu, ancien rédacteur en chef adjoint jusqu'à la chute de Ceauşescu de la revue de triste mémoire *Luceafărul*. Après 1989, Mihai Ungheanu ne semble pas avoir changé d'idéologie ni d'affiliations. Tout de suite après 1989, il est devenu un collaborateur naturel de *România Mare*, tout comme il avait été avant 1989 un important allié de *Săptămîna* qui l'avait précédée. Parmi les nombreux textes qu'il a signés après 1989, il conviendrait de signaler, sans doute, l'hommage « 21 août 1968 – une journée pour l'histoire » publié dans *România Mare* le 21 août 1992 qui fait l'éloge de la dissidence de Ceauşescu, lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie, en 1968. Au milieu du texte, une mémorable photographie de mai 1968 est mise en évidence : Nicolae Ceauşescu, auprès du président de Gaulle, répondant aux ovations populaires au balcon du Comité Central du PCR à Bucarest. La photo est accompagnée d'un texte explicatif : « mai 1968. Le héros légendaire de la France, le général Charles de Gaulle, en visite en Roumanie. Le prestige de Nicolae Ceauşescu est en forte progression. Quelques jours plus tard, les manifestations d'étudiants, excités par le terroriste juif Daniel Cohn-Bendit, allaient renverser celui qui avait rendu sa liberté et sa dignité à la France. Vingt et un ans plus tard, en 1989, ce sont encore les juifs (avec l'aide des Russes et des Hongrois) qui allaient renverser Ceauşescu qu'ils liquidèrent physiquement le jour de la naissance du Sauveur. Des destins relativement semblables. »
À partir de 1994, Mihai Ungheanu est sous-secrétaire d'État au ministère de la Culture dans la Roumanie d'après Ceauşescu et aujourd'hui il dirige, pratiquement, l'administration de la culture roumaine (avril 1995).

103 . Norman Manea *L'Heure exacte et autres nouvelles*, traduit par Alain Paruit, André Vornic, Marie-France Ionesco, Odile Serre, Seuil, 2007. En roumain : *Octombrie, ora opt*. *(N.d.T.)*

104 . Fragment de vers de Tudor Arghezi, poète roumain (1880-1967). *(N.d.T.)*

105 . Jean Starobinski, *Portrait de l'artiste en saltimbanque*, Skira, coll. « Les Sentiers de la création », Genève, 1970, p. 8. *(N.d.T.)*

106 . Il est fait référence au livre *Anii de ucenicie ai lui August Prostul [Les Années de l'aprentissage de l'Auguste]*, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1979.

107 . Marin Preda (1922-1980) est considéré par certains critiques comme le plus important romancier roumain de l'après-guerre. Il est fait allusion au prétendu alcoolisme de Preda.

108 . Alexandru Toma (1875-1954), poète mineur qui s'est voué à la poésie « révolutionnaire » après la Seconde Guerre mondiale.

I . . Voir des passages de cette interview aux p. 201-208.

II . . *L'Abeille*, *La Santé. (N.d.T.)*

III . . Cette interview, donnée en juillet 1981 et publiée dans la revue *Familia*, en décembre 1981, dans la série intitulée « Conversations avec notre temps », apparaît dans la première édition de ce volume (Éditions Apostrof, 1997). Je ne reproduis ici que les fragments qui ont énervé les officiels.

Exil

La recrudescence du nationalisme et du fondamentalisme religieux, les conflits menaçants entre minorités dans l'est de l'Europe et l'intensification de la xénophobie dans de nombreuses parties du monde mettent de nouveau en lumière l'une des contradictions majeures de notre temps : la modernité centrifuge, cosmopolite, d'une part, et le besoin (ou au moins la nostalgie) centripète de l'appartenance, d'autre part. Voici qui nous rappelle, encore et encore, le problème ancien et toujours nouveau de *l'étranger*. L'homme a beau avoir été fortement incité à aimer autrui, il n'a pas réussi, semble-t-il, à aimer son prochain comme lui-même ni l'étranger comme son prochain. L'étranger a toujours été perçu comme différent, souvent comme une provocation, pour ne pas dire une menace qui mine tout ce que la tradition sédentaire a structuré, qu'il s'agisse de convention communautaire unificatrice ou d'emblème national. L'existence même de l'étranger entraîne une comparaison et une réévaluation, sans parler du risque de compétition.

Nous vivons dans un monde où les notions de « citoyen » et de « citoyenneté » dépassent largement les frontières imposées par le lieu de naissance, dans une réalité globale, aussitôt globale, générée par l'intense circulation planétaire qui envahit – par satellite – le petit écran de chaque foyer. Le monde d'aujourd'hui, celui des migrations rapides et des communications immédiates, est aussi à la veille d'une nouvelle révolution, la *révolution génétique*, susceptible de bouleverser totalement « le projet humain » lui-même. Les découvertes génétiques ont atteint un tel niveau qu'elles pourraient, bientôt, ouvrir d'autres perspectives au destin de

l'homme. Et, qui sait, découvrir même un « gène de l'exil » ? La génétique représenterait alors une rude épreuve pour le mythe de l'égalité entre les hommes. De stupéfiants moyens de manipulation génétique seraient en mesure de contraindre l'humanité à reconsidérer sa moralité et ses lois, avec d'incalculables conséquences pour l'avenir de l'espèce humaine. Ajoutons à cela la conquête du cosmos et nous nous demanderons ce que deviennent, dans ce contexte, la notion appelée *patrie*, la provocation appelée *étranger*, la réalité appelée *exil*. Comment percevons-nous aujourd'hui, à partir de notre domicile instable, passager et pathétique, une *vie humaine*, la tension entre particulier et général ? Le monde moderne affronte sa solitude et ses responsabilités sans l'artifice d'une cohérence utopique fictive. Le besoin de rétablir une cohésion organisatrice qui protège l'enclave contre l'assaut de l'inconnu, de la diversité, de l'hétérogène, de l'aliénation, se manifeste par les mouvements fondamentalistes et séparatistes de tout genre, par le retour de tant de communautés humaines à une mentalité tribale. Une Union soviétique démembrée et une Europe unie sont deux des nombreux exemples qui caractérisent le présent et, assurément, l'avenir : d'un côté le besoin européen d'annuler les barrières restrictives, de mener à bien un projet démocratique, multinational, économiquement efficace, et, de l'autre côté, le remplacement de l'État soviétique multinational et totalitaire, centre d'un pouvoir tyrannique, par un conglomérat d'États possédant chacun son pouvoir propre et dont on ne sait dans quelle mesure ce sont des démocraties. Les débats dans les universités américaines portant sur l'abandon de l'ancien canon (strictement fondé sur les valeurs de la tradition judéo-chrétienne et de l'humanisme européen), pour inclure d'autres traditions culturelles (africaines, asiatiques, latino-américaines), sont révélateurs de la persistance, dans la société moderne postindustrielle, de la tension entre la tendance prépondérante centrifuge et la nostalgie, encore fortement centripète, de nos semblables. Quand nous parlons d'*étranger*, nous ne devrions pas oublier le colonialisme ni même l'activité missionnaire. Qui alors est l'étranger ? Le colonisateur, le missionnaire cherchant à imposer ou à convertir ? Ou l'autochtone enfermé dans son refuge exotique, à la périphérie de l'histoire, pour qui l'assimilation à une « civilisation » unificatrice signifiait aliénation, mutilation ? Sujet complexe. L'approfondir peut facilement mener à des déformations ; mais on peut rester prudent dans cette approche, en se limitant à son histoire.

Ma propre vie porte une empreinte européenne, dans un siècle dont l'histoire est chargée de terribles souffrances. L'Europe n'est pas seulement le berceau de la démocratie occidentale, mais aussi le lieu de la tragique expérience totalitaire, fasciste et communiste. J'ai été chassé une première fois de Roumanie à l'âge de cinq ans, en 1941, envoyé à la mort par un dictateur et une idéologie. En 1986, à cinquante ans – ironique symétrie –, j'ai dû quitter mon pays à cause d'un autre dictateur et d'une autre idéologie. L'*Holocauste*, le *totalitarisme*, l'*exil* – ces expériences fondamentales du monde contemporain – sont intimement liés à la définition de l'étranger et de l'expatriation.

La doctrine national-socialiste hitlérienne proposait un modèle totalitaire centripète, fondé sur l'idée de race pure et d'État nationaliste, incarnation de la volonté de pouvoir. Ce projet a trouvé suffisamment de défenseurs et d'adeptes, puisque le nazisme est arrivé au pouvoir par des élections libres et a fonctionné dans une relative cohérence entre idéal et action. L'État national-socialiste a représenté la plus violente négation et la plus brutale agression contre *l'étranger*. Citoyen suspect, aux racines « impures » et aux opinions dangereuses, l'étranger devenait l'incarnation diabolique du mal. Un lugubre point d'interrogation menaçait soudain la notion même d'être humain.

L'holocauste n'a pas seulement inversé complètement les termes du débat sur l'assimilation et sur l'étranger ; il a relancé avec une sombre intensité, comme le disait si bien Saul Bellow, la vieille question : « À *quoi* donc faut-il s'assimiler ? » À quoi donc s'assimiler, quand, dans l'un des pays les plus civilisés d'Europe, la « solution finale » n'offrait qu'une assimilation unique, finale ? Et à quoi donc s'assimiler si – par miracle – on a survécu à ce que l'on appelle aujourd'hui, de façon conventionnelle et même commerciale, « l'Holocauste » ? Après l'enfer, à quoi donc peut encore s'adapter l'étranger qui a survécu ?

La réponse est d'une stupéfiante simplicité : à la vie, c'est tout. Le survivant se réadapte à la vie, avec cette impertinence de la banalité qui est la vie même. Le retour, la renaissance, la réadaptation aux actes élémentaires de la vie, ont quelque chose de pathétique et de mystérieux, de pitoyable et de grandiose à la fois.

Il m'a été donné de renaître, de grandir et de mûrir dans une société qui a associé le fascisme au stalinisme.

Le communisme a cherché sa légitimité dans une vision humaniste du progrès et, instauré par une révolution, s'est maintenu au pouvoir par la force. À mesure que le contraste entre l'idéal et le réel devenait plus aigu, à mesure que l'interdiction de le dévoiler et d'en débattre aggravait la terreur et la faillite économique, l'hypocrisie et la duplicité devenaient les règles de base de l'assimilation, c'est-à-dire de l'aliénation. Le système centripète communiste non seulement n'a pas résolu les vieilles contradictions, comme il l'avait promis, mais il en a ajouté de nouvelles. Le problème de l'étranger dans une société totalitaire qui dépersonnalise tout le monde – forçant chacun à assimiler son aliénation – recouvre de douteux et sinistres stratagèmes. L'explosion nationaliste et extrémiste des anciens pays communistes ne peut étonner que ceux qui n'ont pas connu la désagrégation d'une société dans laquelle l'initiation à la duplicité commençait dès le berceau.

Bertolt Brecht considérait l'exil comme « la meilleure école de la dialectique ». Effectivement, l'exilé, le réfugié devient étranger par suite d'un changement. Par son existence même, *l'étranger* est constamment obligé de réfléchir au changement. Lors de ma première année en Occident, à Berlin, je me suis posé tous les jours la question du statut de l'étranger. Je m'interrogeais non seulement sur l'exil intérieur auquel je venais juste d'échapper, mais sur le concept d'exil lui-même. Je sentais de nouveau que l'histoire avait bafoué mes aspirations, me contraignant une fois de plus à une aventure indésirée. Pendant toute la période de l'après-guerre, j'avais tenté de résister intérieurement aux pressions extérieures par la lecture et l'écriture.

Il semble difficile de croire que, dans une société totalitaire, le « Moi » puisse survivre. La vie intérieure était tout de même une forme de résistance, si imparfaite soit-elle, inévitablement imparfaite. C'était tout centrer autour de l'être moral, fuir l'agressivité corruptrice du milieu, garder l'espoir, si incertain soit-il, de l'intégrité de la conscience. Même dans un milieu totalitaire où les pressions extérieures sont omniprésentes – peut-être surtout là-bas –, le « Moi » demeure le lieu du débat entre le besoin centripète de maintien de l'individualité secrète, chiffrée, et l'aspiration centrifuge de libération.

Lors de mon passage à Berlin j'ai retrouvé, avec accablement, toutes les hésitations et les questions du passé. Justement parce que cela se passait

à Berlin, je dialoguais *aussi* avec mon origine ethnique, car dans mon propre pays j'avais déjà été traité d'« étranger ». J'avais donc une connaissance préalable, redondante, de ma nouvelle situation. Et précisément parce que, pour ceux dont on met constamment en doute l'appartenance à une quelconque Patrie, le besoin de celle-ci est plus vif, la perdre perturbe peut-être plus douloureusement encore. Au seuil d'une décision extrême, j'étais obligé de me demander une fois de plus qui j'étais.

On me conseillait souvent, pendant mon séjour à Berlin, de demander aux autorités allemandes la reconnaissance de ma « germanité », fondée sur ma naissance en Bucovine et sur les influences linguistiques germano-autrichiennes de cette région. J'aurais pu demander la nationalité allemande, comme tant de mes anciens voisins et confrères de Suceava, l'ancienne capitale de la Bucovine, cette contrée nommée Buchenland. (Le « Pays de Hêtres » serait la traduction exacte, mais on pourrait l'appeler aussi bien Buchland – le « Pays du Livre ». Ce n'est sans doute pas un hasard si le plus important poète de langue allemande de la dernière moitié de ce siècle est le Bucovinien Paul Celan.)

Mais il se trouve que, précisément à cette époque-là, j'ai appris que des Saxons et des Souabes, « rapatriés » de Roumanie, avaient prouvé « légalement » leur *germanité* en invoquant leur appartenance ou celle de leur famille aux SS ou au parti national-socialiste – preuve indiscutable de leur appartenance ethnique purement germanique. Je ne pouvais rien présenter de semblable aux autorités allemandes. L'information m'a troublé : le problème de l'identité a pris, soudain, une autre dimension.

Toute l'ambiguïté de la Patrie se révèle d'abord dans la violence de la rupture ; on éprouve alors plus intensément le besoin de s'interroger. Le monde de l'expatriation est autant celui de l'aliénation par rapport à soi-même que par rapport aux autres : exil dans son acception quotidienne la plus commune tout comme sous la forme de la transcendance la plus pure.

On peut se demander pourquoi le cobaye des deux systèmes totalitaires, le fasciste et le communiste, vacillait devant le mur de Berlin, terrifié par la fatalité de l'exil. Peur de la liberté ? Pour une personne d'âge mûr, l'exil reformule tardivement les prémisses de l'initiation et du devenir, offre de nouveau les possibilités extrêmes et les risques extrêmes de l'existence, remet en question toutes les étapes des expériences passées. De plus, pour celui qui a été traumatisé de bonne heure, qui ne s'est jamais

délivré de la psychose du provisoire, de la menace d'être, à tout moment, jeté de nouveau dans le chaos de l'inconnu, l'exil fait déferler brusquement les vieilles épouvantes. Une plongée dans l'abîme d'une instabilité sans fin ?

L'écrivain, l'éternel « suspect », comme le disait Thomas Mann, l'exilé par excellence, s'approprie sa patrie, sa matrice, par la langue. Être exilé de cet ultime refuge est à la fois une multiple dépossession, la plus brutale, et le plus irrémédiable décentrement de l'être, une tragique annulation. Primo Levi parlait de l'effondrement rapide, à Auschwitz, de ceux qui ne comprenaient pas la langue des oppresseurs : « Admettre l'éclipse de la parole était le signal que l'indifférence définitive n'était pas loin. »

On comprendra pourquoi, au printemps 1989, arrivé aux États-Unis, j'ai pu affirmer sentencieusement, lors de ma première rencontre avec un écrivain américain qui allait devenir un ami proche : « Pour moi, c'est un autre Holocauste qui commence. » Combustion totale, jusqu'au cœur de l'être, jusqu'à sa langue, au plus profond de la créativité.

La perplexité demeure, mais j'ai reconnu peu à peu à la fois la malédiction et le privilège de l'exil. J'ai assumé finalement, comme un *honneur*, tout ce qu'il m'a apporté : la souffrance et l'épiphanie, la solitude et la provocation, les incertitudes et l'apprentissage sans fin qu'ils impliquent, son vide et sa richesse, m'être délivré de moi-même et m'être battu corps à corps avec moi-même. Si je répétais avec Dante « *l'esilio che m'è dato onor mi tegno* », je serais sans doute en accord avec notre monde centrifuge.

Le personnage de Meursault chez Camus est étranger non seulement à sa patrie, sa religion ou sa famille, mais aussi au monde, et à lui-même. Il ne fait pas partie d'une minorité ethnique ou politique persécutée, sa solitude n'est liée qu'à une prise de conscience de l'absurdité de la condition humaine. Le coup de feu qui consacre, définitivement, le rejet de l'étranger appelé homme n'est rien d'autre que l'explosion indifférente d'un soleil impersonnel, rendu fou par la banalité d'une quelconque après-midi d'été.

L'accusé K., le double de Kafka, l'innocent perpétuellement coupable, toujours prêt à assumer l'absurdité d'une justice invisible et implacable, annonce, en précurseur, l'aliénation qui définit le monde moderne.

Consciemment ou non, l'étranger est toujours dans une sorte d'exil, et tous les véritables écrivains sont exilés de ce monde dans ce monde, même quand, à l'instar de Proust, ils quittent à peine leur chambre tapissée de liège. Leur relation avec leur patrie d'origine est complexe et dramatique, et il ne s'agit pas seulement d'exil. Thomas Bernhard, sans quitter son pays, l'a tout de même renié, en interdisant la publication de son œuvre dans une Autriche qui refusait d'examiner et de reconnaître ses blessures. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'artiste est l'homme de peine secret de l'amour.

L'exilé est-il une sorte de « *disappointed lover* » ? Malgré toutes les précarités, l'amour ne cesse de solliciter aussi l'artiste en exil, si codée, sarcastique ou éphémère que soit son œuvre. Il réinvente chaque jour, difficilement, les fondements de sa recherche et honore son futur lecteur, un étranger semblable et dissemblable, du don d'un amour exigeant. C'est ainsi seulement que l'écrivain peut continuer son aventure inachevée et porter à hauteur d'homme son naufrage, où qu'il lui soit donné de vivre.

Bard College,
avril 1992

Traduit par Marily Le Nir

Blasphème et carnaval[I]

Dans une lettre adressée, en 1970, à un ami de jeunesse, Emil Cioran, l'iconoclaste devenu célèbre après guerre à Paris, exprimait la nostalgie que lui inspiraient les illusions de ceux qui étaient restés au pays, en Roumanie, d'où il était parti trente ans plus tôt, juste avant que n'éclate le conflit : « *Qu'après tant d'épreuves vous ayez réussi à conserver une si évidente sérénité, je ne cesse de m'en étonner. Votre cas n'est d'ailleurs pas unique… le secret de tant de vitalité, je le devine un peu. Sans l'enfer, point d'illusions** [109]. »

Après tant d'années passées en Occident et en dépit de la gloire qu'il lui avait conférée, Cioran se sentait usé, vieilli. « *Nous payons cher de n'avoir pas souffert. Nous ne croyons à rien** », confiait le nihiliste qu'adulait Paris, où il s'était réfugié au seuil du grand désastre européen et mondial, après avoir attaqué avec violence et mépris la démocratie roumaine corrompue de l'entre-deux-guerres, à Bucarest, et avoir soutenu l'extrémisme de droite, avec autant d'exaltation que ses amis, le philosophe Constantin Noica et l'écrivain Mircea Eliade.

Dans cette lettre à son ancien ami de Roumanie, Cioran évoquait aussi le sacrilège qu'il commit un jour contre Paul Valéry, dans un texte injuste, où il s'était vengé, avouait-il, parce que Valéry avait dominé les aspirations spirituelles de sa jeunesse. Mais, à sa surprise, ce blasphème « *a été assez bien reçu à Paris, où l'on aime démolir toutes les réputations, même les légitimes, même les justifiées. Surtout celles-là** ».

Il semblait mécontent de l'absence de scandale, de l'absence d'offensés.

Personne ne l'avait traité de vampire du pays de Dracula, de métèque valaque, indigne des splendeurs de la culture française, qu'il salissait de ses frustrations de barbare et de parvenu. Au contraire, les Parisiens, enchantés, avaient adopté ses paradoxes et ils le considéraient comme un grand styliste de la langue française. S'il avait écrit en Roumanie un texte irrévérencieux sur, disons, Mihai Eminescu, le poète national, l'outrage eût été aussitôt relevé. On l'aurait traité de cosmopolite sans racines, d'apatride, d'immoral, d'athée, de renégat, le scandale se serait concentré rapidement non seulement sur l'abjecte personne du blasphémateur, mais aussi sur la conspiration dont il faisait partie, la classique et perpétuelle conspiration païenne, maçonnique et allogène visant à la désintégration des valeurs du peuple, un peuple incompris de tous et persécuté par tous. Qu'il soit issu d'une famille de prêtres roumains orthodoxes ou qu'il ait écrit, un jour, que s'il avait été juif, il se serait suicidé, cela certainement n'aurait été vu que comme un banal stratagème pour masquer la trahison.

La sacralisation des grandes figures d'une culture est attendrissante, il faut l'admettre. Dans un monde qui ne cesse de perdre son sens et ses idéaux, cela peut même passer pour un signe de spiritualité. Mais l'opposition entre culte et culture est trop frappante. Piété et sacralisation sont structurellement étrangères à la culture, qui est, on le sait, foncièrement créatrice, interrogative ; par ailleurs, surtout du point de vue théologique, canoniser des valeurs non religieuses est une impiété, une grossière substitution, presque un blasphème qui traduit, en soi, un excessif besoin de mythes, d'illusions et d'artifices. *Sans l'enfer, point d'illusions**, c'est vrai. Plus encore quand la société passe par une grave crise d'identité et de structure. C'est ce qui arrive aux pays tardivement et dramatiquement confrontés à la modernité, ses tensions, ses promesses et ses servitudes. Le monde islamique, une grande partie de l'ancien monde communiste et bien des régions bouleversées de notre planète déséquilibrée se trouvent dans cette situation fort peu privilégiée.

*

Dans le tumulte explosif des frustrations, même d'ingénus débats littéraires peuvent devenir le prétexte à de belliqueux appels à l'union

communautaire et, bien entendu, à l'exclusion des porteurs du virus critique et individualiste.

Par exemple, Andreï Siniavski tentant de débarrasser le monument littéraire sacralisé de Pouchkine de tous les ajouts et sédiments déformants imposés par l'orthodoxie slavophile ou par la propagande soviétique a suscité des réactions édifiantes.

La mythification de Pouchkine a commencé, semble-t-il, tout de suite après son duel fatal de 1837 contre d'Anthès. Aux funérailles du poète, les admiratrices se battaient pour s'approprier quelques mèches sacrées des favoris et de la tête du défunt. Mais la vraie canonisation eut lieu lors de l'inauguration de la statue du grand Pouchkine, à Moscou en 1880, et fut entérinée un demi-siècle plus tard, en 1937, par les festivités soviétiques pour le centenaire de la mort du poète. En 1880, Dostoïevski, accompagné par les cris et les larmes de la foule et flanqué d'une impressionnante colonne de cent femmes, entourant la guirlande géante qu'on allait lui accrocher autour du cou, avait proclamé Pouchkine figure emblématique et prophétique de la Russie. Selon Dostoïevski, Pouchkine allait « montrer la voie pour sortir de l'ennui européen », il représentait « l'âme russe, universelle, humaine et unificatrice », il était destiné à « prononcer l'ultime parole de la grande harmonie universelle, de l'accord fraternel entre toutes les tribus, sous les lois de l'Évangile de Jésus ! »[110]. En 1937, l'éditorial de la *Pravda* lançait : « Pouchkine est entièrement à nous, il est soviétique, car le pouvoir soviétique a hérité de tout ce qu'il y a de meilleur dans notre peuple… En fin de compte, la création de Pouchkine s'est fondue dans la Révolution Socialiste d'Octobre comme un fleuve se jette dans l'océan…[111]. »

Comparés à ces deux confiscations symétriques, idéologique et politique, du poète national, le spectacle des admiratrices éplorées à ses obsèques ou la commercialisation, en 1899, au centenaire de sa naissance, d'innombrables produits portant le nom de Pouchkine (cigarettes, chaussures, chocolat, vases à fleurs) ressemblaient aux manifestations ingénues du carnaval domestique.

Pour un dissident comme Siniavski, cette façon courageuse de démasquer l'hypocrisie et la terreur soviétiques (qui lui avait valu des années de prison et l'exil) demandait à être complétée par un examen

critique des « emblèmes nationaux », de l'iconographie de l'identité russe idéalisée. Le « mythe Pouchkine » avait représenté pendant plus de cent cinquante ans un puissant instrument de manipulation. Le détruire était le but du dernier livre d'Andreï Siniavski, *Promenades avec Pouchkine* (paru d'abord en URSS, en 1989, sous le titre « Progulki s Pouchkinîm », dans la revue *Oktiabr*). L'immense littérature hagiographique avait fait du poète national de la Russie, puis de l'Union soviétique, un martyr, un homme du peuple, un modèle social, en omettant les traits distinctifs, véritablement majeurs, de l'artiste et de l'homme. « Pouchkine a été sacralisé, fabriqué (falsifié) par un culte séculaire qui puisait malgré tout sa force émotionnelle aux sources du zèle religieux. Autour de la figure de Pouchkine, toute une vision du monde a été élaborée, un univers en noir et blanc, nettement divisé en héros et crapules, éthiquement définis en fonction de Pouchkine et destinés à servir à sa validation politique par leurs propres convictions[112] », écrit, dans l'introduction à l'édition américaine du livre de Siniavski, la traductrice et chercheuse Catharine T. Nepomnyashchy. On comprend facilement pourquoi non seulement le dissident, mais aussi le grand admirateur de Pouchkine qu'est Andreï Siniavski n'admettait pas la légende canonisée du poète, ni la métamorphose de son œuvre en ode nationale sacrée. « De Pouchkine, écrit C.T. Nepomnyashchy, le lecteur moyen ne connaissait que l'image la plus répandue – la plus étroitement liée à la mythologie officielle. C'était le Pouchkine dont tout enfant soviétique apprenait les vers par cœur dès qu'il allait à l'école, sinon avant, et dont la biographie, réduite à un simple catéchisme, représentait un des éléments obligatoires du *curriculum* scolaire. Comme dans toute l'éducation humaniste soviétique, l'accent était mis sur la connaissance par cœur des textes canoniques – favorisant les œuvres de Pouchkine qui pouvaient facilement corroborer son image officielle – et sur l'interprétation canonique de ces textes[113]. »

Récupérer l'immense artiste qu'était Pouchkine demandait un travail de décapage qui éliminât les nombreux maquillages imposés à son œuvre. Siniavski ne craint pas la vérité et c'est seulement ainsi qu'il éclaire la réelle, l'exceptionnelle personnalité du grand poète : « Pouchkine se débarrassa progressivement, et sans exception, de toutes les missions pensables dont on charge ordinairement l'art et ouvrit la voie à une vue

totalement négative de la poésie selon laquelle “par sa nature supérieure et libre, elle se doit de n’avoir d’autre but qu’elle-même”. “Mais comme cet art est libre et n’obéit qu’au mouvement fugitif d’un libre sentiment” (ainsi que Pouchkine définissait l’inspiration), il accoutume de fuir toute étreinte trop poisseuse quand bien même il s’agirait des bras des admirateurs du beau, et a du mal à se loger dans ses propres – et pures – définitions », conclut Siniavski[114].

Ce n’est pas un hasard si c’est en prison que Siniavski commença ses « promenades » iconoclastes avec son Pouchkine adoré, pendant les sept ans de condamnation aux travaux forcés pour « agitation antisoviétique », en transcrivant des fragments de son étude dans les lettres adressées à sa femme et ainsi les communiquant au monde extérieur à sa cellule. Ce qui était encore une « agitation antisoviétique », et même de plus grande envergure, comme le prouve l’effet de son ouvrage dans la période postsoviétique actuelle.

En Occident, « *où l’on aime démolir toutes les réputations, même les légitimes, même les justifiées** », comme le disait Cioran, on considéra le livre comme un travail original et scrupuleux destiné à rétablir la vraie réputation d’artiste de Pouchkine et non à la ruiner. « Brillant, stimulant, motivant », écrivait T.J. Bynion dans la *London Review of Books* (26 mai 1994). « Une attaque ardente et indignée contre le philistinisme sous toutes ses formes », affirmait Susan Sontag sur la quatrième de couverture. « D’après nos critères, il n’y rien de scandaleux chez Siniavski. Chacune de ses phrases est pleine de discernement et de bon sens », précisait John Bayley dans le *Times Literary Supplement* (4 mai 1994).

Les normes russes, sans doute plus liées à la souffrance et aux illusions selon lesquelles l’écrivain apparaît toujours comme un prophète et un éducateur, suscitèrent d’autres réactions. Dans un article intitulé « Un phénomène de l’émigration », le célèbre Igor Chafarevitch, auteur du scandaleux ouvrage *Russophobie* (1989) – sorte de manifeste anti-occidental, antilibéral et antisémite, dans lequel le grand peuple russe se voit assiégé par une minorité allogène, alliée au démoniaque Occident, impatiente de ruiner la saine tradition religieuse du peuple afin de détruire la nation russe –, suggérait aux lecteurs de demander que Siniavski soit mis hors la loi, tout comme les islamistes fondamentalistes l’avaient fait pour

Salman Rushdie. Ce n'était pas vraiment une condamnation à mort, comme dans le cas de Salman Rushdie, mais Siniavski était placé dans la même catégorie[115].

En publiant son livre sous le pseudonyme d'Abram Tertz, un fameux brigand juif d'Odessa, jadis, Siniavski avait osé un double défi : un nom juif et une critique de Pouchkine. Le nom rappelait aux lecteurs que l'auteur avait été lui-même condamné par les autorités parce qu'il lisait et écrivait des livres interdits. Mais il rappelait aussi le destin du juif, si semblable par de nombreux aspects à celui de l'artiste. Marina Tsvetaeva avait affirmé un jour que, « dans ce monde on ne peut plus chrétien, les poètes sont juifs ». Évoquant la conception de Bakhtine sur l'art du carnaval, qu'il considérait comme applicable à l'art en général, Siniavski confiait que ce nom provocant d'Abram Tertz était, en réalité, « un exemple de déguisement carnavalesque », de métamorphose clownesque[116]. Alexandre Soljenitsyne vit dans le « jeu puéril » du livre de Siniavski le sacrilège spécifique d'un émigrant et « nihiliste esthétique » attaquant, à travers Pouchkine, l'Autorité en soi, le fondement de la société[117]. D'autres écrivains encore, en Russie ou en exil, considérèrent comme inadmissible cette approche iconoclaste d'une icône littéraire « égale aux icônes de l'Église ».

De nombreux et virulents critiques de Siniavski soulignèrent comme une circonstance aggravante la crise morale traversée par la Russie et tout l'est de l'Europe après le communisme. Que le texte iconoclaste de Siniavski soit publié à un moment aussi néfaste apparaissait aux yeux de la plupart comme un facteur supplémentaire de culpabilité. En janvier 1990, à la télévision soviétique, un critique estimait que le scandale était dû, en fait, davantage au contexte qu'au texte proprement dit : « c'est le moment choisi pour la publication qui était surprenant[118] ». Quel était ce contexte ? « Pouchkine est un des derniers saints qui restent à notre peuple en cette époque tragique du point de vue spirituel. »

L'éditeur de la revue *Literatournaïa Rossia* exprima un point de vue similaire dans un débat à la Columbia University de New York, en mai 1990 : « Quand tout ce qui est sacré est foulé aux pieds, quand il n'y a plus ou si peu d'icônes, Pouchkine est une des rares qui reste. Une icône comparable à celles de l'Église » (« *When all these holy things are trampled, when there are no more icons or very few, Pushkin is one of those*

icons. He is an icon equal to the icons of the Church[119] »). Et un écrivain russe contemporain, voyant dans la conjoncture actuelle « un attentat perpétré une fois de plus contre la Russie », trouvait naturel et explicable le fait que l'étude de Siniavski « ait fait l'effet d'une bombe »[120].

Le souci des problèmes sociaux et moraux a toujours fait partie de la tradition intellectuelle russe. Il servait d'excuse à la presse russe d'aujourd'hui pour le scandale provoqué par Siniavski, lui qui, en restituant au pays le Pouchkine réel, semblait couper le grand poète de cette tradition.

*

En Roumanie, l'image de l'écrivain « pur artiste », appartenant à l'élite, loin du bruit et du *vulgum pecus*, est au contraire acceptée et même admirée. L'engagement social et politique tout comme la problématique morale semblent, au contraire, ennuyeux, voire suspects et même, parfois, nuisibles à la création. La créativité se concentre, habituellement, sur la réalisation esthétique, l'élévation spirituelle, et laisse entrevoir une certaine distance condescendante par rapport à la réalité immédiate. Beaucoup d'intellectuels roumains ont l'air plus fiers que contrariés de se voir projetés dans les hautes sphères d'une sérénité imperturbable. Le public s'indigne souvent quand la biographie mouvementée de tel ou tel homme de culture notoire révèle que celui-ci, au lieu de s'enfermer dans la tour d'ivoire de ses livres et de ses projets, s'est vivement intéressé au destin de sa nation, prêt à militer dans le champ politique de son temps et, en général, en compagnie fort peu honorable.

Ce débat, bien qu'il parte de prémisses différentes de celles de Siniavski dans le cas de Pouchkine, peut tout de même provoquer des réactions tout aussi violentes. C'est ce qu'a prouvé la publication, en Roumanie, de mon essai sur les mémoires de Mircea Eliade, qui rappelait son engagement politique d'extrême droite dans les années 30[121].

Le cas Eliade est, certes, très différent de celui de Pouchkine. Mon texte s'attachait en fait seulement à la biographie et aux écrits autobiographiques d'Eliade et non à son œuvre. Eliade est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages (prose, théâtre, essais, recherches sur les mythes, etc.), de milliers d'articles culturels, scientifiques, politiques, etc., et il est surtout célèbre pour son *Histoire des croyances et idées religieuses*. Ses

trois petites années d'activité journalistique et sa dizaine d'articles légionnaires pourraient paraître mineurs, s'ils n'intervenaient pas dans une problématique plus vaste de la culture roumaine ni ne se trouvaient mêlés à une tragédie humaine globale qui a modifié les critères de référence de l'histoire moderne. Je pense aux répercussions d'hier et d'aujourd'hui du nationalisme et de l'extrémisme, culminant dans l'Holocauste, mais aussi à celles de la pensée « totalitaire » en général, que ce soit de droite ou de gauche et à la « crise » de l'intellectuel et de sa mission.

Les textes légionnaires de Mircea Eliade entre 1935 et 1938 ne sont pas étrangers à la durable tentation nationaliste dans la culture roumaine de certains de ses prédécesseurs, qu'il admirait (Eminescu, Haşdeu, Kogălniceanu, etc.) et dont il voyait les idéaux incarnés par la Garde de fer qu'il soutenait en écrivant des articles, et en faisant de la propagande pendant les élections. Ses textes légionnaires cessent en 1938, quand la presse légionnaire est interdite en Roumanie, mais ce que nous savons d'Eliade dans les années qui ont immédiatement suivi ne contredit pas, pour l'essentiel, ses options politiques antérieures : son activité pronazie à l'ambassade roumaine de Londres et plus tard de Lisbonne, le livre consacré au dictateur Salazar. Admirant « la forme chrétienne du totalitarisme » dans le Portugal de ces années-là, Eliade explique complaisamment, avec une terminologie proche de la propagande légionnaire, que « l'État salazarien, un État chrétien et totalitaire, est fondé avant tout sur l'amour »[122].

Après la défaite du nazisme, la lecture de son orientation politique est, assurément, plus complexe. Le fait qu'il soit cité en 1954 comme « personnalité » auprès des commandants, sénateurs et instructeurs légionnaires dans un « communiqué » du mouvement légionnaire en exil (connu sous le nom d'« Acte de Majadahonda[123] ») est peut-être une survivance du passé…

Après la guerre, il était vraiment risqué de persévérer dans l'expression publique de convictions anciennes ; mais les renier était possible, opportun, nécessaire. Une explication claire s'imposait, une démarcation nette par rapport au passé. Malheureusement elle n'eut jamais lieu. Cette lacune entretient des incertitudes sur l'évolution d'Eliade après la guerre. Certaines affirmations ambiguës, voire nostalgiques, dans ses nombreux écrits

autobiographiques, ne firent rien pour dissiper les interrogations relatives au chapitre légionnaire dans la vie de l'érudit. La renaissance du nationalisme dans l'Europe de l'Est post-communiste ranimait les confusions et les pièges anciens. J'ai écrit et publié l'essai sur Eliade précisément en cette période de « transition » post-communiste. Le nationalisme en cette partie du monde devenait une arme importante dans la conquête de l'électorat et cherchait sa légitimité dans les écrits d'illustres prédécesseurs, présentés comme les nouvelles icônes de la propagande. Ce n'est pas un hasard, par exemple, si dans ces années de l'après-Ceauşescu en Roumanie, un parti comme Mişcarea pentru România[II], qui se déclarait l'héritier de la Garde de fer, demandait à ceux qui voulaient en devenir membres de passer un examen sur l'œuvre d'Eliade et sur celle d'autres érudits, d'orientation politique semblable. Pour ceux qui ne la connaissaient pas ou ceux qui voulaient l'oublier, il fallait insister, pensais-je, sur la tragédie qu'avait provoquée l'option nationaliste, signaler les différences mais aussi les similitudes avec la catastrophe communiste plus récente qui accaparait le débat public, ce qui n'avait rien de surprenant.

L'essai « *Felix culpa* » traitait de l'« amnésie » persistante d'Eliade quant à son engagement politique pendant les années de l'entre-deux-guerres, de son étrange évocation, vaguement nostalgique, dans ses derniers écrits avant sa mort, de « l'heureuse faute » de sa jeunesse. Le texte ne regardait, comme je l'ai dit, que ses écrits autobiographiques… Nullement négligeables dans la mesure où Eliade lui-même jugeait importante non seulement son œuvre mais aussi sa vie, à laquelle il avait consacré successivement des volumes de mémoires ou de journal. Mes souvenirs de l'époque où la Roumanie soi-disant socialiste « politisait » tout expliquent peut-être, du moins en partie, que je me sois limité aux ouvrages autobiographiques et que j'aie ignoré, à bon escient, la relation biographie-œuvre politique-œuvre littéraire ou scientifique (une analyse qu'ont cependant entreprise des chercheurs comme Edmund Leach, Ivan Strenskim ou récemment Daniel Dubuisson qui a aussi critiqué le fait que je refuse le lien entre l'œuvre et le journalisme militant).

Les arguments de ceux qui firent l'éloge de « *Felix culpa* » ne furent guère différents à l'Est et à l'Ouest. Ce sont les objections qui divergèrent.

De nombreux lecteurs américains jugèrent l'essai trop modéré, trop subtil, excessivement nuancé. De telles objections sont pourtant loin de l'interprétation stupéfiante d'un journal comme le *Los Angeles Times*, qui considérait que je présentais « avec sympathie » le nationalisme d'Eliade[124].

La publication de « *Felix culpa* » en Roumanie, en 1992, éveilla de prévisibles passions militantes. Bien que j'eusse limité mon objet à des faits et des témoignages attestés, le public ne paraissait nullement disposé à les admettre. L'héritage de la tradition nationaliste avait été occulté et manipulé par les communistes pendant plus de quarante ans. Le nouveau nationalisme se présentait auréolé de mystère et de martyre à un public en pleine crise d'identité, avide d'une nouvelle mythologie communautaire.

Discuter des valeurs et des excès du nationalisme semblait à certains « un luxe de la mémoire ». Il était préférable d'idolâtrer les figures « emblématiques » d'érudits affiliés autrefois à l'extrême droite, destinés à devenir les nouveaux pères parfaits des masses, orphelines après l'effondrement de la société paternaliste socialiste. Exprimer des doutes sur la pureté de leur vie devenait un outrage, une provocation grossière, malveillante et inacceptable. Dévoiler les horreurs du communisme était sans aucun doute urgent, mais cela remplissait aussi un rôle d'exorcisme compliqué. En 1945, le parti communiste roumain ne comptait qu'un millier de membres. En 1989, il avait atteint le plus gros pourcentage de l'Est, avec à peu près quatre millions de membres, parmi lesquels on aurait eu du mal à trouver encore un millier de véritables communistes… Un vaste débat exhaustif sur le totalitarisme de gauche et de droite, c'est-à-dire sur les horreurs du nationalisme et du communisme autochtones, semblait déplacé pour ceux qui venaient d'être délivrés de la dictature et attendaient avidement de nouvelles illusions protectrices. *Sans l'enfer, point d'illusions**, disait Cioran…

En 1992, en Roumanie, la publication de « *Felix culpa* » fut perçue comme un blasphème contre les grandes valeurs nationales. L'explosion en chaîne de l'indignation, avec ses prévisibles retombées antisémites, étouffa les rares voix ayant essayé de défier l'hystérie générale. Le scandale allait se ranimer ultérieurement, par de nouvelles distorsions : une exploitation

carnavalesque inventive, inépuisable du blasphème… On ne renonce pas facilement aux plaisirs de ce genre.

Parmi les belliqueuses déclarations patriotiques de 1992, on pouvait lire des professions de foi du type de celle publiée par *România Mare*, le journal de la vedette parlementaire C.V. Tudor, l'ancien barde du couple Ceauşescu : « Oui, messieurs, nous nous battons pour sacraliser Mircea Eliade…, nous nous battons pour réhabiliter le Maréchal Antonescu, le Président Ceauşescu[125]. »

Mais les vulgaires rhéteurs nationalistes et communistes ne furent pas les seuls à se sentir offensés. À en juger d'après les réactions de la presse, « *Felix culpa* » irrita bon nombre d'intellectuels, même parmi les professionnels de la lecture et de la critique. Les invectives pittoresques ne manquèrent pas non plus dans la « presse démocrate[126] ». Ainsi que le notait le critique littéraire Mircea Iorgulescu : « Quand cet essai a été connu en Roumanie, Norman Manea a provoqué la coalition brusque et certainement spontanée de personnes, personnalités, publications et institutions qui, par ailleurs, étaient – ou donnaient l'impression d'être – des adversaires irréductibles. On a sonné la mobilisation générale et, par voie de conséquence, N.M. s'est retrouvé propulsé presque unanimement au rang de scélérat qui attente aux "grandes valeurs" de la culture roumaine » (*Dilema*, 21-27 mai 1993).

Au printemps 1992, dans trois numéros successifs de l'hebdomadaire *22*, le Groupe de dialogue social, un noyau d'intellectuels de l'opposition, fit précéder la publication de « *Felix culpa* » de quelques mots du rédacteur en chef adjoint, qui qualifiait le texte de « tolérant, plein de nuances et de subtilité[127] ». Mais lors de la parution de la dernière partie de l'essai, c'est-à-dire trois semaines à peine après cette élogieuse présentation, l'hebdomadaire bucarestois d'opposition se voyait contraint de préciser que le texte sur Eliade avait surtout soulevé « des réactions de désapprobation et d'indignation[128] » : d'hystériques et anonymes coups de téléphone de menaces, des voix patriotiques avertissant ceux qui se rendaient coupables de la publication d'un tel blasphème qu'ils devraient rendre des comptes « quand viendra[it] l'heure du jugement ». Il s'agissait aussi, précisait la revue *22*, de la réaction de personnalités culturelles, « des hommes d'un certain poids dans notre vie publique », identifiés, sans être

nommés, comme « des intellectuels roumains qui croient à la conspiration universelle judéo-maçonnique ». Ceux-ci n'étaient pas seulement indignés par le texte, ne se contentaient pas de le désapprouver, mais prétendaient, ainsi que le rapportait le rédacteur en chef adjoint de *22*, que la publication de cet essai aux États-Unis voulait en fait « obscurément démontrer à certains cercles de l'étranger que les Roumains sont racistes, antisémites, chauvins ».

Rien d'étonnant à ce que les publications extrémistes aient confirmé les attentes des « cercles mondiaux » hostiles à la Roumanie. Les réactions générales de la presse roumaine, y compris celle de l'opposition, celle strictement culturelle, etc., semblaient cependant offrir, elles aussi, « le prétexte » hostile attendu à l'étranger.

À la différence des réactions russes au livre de Siniavski sur Pouchkine, les réactions roumaines à l'essai sur Eliade valent la peine d'être lues autant dans la presse démocrate et culturelle que dans la presse nationaliste, bien trop grossière et vulgaire. L'explication serait-elle, peut-être, justement la différence entre une culture traditionnellement « engagée », obsédée par l'éthique et le social comme l'est la culture russe, et une culture séduite par les délices de l'ambiguïté, du jeu esthétique subtil et codifié, comme semble être souvent la culture roumaine ? Une intervention originale de dernière heure dans le débat, due à un critique littéraire roumain et publiée sous forme de feuilleton en 1993-1994, sous le titre « Mircea Eliade et ses détracteurs »[129], dans la revue *Luceafărul* de Bucarest, situait les « détracteurs » d'Eliade parmi les gauchistes de toutes sortes, les assimilant aux homosexuels, aux juifs et aux exilés. « *Felix culpa* » participerait, en fait, d'une vaste conspiration américaine, destinée à occulter la culpabilité des États-Unis envers les Indiens, les Noirs, et les Vietnamiens, en focalisant l'attention générale sur l'Europe, et sur la grande culpabilité européenne, l'Holocauste. Ainsi donc, une vaste opération de diversion multiforme chercherait sans cesse à découvrir et à inventer d'autres antisémites célèbres pour les nouvelles archives et les musées de l'Holocauste, surgissant partout en Amérique. « *Felix culpa* » faisait partie d'une conspiration mondiale et l'exilé N.M. n'avait fait que témoigner sa fidélité à son pays d'adoption.

*

Le nom de Salman Rushdie ne fut mentionné qu'une seule fois dans la longue campagne de presse roumaine contre l'essai sur Eliade, mais le carnaval atteignit des sommets avec une première inédite : le lancement du couple Rushdie-Eliade, sanctifiés de façon simultanée et solidaire, dans une stupéfiante opération de double déformation. Salman Rushdie, dont *Les Versets sataniques* provoquèrent la fureur doctrinaire des fondamentalistes islamiques, et Mircea Eliade, dont les dogmatiques textes politiques correspondaient parfaitement aux canons fondamentalistes d'un mouvement extrémiste totalitaire qui se prétendait chrétien-orthodoxe[130] !… En dépit de manipulations extravagantes, invoquer le nom de Rushdie n'était quand même pas tout à fait déplacé, à propos de l'outrage commis par l'étude de Siniavski sur Pouchkine ou par l'essai sur les textes politiques et autobiographiques d'Eliade. En définitive, le grand scandale Rushdie partait d'une « affaire littéraire », provoquée par un exilé – tout comme les deux autres, incomparablement plus limitées et « locales », citées plus haut. Et, comme pour celles-ci, il avait donné lieu à une comparaison significative entre la définition et la perception du « blasphème » dans les sociétés restées longtemps fermées et celles qui fonctionnaient depuis longtemps comme des sociétés ouvertes, démocratiques.

Lors de sa parution, *Les Versets sataniques* ne choquèrent pas l'Occident. Quand l'auteur du roman fut condamné à mort par le dictateur iranien Khomeiny, le Monde Libre, bien entendu, le défendit avec ferveur au nom des droits fondamentaux de l'homme et des principes démocratiques. L'Est « (encore) socialiste » se taisait[131]. L'étude de Siniavski était considérée dans la presse occidentale comme une recherche approfondie et intéressante, parfaitement légitime et de réelle utilité. Les lecteurs occidentaux virent, dans mon essai sur l'engagement politique d'Eliade dans les années 30, et sur l'évocation ambiguë de cette période dans ses mémoires, une réflexion critique sur la culpabilité de l'intellectuel séduit par des adhésions extrémistes. Les auteurs de ces textes – des écrivains exilés à l'Ouest, donc des produits hybrides de l'appartenance et de l'aliénation, pionniers-cobayes en quelque sorte de l'expérience de la modernité que connaissaient leurs pays d'origine – eurent le triste privilège de vivre à leurs dépens les conflits moraux, historiques, psychiques, culturels, religieux que subissent maintenant leurs patries.

« *Felix culpa* », loin de stimuler une analyse profonde et lucide de la responsabilité de l'intellectuel complice de l'extrémisme politique, fut rejeté comme une insulte à la nation roumaine. On perçut le livre de Siniavski sur Pouchkine comme une sorte de vandalisme intellectuel, destiné à séparer les masses de leur poète national sacré, un outrage à la mission messianique de la grande littérature russe, fierté et âme de la nation. Le roman de Rushdie, bien qu'étant une œuvre de fiction, ne fut pas accepté en tant que tel, pas même par le clergé occidental ; il devint le prétexte d'une fanatique incitation au crime, entretenue par les militants fondamentalistes de l'Islam. Le démoniaque « désordre » démocratique, la liberté de douter et de débattre, le pragmatisme et la diversité sont des dangers mortels aux yeux des théocrates de l'Islam, tout comme les provocations destinées à saper la cohésion ethnique semblent intolérables à ceux qui, dans les anciens pays communistes, croient à l'autorité paternaliste de la Nation.

Dans tous les cas mentionnés, l'exercice intellectuel normal, qu'il se concentre sur les questions morales, la recherche esthétique, la création épique, était élevé au rang de blasphème pour la seule raison qu'il défiait la routine et les conventions du confort spirituel. En fin de compte le blasphème est, comme le dit David Lawton, un spécialiste en la matière, « *an orthodox way of demonising difference, in order to perpetrate violence against it* ». Si le blasphème peut être vu comme « *a discourse that includes those who purport to be offended by it* », alors il n'est pas étonnant que « *literature, representation and reading are potentially blasphemous*[132] »[III].

La diabolisation de la différence est assez commune, mais la « carnavalisation » noire, aveugle, fanatique peut mener jusqu'au crime (cas de Rushdie). Les statistiques du PEN Club montrent qu'en 1993 quatre-vingt-neuf écrivains étaient assassinés dans le monde, cent cinquante se trouvaient en prison et deux cent seize en cours d'enquête. On enregistrait neuf cents cas d'écrivains persécutés en 1994.

Étranger au dialogue, le blasphème implique la simplification, l'intransigeance. L'impact du blasphème est renforcé dans les sociétés fermées, autoritaires. Dans le silence de la soumission et la rigueur du dogme, le signal d'alarme du danger remplit brusquement le vide : ennemi signalé. Le blasphème retentit comme un coup de tonnerre apocalyptique, le

hurlement de ceux que l'horreur a foudroyés. Tout ce qui contrarie le canon communautaire devient blasphème.

Une manipulation et une surveillance attentives permettent aux autorités d'entretenir à tout prix l'illusion narcissique de l'homogénéité et de la cohésion. Tout ce qui est étranger ou inhabituel devient dangereux, doit être nié, anéanti, au nom de l'idéal de la parfaite cohérence. Nous pourrions répéter avec Cioran « *sans l'enfer, point d'illusions** » à propos de bien des particularités des systèmes politiques et sociaux fermés, autoritaires, y compris pour les pays passant d'une société fermée à une société ouverte.

Il se peut que la souffrance renforce la foi et le pouvoir des illusions. Le résultat s'avère souvent si affligeant qu'il semble être un éloge involontaire du scepticisme.

*

Dans une société fermée, autoritaire, le blasphème est obsessionnel, il sert la cohérence artificielle imposée par le système et la « carnavalisation » en attise les conséquences oppressives. Beaucoup de pays arabes, la Corée du Nord, l'Iran et bien d'autres exemples sont emblématiques. Dans une démocratie pluraliste et centrifuge, le blasphème se dilue rapidement ; le carnaval se développe, généralement sous les formes frivoles, distrayantes qu'impose la consommation populaire. La conquête de libertés individuelles toujours plus grandes et l'acceptation de la diversité annihilent, pratiquement, les risques de blasphème. Sur le marché culturel occidental, si varié, un cas Rushdie serait difficile à imaginer. Quelle que soit la dimension anticonformiste, iconoclaste, hérétique, indécente, provocatrice du livre, de l'œuvre plastique ou musicale, du ballet, de la photographie, du film, l'émancipation de la pensée et du goût va de pair avec une tolérance accrue et une indifférence de plus en plus générale.

La nostalgie de la cohérence, de la cohésion communautaire reste pourtant vive même dans les démocraties modernes, sinon dans toute la société, du moins au niveau des groupes fermés. Le narcissisme communautaire génère suspicion et culte ; les formations sectaires reproduisent de façon stupéfiante le modèle totalitaire. La technique du contrôle mental, l'absolutisme du pouvoir, les scénarios apocalyptiques,

l'exaltation de type mystique allant jusqu'aux crimes rituels sont les caractéristiques néfastes de bien des groupes fermés d'une société ouverte. Les neuf cents suicidés de Guyane en 1978, les quatre-vingts morts après l'attaque brutale et stupide des autorités américaines contre la secte des davidiens à Waco (Texas) en 1993, les quarante-huit morts dans les châteaux suisses de l'Ordre du Temple solaire en 1994, ne sont que la partie visible et sensationnelle de phénomènes plus obscurs de pathologie sociale. Le nombre croissant de milices et de tribunaux « communautaires » aux États-Unis fait partie de ce phénomène.

Les illusions et les chimères peuvent créer un enfer. Plus d'un se demande si la multiplication inquiétante aux États-Unis des cas de « mémoire refoulée », par exemple, cités dans de nombreuses informations sur les enfants violés, ne ressemble pas d'une certaine façon à la chasse aux sorcières des siècles passés. La psychose déclenchée par les séries de « *child abuse* » chez des personnes instables et fragiles se manifestait souvent par l'obsession du satanisme, la recherche détournée d'une cohérence et d'une autorité à travers une croyance. « *Une religion est une secte qui a réussi** », disait Ernest Renan. Isolées et fermées, les sectes ont des visions militantes.

Dans une société ouverte, la libre manifestation des frustrations et des illusions est parfois stimulée de façon carnavalesque par le simplisme des débats politiques. On ne sait pas ce qui est le plus étrange et le plus ridicule quand sont soulevés de graves problèmes, par exemple, l'éducation des jeunes, la violence, la drogue, l'initiation sexuelle précoce. La droite chrétienne croit qu'en réintroduisant la prière à l'école on réduira la violence, la gauche libérale ne paraît pas choquée à l'idée d'apprendre aux adolescents à se masturber. Dans la cacophonie souvent accablante de mauvais goût et d'ingénuité culturelle, on perd plus d'une fois l'occasion d'une vraie confrontation d'opinions. Mais la supériorité de la société ouverte apparaît nettement dans les situations critiques. Les officiels n'arriveront jamais, espérons-le, à museler toutes les voix par l'intimidation. Abolir le dialogue dans une démocratie représente un danger toujours inférieur à celui de la médiocrité. Les valeurs éphémères prolifèrent ; rien d'étonnant à ce que le résultat en soit l'inconsistance. L'individualisme, la compétition, la libre confrontation entretiennent une forte affirmation de soi qui mine le centralisme et l'absolutisme, fondement

d'une société fermée et que l'on observe aussi, mais rarement, lors des crises extrêmes, dans la société démocratique.

En s'ouvrant progressivement à des désirs personnels toujours plus nuancés, en acceptant, peu à peu, des particularités humaines qui atteignent parfois l'extravagance, la démocratie du capitalisme tardif tolère l'outrage, et ainsi en atténue les effets. Le blasphème intervient dans des zones limitées, à l'intérieur des groupes sectaires. Dans l'ensemble de la société – une société non seulement ouverte, mais aussi de plus en plus hétérogène –, le blasphème ne peut plus avoir d'écho que sous forme de scandale. Scandale instantané, transformé en carnaval par la publicité et les canaux de diffusion pour le grand public, et réduit à un simple produit de routine. Mais le danger n'est pourtant pas totalement exclu de voir la tendance à l'idolâtrie et à la répression atteindre aussi les gouvernants.

Si le pouvoir du blasphème devient négligeable, le champ du carnaval, en revanche, s'étend immensément. Libérée de l'obsession du blasphème, la société n'a cessé de s'ouvrir, par compensation, à d'innombrables formes de carnaval, des gens ordinaires « se confessent » en public devant des millions de téléspectateurs dans d'incessants « talk-shows », sur n'importe quoi, avec larmes, rires et applaudissements, ce qui était scandaleux devient simple ragot planétaire, associant de façon grotesque l'insolite et la farce, la vulgarité et la souffrance, l'intimité et la bêtise, l'authenticité et la parodie, l'exhibitionnisme et les frustrations. La consommation pantagruélique de télévision – piège omniprésent et omnipotent de la trivialité – réduit la Babel terrestre à une gigantesque foire de village. La réalité « télévisée » devient une « proto-réalité » autodévorante, sans laquelle le réel n'existe pas. La sélection est dure, le brouillage assourdissant, les images volatiles ; seul demeure, souverain, l'éphémère. La compétition pour attirer l'attention, pour franchir la barrière de l'audience, devient cruciale et sauvage. Le procès de la vedette O.J. Simpson, accusé d'un crime atroce, retenait bien plus l'attention que le discours du Président américain sur l'état guère florissant de l'Union. On peut se demander à quelle culture appartiennent tous ces événements quotidiens et à quelle culture ils s'opposent. Tous les jours, les informations sur des gens qui s'agitent pour leurs droits, pour la reconnaissance, la vengeance ou la célébrité prouvent un renoncement de plus en plus cynique au dialogue. Choisie au hasard, n'importe quelle information de ce genre illustre l'hystérie carnavalesque

du monde d'aujourd'hui. Le fanatisme, pas forcément religieux ni anti-religieux, libère d'une immense frustration. Alors que dans la culture se perd, de plus en plus clairement semble-t-il, « *the insistence of ideal*[IV] » (ce que George Steiner appelait, autrefois, « le chantage à la perfection » – « *the blackmail of perfection* »), cette confrontation souvent tendue, toujours contradictoire mais profonde, entre la spiritualité religieuse et la spiritualité de la culture. On perd peut-être davantage encore, voire l'essentiel. On perd la conscience de l'énormité, et on accepte, en fait, une cohabitation routinière avec elle. L'énormité toujours susceptible d'être acceptée, dépassée, banalisée, semble devenir indispensable. Impossible d'estimer les effets destructeurs de la disparition de tout critère, de toute limite, impossible de les arrêter.

Les horreurs du XX^e^ siècle n'ont pas seulement marqué « la mort de Dieu »… Ainsi que le notait George Steiner dans le même texte : « On a longuement épilogué sur la solitude et l'affolement de l'homme après que le paradis eut disparu des croyances actives. Nous n'ignorons rien du vide indifférent des cieux, de la terreur qu'il fait naître. Mais la perte de l'enfer […] n'a pas laissé, pour l'esprit occidental, une lacune effarante dans les coordonnées de l'espace et de l'esprit […]. N'avoir ni paradis ni enfer c'est se retrouver intolérablement privé de tout, dans un monde absolument plat. Des deux, l'enfer est apparu comme le plus facile à reconstituer […]. En quête d'un enfer, nous avons appris à l'édifier et à le faire fonctionner sur terre[133]. »

Plutôt un monde du carnaval qu'un enfer trop parfait. Un carnaval aspirant, en vain, au blasphème. Sur le grand marché libre et carnavalesque du monde moderne, rien ne paraît digne d'intérêt s'il n'est pas scandaleux, rien n'est assez scandaleux pour être mémorable.

Un monde imparfait, certes. Ses citoyens ont suffisamment de raisons d'être mécontents et inquiets. Parfois, ils reçoivent une étrange confirmation des privilèges dont ils jouissent quand ils voient les exilés, toujours plus nombreux, venir vivre parmi eux. La majorité de ces nouveaux venus ont connu l'homme captif, dans le noir carnaval de la tyrannie, avant de contempler l'homme libre et le carnaval, pas toujours joyeux, de la liberté. *Sans l'enfer, point d'illusions**… Leur vie garde la mémoire d'une utopie perverse et fermée dans laquelle l'individualité elle-

même était un blasphème. Les exilés qui vivent en Occident connaissent l'alternative au spectacle, souvent stupéfiant, de l'homme en liberté, l'immense différence entre une société fermée, déformée par la terreur et la misère, et une société ouverte, déformée par la compétition égoïste et la publicité triviale, entre un collectivisme manipulé et un individualisme assimilé de longue date. C'est le totalitarisme, non la démocratie, qui a provoqué l'Holocauste et le goulag, le génocide cambodgien et chinois ; le fanatisme ethnique et religieux a provoqué la tragédie de Bosnie et provoque maintenant des désastres mondiaux. Après la défaite du fascisme et l'effondrement du communisme, la société ouverte connaît elle aussi une crise profonde, confrontée aux érosions intérieures et aux sinistres agressions extérieures. La démagogie, la censure, la bigoterie, le cynisme, sous des étiquettes différentes, survivent aussi sur le marché du Monde Libre. Bien des enclaves sinistres rappellent l'obscurité des autocraties de tout genre.

Les exilés ne sont pas les seuls, aujourd'hui, à reconnaître les dangers du despotisme manipulant l'utopie et la terreur. L'homme occidental est, maintenant, leur semblable, comme ils sont, eux aussi, ses semblables.

Nous savons tous, aujourd'hui, que jouer avec l'enfer et les illusions n'est pas le meilleur moyen d'éviter l'enfer et de dépasser les coûteuses illusions.

Traduit par Marily Le Nir

NOTES

109 . « Lettre d'Emil Cioran à Wolf Aichelburg » du 25 février 1970, in *Euphorion*, n° 1, 1994.

110 . Cf. « Introduction » de Catharine Theimer Nepomnyashchy, à *Strolls with Pushkin*, de Siniavski-Tertz, publié par Yale University Press, New Haven, 1993.

111 . *Idem*.
112 . *Ibid.*
113 . *Ibid.*
114 . Abram Tertz (André Siniavski), *Promenades avec Pouchkine*, traduit du russe par Louis Martinez, Seuil, 1976, p. 151 et 154.
115 . Le texte d'Igor Chafarevitch est paru dans *Literatournaïa Rossia*, 8 septembre 1989.
116 . « An interview with Andrei Siniavsky », *Formations*, n° 1, 1991.
117 . Le commentaire de Soljenitsyne à la première édition en langue russe du texte de Siniavski sur Pouchkine est paru dans *Vestnik Russkogo Hrisianskogo Dvijenia*, n° 142, 1994.
118 . À propos du commentaire télévisé de Vladimir Gusev, voir C.T. Nepomnyashchy, « Andrei Siniavsky's "Return" to the Soviet Union », *Formations*, n° 1, 1991.
119 . Ernst Safonov, cité dans le texte ci-dessus par C.T.N., in *Formations*, n° 1, 1991.
120 . Il s'agit de l'auteur de prose rurale Viktor Likhonosov, que cite C.T.N. dans le même texte, *Formations*, n° 1, 1991.
121 . « *Felix culpa* », d'abord publié dans *The New Republic* (5 août 1991) et repris dans le volume *On Clowns : The Dictator and the Artist* (Grove Press, New York, 1992). La revue *22* de Bucarest a publié en traduction roumaine le texte de *TNR*, dans son n° 6, 1992.
122 . M. Eliade, *Salazar şi revoluţia în Portugalia*, Éditions Gorjan, Bucarest, 1942, p. 8.
123 . « Actul de la Majadahonda » de 1954, republié dans le nouveau journal légionnaire *Mişcarea*, de Bucarest, en mars 1993.
124 . « Dans une ambivalence qui révèle sa détermination à ne pas omettre les complexités de la vie politique, Manea hésite à adopter la démocratie populaire comme alternative claire au totalitarisme… et il présente même avec sympathie la philosophie de l'écrivain roumain Mircea Eliade, disant que la démocratie n'a pas été capable d'inspirer aux gens un esprit de fervent nationalisme » (*Los Angeles Times*, 24 mai 1992).
125 . Florian Popa Micşan, « Demolarea lui Mircea Eliade » (3), in *România Mare*, 20.
126 . Le langage grossier de la presse nationaliste et communiste (« traître », « ordure », « nain de Jérusalem ») permet une amusante comparaison avec les expressions plus élaborées et plus subtiles, mais non sans pittoresque, de la presse « démocrate » (allant de « détracteur », « Américain s'appuyant sur la Maison Blanche », « héritier de Ceauşescu » jusqu'à, tout simplement, « policier de l'esprit »…).
127 . Dan Pavel, « Cât de tolerantă este societatea deschisă ? », dans la revue *22*, n° 8, 1992.
128 . Dan Pavel, « Câteva precizii », dans la revue *22*, n° 8, 1992.
129 . « Mircea Eliade şi detractorii săi », de Cornel Ungureanu, est paru d'abord sous forme d'une série d'environ vingt articles dans *Luceafărul*, en 1993 et 1994 ; par la suite, réunis en un volume (*Mircea Eliade şi literatura exilului*, Éditions Viitorul Românesc, Bucarest, 1995, Prix de l'Union des écrivains).
130 . George Carpat-Focke, « Mircea Eliade, cultura şi inchiziţiile », dans la revue *22*, n° 12, 1992. Ce qui frappe dans ce texte, c'est la différence par rapport aux agressifs slogans ethniques et slavophiles qui condamnaient en Russie l'étude de Siniavski sur Pouchkine (vue comme un « blasphème » de type Rushdie). Le journaliste roumain inverse les termes. Il invoque au contraire Rushdie pour critiquer les motifs « essentiellement moralisants » de « *Felix culpa* », essai accusé de réflexes censoriaux (« tropisme censorial »), voire de « fondamentalisme », notamment celui qui « sape le fondement de la culture ». Selon ce journaliste roumain, ce ne sont pas les pénibles textes de propagande de Mircea Eliade dans

les années 30 qui seraient « inquisitoriaux », mais les tentatives de débattre de son cas, aujourd'hui, dans un contexte de renaissance du nationalisme en Europe de l'Est.

131 . Norman Manea, « The silence of the East Block », in *Jerusalem Post*, 5 mai 1989, et *Familia*, novembre 1998.

132 . David Lawton, *Blasphemy*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1993.

133 . George Steiner, *Dans le Château de Barbe-Bleue*, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer, © Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 66-67.

I . . Ce texte, écrit après la parution du volume *About Clowns*, en anglais, a été publié dans *World Policy Journal* (printemps 1996).

II . . Mouvement pour la Grande Roumanie. *(N.d.T.)*

III . . « Une façon orthodoxe de diaboliser la différence afin de se livrer à la violence contre elle […] un discours qui inclut ceux qui prétendent en être offensés […] littérature, représentation et lecture sont potentiellement blasphématoires ». *(N.d.T.)*

IV . . « Les exigences de l'idéal ». *(N.d.T.)*

Addenda

Incompatibilités

Dans la difficile transition vers la démocratie, les pays de l'est de l'Europe sont soumis à deux sollicitations majeures, dans un mouvement simultané *en avant – en arrière*. Le mouvement *en avant* concerne le contrat avec l'avenir : l'adaptation aux besoins socio-économiques du monde capitaliste, la reconnaissance internationale. Le mouvement *en arrière* porte sur la ré-évaluation de l'histoire pré-communiste et communiste, manipulée et falsifiée par l'idéologie et les intérêts du parti unique dans un État totalitaire.

Après 1989, cette tension fut fréquemment ressentie dans la vie quotidienne en Europe de l'Est. En Roumanie, la question de l'admission des anciens pays communistes dans l'OTAN suscita un engagement passionné pro-OTAN de presque tout le spectre politique. La promesse d'un avenir stable au sein de la communauté occidentale semblait brusquement pouvoir guérir le pays de son passé traumatique, qu'il devait plus à l'agressivité du voisin de l'Est et à la trahison de l'Occident qu'aux carences de la vie politique roumaine. Ce moment politique d'euphorie, lié à l'avenir, se superposait à la sphère culturelle, tournée alors vers le passé. Le nouveau projet d'avenir pour la Roumanie s'opposait à une mise en perspective difficile : Le *Journal (1935-1944)*[134] de l'écrivain juif roumain Mihail Sebastian.

Cette chronique des années noires du nazisme relançait le débat sur l'antisémitisme et l'holocauste roumains, sujets que d'aucuns auraient préféré ignorer. Sebastian retrace les monstrueuses années où chacun était devenu « *un rouage dans cette immense usine antisémite qu'est l'État roumain*[135] ». La vie domestique, dans sa monotonie, avec ses lectures, ses amours, la pauvreté, les rencontres amicales, met en relief la brutalité et la peur. Dans le monde décrit par Sebastian, le quotidien semble prêt à chaque instant à attiser d'énormes quantités de cruauté. De ce point de vue, le *Journal* de Sebastian ressemble à l'imposant journal des années 1933-1945 de Victor Klemperer[136], dont la publication secoua l'Allemagne. Ces événements éditoriaux très tardifs en Europe de l'Est, où la période nazie reste figée dans les clichés de l'époque communiste, apportent des témoignages sur l'existence de tous les jours du juif « assimilé », attendant la mort, du monde auquel il croyait appartenir. Sebastian, styliste élégant, aux thématiques admirablement variées, fait preuve d'une expressivité littéraire et d'une lucidité supérieures à celles de Klemperer. Son *Journal* offre une analyse toute en nuances de la vie érotique et sociale, un journal juif, un journal de lectures et un autre, extraordinaire, de mélomane. Mais c'est surtout le journal de la « rhinocérisation » d'intellectuels roumains de premier ordre que Sebastian considère comme ses amis : Mircea Eliade, E.M. Cioran, Constantin Noica, Camil Petrescu, écrivains et penseurs hypnotisés par le nationalisme de l'extrême droite et par le délire de la « révolution réactionnaire » fasciste et nazie en Europe.

Ce terme étrange vient d'une célèbre pièce – *Rhinocéros* – d'Eugène Ionesco, farce allégorique sur l'incubation et l'apparition du fanatisme, sur « *la naissance d'un totalitarisme qui grandit, se propage, conquiert, transforme un monde et le transforme totalement, bien sûr, puisqu'il est totalitarisme* [137] ». Le dramaturge définit sa pièce comme l'histoire d'une « *contagion idéologique* ». Il est l'un des rares personnages admirables du *Journal* de Sebastian, un ami avec lequel, même en des temps difficiles, l'auteur a partagé le refus de la tentation totalitaire, de gauche comme de droite. Eugène Ionesco a lui-même décrit, de façon mémorable, l'atmosphère du Bucarest de cette époque. « *Les professeurs de faculté, les étudiants, les intellectuels devenaient nazis, Gardes de fer, les uns à la suite des autres. […] De temps à autre, l'un de nos amis disait : "Je ne suis pas*

du tout d'accord avec eux, bien sûr, mais sur certains points, pourtant, je dois reconnaître que, par exemple, les juifs…", etc. Et c'était le symptôme. Trois semaines ou deux mois plus tard, cet homme devenait nazi. Il était pris dans l'engrenage, il admettait tout, il devenait rhinocéros[138]. »

Sebastian, dans des scènes marquantes, détaille l'escalade de cet « *engrenage* » et le contexte historique de ce décervelage. Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après sa rédaction, son *Journal* s'impose comme l'un des documents humains et littéraires les plus importants sur le climat pré-Holocauste en Roumanie et en Europe de l'Est, sur les conditions dans lesquelles le génocide antijuif a pu se déchaîner.

Mihail Sebastian (pseudonyme de Iosif Hechter) est né en 1907 dans une famille juive de classe moyenne, à Brăila, une ville qu'il a toujours aimée, port du Danube ; il est mort au printemps 1945, un an à peine après l'entrée des troupes soviétiques à Bucarest. (Ce jour-là, il devait parler de Balzac à la leçon inaugurale de l'Université populaire de Bucarest ; il se hâtait quand il fut écrasé par un camion.) Entre les deux guerres, Sebastian s'est affirmé grâce à ses pièces de théâtre, d'un lyrisme ironique (*L'Étoile sans nom*, *Jouons aux vacances*, *Édition spéciale*), et ses romans psychologiques et citadins (*Femmes*, *La Ville aux acacias*, *L'Accident*), d'une ferveur mélancolique[139].

L'activité journalistique de Sebastian est liée à *Cuvîntul*, dirigé par Nae Ionescu, ce qui l'opposa souvent à la presse de gauche et à la presse juive. Sans avoir publié le moindre ouvrage d'importance, Nae Ionescu était un penseur mineur impétueux, s'intéressant à la métaphysique, la logique, la religion. Un personnage charismatique, une sorte de gourou pour les jeunes intellectuels de ce temps, devenu finalement un fidèle de la Garde de fer, mouvement nationaliste d'extrême droite, prétendument « chrétien-orthodoxe ». Bien des années plus tard, en 1967, Mircea Eliade écrivait à propos de son mentor, qui figurait étrangement dans l'*Encyclopédie de la philosophie* (Harper Collins, New York) : « *Dieu, pour Nae Ionescu, est présent dans l'histoire par l'Incarnation […] l'existence humaine ne s'accomplit que dans la mort, la mort comme transcendance.* » Un lecteur roumain lira entre les lignes bien plus qu'une évaluation purement universitaire.

En 1935, lorsque s'ouvre le *Journal*, la puissance de l'Allemagne nazie s'affirmait, l'antisémitisme fleurissait et la menace de guerre se faisait plus aiguë. Mihail Sebastian avait affronté, un an auparavant, en 1934, un immense scandale lors de la publication de son roman, *Depuis deux mille ans*[140]. Construit comme un journal, avec un style quelque peu redevable à l'existentialisme, avec des échos gidiens, le roman suit la crise d'identité d'un jeune intellectuel juif, à une époque où la Roumanie elle-même s'adaptait à grand mal à la modernité. Le narrateur, architecte de profession, analyse l'apprentissage en amitié, en amour, en culture, et le choc de la découverte de l'antisémitisme.

Parmi les personnages qui l'entourent : le fascinant professeur Ghiță Blidaru, critique acharné et passionné des valeurs de la modernité (esquisse de Nae Ionescu), le nihiliste Pârlea (dont le modèle est Cioran), l'architecte « européen » Vieru, le sioniste Sami Winkler, le marxiste S.T. Haim (inspiré par Bellu Silber, un membre pittoresque du parti communiste roumain, qui se trouvait alors dans l'illégalité), l'homme d'affaires anglais Ralph T. Rice. Les dernières lignes du roman sont résignées. Le héros est-il roumain ? juif ? Qui est-il donc ? Contemplant la villa qu'il a dessinée et construite pour son mentor « roumain » Blidaru, le héros semble désormais indifférent à ses racines disparates. Sérénité de la séparation ; acceptation, apaisée, de l'héritage bimillénaire – être un intrus. La maison est exactement ce que ce bâtisseur errant a, depuis toujours, souhaité qu'elle soit : « *simple, propre, calme, le cœur ouvert pareillement à toutes les saisons*[141] ».

L'antisémitisme traditionnel, qui n'avait pas encore pris la forme extrême de la « solution finale », constitue l'arrière-plan du roman. Mais la catastrophe s'inscrivait dans les prémisses, les précédents, comme devait le suggérer la préface de Nae Ionescu que Sebastian lui demanda en 1931, alors qu'il s'attelait au livre. Le préfacier avait guidé ses premières années de journalisme et, en tant que professeur de philosophie religieuse, connaissait bien le judaïsme. Malgré des options politiques de droite, Nae Ionescu avait rejeté, peu auparavant, la « *théorie de l'État national* », avec ses « *absurdités policières* ».

Quand Sébastien acheva son roman, l'Europe avait déjà terriblement basculé à droite. En Roumanie, l'année 1934 était non seulement « antisémite », mais aussi, comme il le dit, « *hooliganique* ». En phase avec

le climat politique, le professeur Nae Ionescu était devenu entre-temps l'un des idéologues de la Garde de fer, appelée aussi Légion, organisation d'extrême droite pour laquelle l'antisémitisme représentait l'arme décisive, dans une sorte de « fondamentalisme » chrétien-orthodoxe, à tendance terroriste.

Ne doutant pas de la droiture et de la fidélité de son vieil ami, Sebastian, en 1934, réitéra courtoisement la demande formulée trois ans plus tôt. Nae Ionescu, le « *Socrate légionnaire* », respecta à son tour sa promesse. Mircea Eliade se souvient dans ses mémoires que Sebastian surgit un après-midi chez lui, pâle, les traits tirés : « *Nae Ionescu m'a remis le texte de sa préface, me dit-il. C'est une tragédie, une véritable condamnation à mort*[142]. » Il n'exagérait pas.

La préface de Nae Ionescu soutient que les valeurs juives et les valeurs chrétiennes sont irréconciliables. Les termes atteignent une rare violence dans la conclusion : le conflit judéo-chrétien ne peut se « résoudre » que par la disparition de la cause, le juif. La définition que l'idéologue de la Garde de fer donnait alors à l'identité roumaine (« *Nous sommes orthodoxes parce que nous sommes roumains et roumains parce que nous sommes orthodoxes* ») ne présentait guère de nouveauté ; elle avait déjà été avancée par de prestigieux intellectuels roumains – mais le contexte historique dans lequel paraissaient ces déclarations incendiaires était dramatique.

Comment oublier ce passage de la préface où Nae Ionescu déclare « Judas » celui qui « *a refusé de reconnaître le Christ-Messie* », ennemi essentiel, irréductible, « *destructeur des valeurs chrétiennes* » ? L'accusation est catégorique, sans appel : « *Judas souffre parce qu'il a engendré le Christ, il l'a vu et il n'a pas cru. Judas souffre parce qu'il est Judas […] Iosif Hechter, tu es malade. Tu es substantiellement malade, parce que tu ne peux que souffrir […] Le Messie est venu – Iosif Hechter – et tu ne l'as pas reconnu […] Ou tu n'as pas vu – parce que l'orgueil t'a mis des écailles sur les yeux […] Iosif Hechter, ne sens-tu pas que le froid et les ténèbres te saisissent ?* » Sebastian était désigné non par son nom de plume mais par celui de sa famille juive (Hechter) et par le symbole de Judas.

L'année hooliganique 1934 vit un scandale à sa mesure. Certains commentateurs jugèrent alors pervers et lâche de publier cette incitation au

génocide comme préface au roman. L'auteur, violemment attaqué par les fascistes et les marxistes, les chrétiens et les juifs, les libéraux et les extrémistes, répondit dans *Comment je suis devenu un hooligan*, essai paru en 1935[143], l'année où commence le *Journal*. L'antisémitisme, qui « *trouve dans les juifs un exutoire à la haine des organismes en crise* », est pour Sebastian à la « *périphérie de la souffrance juive* ». Il ne cesse d'enregistrer dans l'essai de 1935, avec quelque condescendance, les adversités extérieures, ordinaires et mineures comparées à l'ardente « *adversité intérieure* » qui assaille les juifs.

En dépit de toutes les menaces, l'écrivain insiste sur « *l'autonomie spirituelle* » de la souffrance juive. Le judaïsme à ses yeux est une attitude tragique devant la vie. « *Nul peuple n'a avoué avec plus d'intransigeance ses péchés réels ou imaginaires, nul ne s'est scruté plus âprement ni ne s'est condamné plus durement. Les prophètes de la Bible sont les voix les plus véhémentes qui aient jamais résonné sur terre*. » Sebastian voit « *la plaie à vif* » du judaïsme, « *son nerf tragique* » dans la tension entre « *une sensibilité tumultueuse et un sens critique implacable* », entre « *l'intelligence la plus froide et la passion la plus échevelée* ».

Quant à lui, « *un juif du Danube* », comme il aime à se nommer, il se définit clairement : « *Je ne suis pas un partisan, je suis un éternel dissident. Je ne crois qu'en l'homme seul, mais en lui je crois absolument.* » Pour Sebastian, l'individu prime, non la collectivité, comme la mode le voulait. « *La mort de l'individu, c'est la mort de l'esprit critique* » et, finalement, « *la mort de l'homme* ». Son adversaire, c'est « *l'homme en uniforme* ». « *Tu veux une religion ? Voici la carte du parti. Tu veux une métaphysique ? Voici un hymne. Tu veux une passion ? Voici un chef.* » Assoiffé de dialogue et d'amitié, il ne cesse pourtant de faire l'éloge de la solitude : « *Nous ne paierons jamais assez cher le droit d'être seuls, sans demi-souvenirs, sans demi-affections, sans demi-vérités* », affirme l'auteur dans *Comment je suis devenu un hooligan*.

Vis-à-vis de son pays qu'il continue d'aimer pour ses paradoxes, ses contradictions et ses excentricités, Sebastian n'est pas enclin aux louanges. « *Rien n'est sérieux, rien n'est grave, rien n'est vrai dans cette culture de pamphlétaires souriants. Et surtout, rien n'est incompatible…… Le compromis est la fleur de la violence. Nous avons donc une culture faite de*

brutalités et de transactions. » Voilà qui dépeint parfaitement cette époque où complicités et compromis préparaient les violences à venir. Sebastian se remémore la surprise d'un Français, de passage à Bucarest en 1933, devant les « cohabitations » intellectuelles roumaines. Un gardiste notoire « *pris en flagrant délit de tendresse intellectuelle* » pour un marxiste notoire s'explique ainsi : « *Nous ne sommes que des amis. Ça n'engage à rien.* » L'écrivain considère ce « *que* » comme un « *bréviaire de psychologie bucarestoise* ». Une psychologie faite de mélanges et de métamorphoses stupéfiants. « *Une notion totalement absente de notre vie publique, à tous les niveaux : l'incompatible.* » Le terme revient dans le *Journal* : « *L'incompatibilité est une chose inconnue au bord du Danube.* »

Ces notes vont s'avérer prophétiques à mesure que la situation en Roumanie devient plus grave. En 1937, le succès électoral des légionnaires (soutenus par son ami Mircea Eliade) ne laisse place à aucune illusion. « *Tout est perdu* », écrit Sebastian le 21 février. Le gouvernement antisémite, sous la conduite du poète Octavian Goga, introduit dans les discours officiels « l'énergie » – qui dépasse la langue – de nouvelles apostrophes : « *youpin* », « *juiverie* », « *la domination de Judas* ». La révision de la citoyenneté des juifs, leur exclusion du barreau et de la presse sont suivies d'autres restrictions et humiliations.

Le danger monte. L'antisémitisme officialisé devient, progressivement, une distraction populaire bon marché, à la portée de tous. La rébellion légionnaire de janvier 1941 déploie tout un arsenal d'abominations dans une ville terrorisée par des combats de rues et des assassins entonnant des hymnes religieux. « *De nombreux juifs ont été tués dans le bois de Băneasa et leurs corps laissés là, nus pour la plupart. D'autres aux abattoirs de Străuleşti* [144] », note Sebastian le 29 janvier 1941. Quelques jours plus tard, lisant les chapitres concernant les pogroms du Moyen Âge dans l'*Histoire mondiale du peuple juif* de Dubnov, il revient sur ces événements. « *Ce qui glace le sang dans le massacre de Bucarest, c'est sa férocité bestiale. […] les juifs massacrés aux abattoirs de Străuleşti […] Je ne trouve rien de plus atroce chez Dubnov* [145]. »

Les pires pressentiments se réalisent. Avant le déchaînement de ces horreurs, les prémonitions ne manquaient pas. « *Un soir d'anxiété, sans que je me rende compte pourquoi au juste. Je perçois des menaces confuses. La*

porte serait mal fermée, les volets seraient transparents, les murs aussi deviendraient translucides. De n'importe où, à tout moment, peuvent faire irruption chez moi je ne sais quels dangers, dont je connais en fait la présence permanente, mais auxquels je m'habitue en général jusqu'à les oublier. […] On voudrait appeler au secours – mais qui ? » Ce sont les lignes d'un homme traqué (mardi, 14 janvier 1941)[146].

La plupart de ses amis se trouvent, en effet, dans le camp adverse. Que la rébellion légionnaire ait été matée les met dans une rage haineuse. « *La Légion se torch[e] avec ce pays*[147] », dit Cioran, peu après. Sebastian se rappelle à cette occasion que Mircea Eliade, dans des circonstances similaires, avait exprimé la même réaction en des termes plus conventionnels : « *La Roumanie ne mérite pas le mouvement légionnaire* [148]. »

L'instauration en 1941 – approuvée par le Führer de Berlin – de la dictature militaire du général Ion Antonescu, « *obsédé par l'ordre et la loi* », ancien allié de la Légion, n'évite pas les meurtres antisémites. L'été 1941 voit non seulement l'entrée de la Roumanie dans l'offensive antisoviétique, mais aussi de nouvelles atrocités : le massacre de Iaşi et, bien avant les chambres à gaz nazies, la sinistre expérience du « train de la mort » qui tue, par étouffement, dans des wagons plombés et lors d'un interminable voyage sans autre but que la mort, des centaines de milliers de juifs : « *La simple relation de ce qu'on raconte sur les juifs tués à Iaşi ou sur ceux qui ont été transportés en train […] cela dépasse toute parole, tout sentiment, toute attitude. Un cauchemar noir, sombre, fou* », consigne le *Journal*, le 12 juillet 1941[149]. Le carnaval du crime.

Quelques mois auparavant, le 5 avril 1941, Antonescu, le dictateur militaire du pays, avait déclaré à ses ministres : « *Je laisse la foule les massacrer. Je me retire et, après le massacre, je rétablis l'ordre.* » Et en septembre 1941, après le pogrom de Iaşi et l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de l'Allemagne, Antonescu expliquait à un proche collaborateur que la guerre ne visait pas les Slaves mais les juifs. « *Tout le monde doit comprendre qu'on ne se bat pas contre les Slaves, mais contre les juifs. C'est une lutte sans merci. Ou nous gagnons et le monde sera purifié, ou ils gagnent et nous devenons leurs esclaves.* »

À l'automne 1941 commence la déportation en Transnistrie de la population juive de Bucovine. Le 20 octobre 1941, Sebastian écrit : « *Une folie antisémite que rien ne peut arrêter. Nulle part un frein, rien de rationnel. […] Je vois sur les visages des juifs la pâleur de la peur. Je vois se glacer leur atavique sourire d'optimisme, s'éteindre leur vieille ironie consolatrice* [150]. » Le *Journal* rapporte ensuite le recensement des habitants de « *sang juif* », le « *carnage de Bucovine et de Bessarabie* », l'obligation pour les juifs de remettre à l'État des vêtements et à la Communauté de payer aux autorités une somme énorme, l'interdiction pour les juifs d'aller au marché, la confiscation… des skis et des vélos détenus par des juifs. « *Il y a parfois dans l'antisémitisme quelque chose de diabolique, mais là, nous ne baignons pas dans le sang, nous pataugeons dans la mesquinerie* »[151]. Pour un rationaliste tel que Sebastian, le mot « *diabolique* » rend compte de la bestialité de l'antisémitisme « ordinaire » à ce moment-là.

À mesure qu'avance le *Journal*, parmi le sang et les vilenies, pâlissent évidemment « *l'optimisme atavique* » et « *l'ironie consolatrice* ». Mais « *l'adversité intérieure* » juive, « *son autonomie spirituelle* » ? Comme le montrent bien les pages de Sebastian, c'est le naturel humain, incontournable, qui est défini là, nullement quelque aberration autodestructrice. Lorsque l'adversité extérieure est omniprésente, et que l'intérieure semble un luxe à la fois illicite et négligeable, l'introspection critique reste le signe, ô combien essentiel, de la survivance de l'esprit.

L'individu n'étant plus que le membre anonyme d'une communauté menacée, la solitude par laquelle se définissait Sebastian révèle d'autres virtualités, même sans modifier sa substance. « *Nous ne paierons jamais assez cher le droit d'être seuls* » sonne, dans cet état de siège, comme une appréciation pour le moins frivole. Le « prix » de la solitude d'une collectivité, d'un peuple entier, défie les paramètres habituels de la souffrance. L'association intime entre solitude et solidarité engendre doucement une sombre compassion. La solitude, « ancienne » et « privée », se laisse envahir par l'isolement de la communauté persécutée, en une réciprocité obligatoire et meurtrie.

Accablée par la haine et l'horreur, l'écriture de Sebastian conserve la « grâce » de l'intelligence, que le mal ne parvient pas à annihiler. S'identifiant à l'étoile de la minorité captive, à laquelle il a été rendu,

l'écrivain donne corps au vide de l'attente. Il écoute de la musique, lit, écrit, revoit des amis. Tout un pan, plein d'émotion, du *Journal* est consacré à l'amitié, en particulier avec Mircea Eliade, « *le premier et l'ultime ami* ».

Après la « *condamnation à mort* » prodiguée par Nae Ionescu, le « *hooligan* » Hechter-Sebastian ne semble revendiquer rien d'autre que le droit à une parfaite solitude, « *sans demi-souvenirs, sans demi-affections, sans demi-vérités* ». Dans les années qui suivent, bien plus difficiles, il se montre pourtant douloureusement attaché à Eliade, il persévère dans une amitié caractérisée justement par des demi- ou des quarts de souvenirs, d'affections, de vérités. La crise avec Eliade s'aggrave de plus en plus. Dès 1936, l'engagement politique d'Eliade est tout à fait clair. « *Je voudrais éliminer toute allusion politique de nos conversations. Mais est-ce possible ?* », se demande Sebastian. La réponse ne tarde pas : « *Qu'on le veuille ou non, la "rue" nous rattrape et, sous la réflexion la plus anodine, je sens s'élargir la brèche entre nous. […] Je sens entre nous des silences gênants […] je n'arrête pas d'accumuler des désillusions, dont sa signature dans l'antisémite* Vremea » [152]. (*Vremea* – un hebdomadaire plutôt libéral jusqu'au milieu des années 30 – avait « évolué » en accord avec l'esprit du temps.)

Sebastian distingue déjà les options politiques d'Eliade, bien que sa lucidité soit toujours gauchie par l'affectivité et par une vision essentiellement apolitique. En 1937, une « *longue discussion politique avec Mircea* » conduit à cette triste constatation : « *Il était lyrique, nébuleux, il multipliait les exclamations, les interjections, les apostrophes… Je ne retiendrai de tout cela que cette déclaration, enfin franche : il aime la Garde, elle est son espoir, il attend sa victoire…* »[153]. La même année paraît, dans le journal légionnaire *Buna Vestire*, la fameuse profession de foi d'Eliade, intitulée « Pourquoi je crois au triomphe du mouvement légionnaire », qui pose cette question : « *La nation roumaine peut-elle finir sa vie… minée par la misère et la syphilis, envahie par les juifs, dépecée par les étrangers* [154] *?* »

Les humiliations et les menaces qu'endure son ancien ami, *l'étranger* Sebastian, né Hechter, sur le point d'être mis en pièces à tout moment par les « patriotes » locaux, constituent très vite une réponse. Un nouveau dialogue ne mène qu'à une autre confirmation. « *Je lui ai dit que je*

songeais à émigrer. Il a approuvé, comme si ça allait de soi », écrit Sebastian le 16 janvier 1938[155]. Comme si ça allait de soi : le « nettoyage » des juifs était un idéal pour lequel le mouvement légionnaire n'avait cessé de militer.

« *Il suffirait que j'entre dans la pièce pour qu'ils se taisent brusquement* [156]. » On parle d'une certaine façon en présence du juif et tout à fait différemment après qu'il a quitté la pièce. Le 7 décembre 1937, la tristesse qu'on lui mente semble à Sebastian encore plus accablante que la terrible vérité qu'on lui cache : Eliade sillonne le pays, comme « propagandiste » et même comme candidat potentiel de la Légion, lors de la campagne électorale de la Garde de fer. On lui rapporte des propos stupéfiants tenus par Eliade en son absence. En mars 1937, Sebastian apprend que son ami est révolté par « *l'esprit judaïque* » d'un ballet. En 1939, Eliade commente ainsi l'invasion de la Pologne par les Allemands : « *La résistance des Polonais à Varsovie […] est une résistance judaïque. Seuls les youpins sont capables d'utiliser les femmes et les enfants pour faire du chantage, en les jetant en première ligne – ils abusent des scrupules allemands.* » L'exemple de la Pologne, le « *chantage* » juif et les « *scrupules* » allemands le conduisent à des considérations tout aussi avisées à propos de la Roumanie : « *Notre salut ne peut venir que d'une politique pro-allemande. […] Plutôt un protectorat allemand qu'une Roumanie envahie encore une fois par les youpins* »[157].

Les relations de Sebastian avec Eliade se poursuivent pourtant, avec des intermittences, jusqu'au départ de celui-ci en 1940 pour l'ambassade roumaine de Londres où des témoins oculaires le décrivent comme un propagandiste de la Garde de fer. Puis Eliade est envoyé comme diplomate à Lisbonne, où ses convictions légionnaires cherchent d'autres formes d'expression, plus ou moins voilées. Sebastian écrit à propos de la période portugaise d'Eliade : Il est « *plus légionnaire que jamais* » (27 mai 1942)[158]. Après la guerre, Eliade n'évoquera qu'en passant et de façon équivoque sa culpabilité.

Comment Sebastian a-t-il pu conserver son amitié pour quelqu'un avec qui il était devenu « incompatible » ? Comment a-t-il pu devenir lui-même un exemple des ambiguïtés qu'il condamnait ? De toute évidence, il ne pouvait croire cette amitié en mesure de le protéger des dangers

environnants. L'explication, pour nous, est ailleurs. Pour l'être lucide et résigné qu'était Sebastian, l'illusion de l'amitié constituait plutôt une réminiscence réconfortante du passé, de la normalité… Les souvenirs ne demeurent-ils pas, comme le disait le poète allemand Jean Paul, « *l'unique paradis dont nous ne pouvons être chassés* » ? Sebastian affichait en outre un dédain tranquille et détaché pour tout ce qui était idéologique et tribal. L'ambiguïté et ses surprises, venant de lui-même ou de ceux qui l'entouraient, et donc aussi de son ami légionnaire, aiguisaient aussi la curiosité de l'écrivain. Dès 1936, lorsque « *sous la réflexion la plus anodine* » il sentait déjà grandir la « *brèche* » dans sa relation avec « *le premier et l'ultime* » ami, il se demandait : « *Perdrai-je Mircea pour* cela *?* » (c'est nous qui soulignons).

« *Cela* » *!* Cette formulation extraordinaire contient tout son mépris pour la médiocrité de la politique ainsi que son irritation devant la déplorable « erreur » d'Eliade. Ce candide montrera à tous – et se prouvera à lui-même, à l'encontre de tous – qu'il peut, lui, interlocuteur et ami, sauver le coupable. Il est incapable d'admettre que la médiocrité ait gagné de nouveau, contre toute attente, jusqu'à son cher et brillant Eliade, d'admettre aussi qu'entre l'intellectuel et l'uniforme il n'y ait pas seulement « *incompatibilité* », mais une relation plus profonde et subtile d'attraction-répulsion, avide des impulsions et des compensations propres à la vie, aux mystifications et aux tortures, aux excès de toutes sortes.

Tout à fait conscient du gouffre le séparant d'Eliade (un gouffre idéologique, rempli déjà de cadavres), Sebastian note cependant de surprenants moments d'affection qui persistent dans leur amitié moribonde. Il songe sans arrière-pensée aux risques que court son ami dans sa misérable aventure, bien qu'il sente dans sa vie de tous les jours, avec les « camarades » en uniforme de celui-ci, le *froid* et les *ténèbres* menaçants. C'est justement le ton calme et affectueux du récit, le mélange d'horreur et d'ingénuité qui rendent vraiment dévastateurs les portraits d'Eliade, Cioran, Nae Ionescu et des si nombreux intellectuels roumains séduits par le délire nationaliste.

Dans ce contexte historique, l'amitié Sebastian-Eliade devient symbolique de tout ce qui a signifié, dans la relation juif-chrétien, terreur et espoir, ambiguïté et peur, lâcheté et chance, en cette décennie obscène 1935-1945 de l'Europe. Les évasives et stupéfiantes « compatibilités »

roumaines, leur double ou triple jeu avec la complicité et le compromis, ont contribué à l'anéantissement des certitudes morales, et pas seulement morales, offrant des surprises terribles ou généreuses, au contraire. Ainsi pourrait-on expliquer tant les atrocités que le salut, finalement, d'une grande partie de la population juive de Roumanie.

Le *Journal* de Sebastian enregistre, avec anxiété et amertume, les travestissements et les trucages spécifiques. Après l'échec de la rébellion légionnaire de 1941, il voit les anciens fanatiques de la Légion s'adapter avec empressement à la nouvelle donne : « *Du jour au lendemain, ils se renient, changent, atténuent, expliquent, tombent d'accord, se justifient, oublient ce qui leur déplaît, se souviennent de ce qui les arrange* [159]. » Il découvre avec effroi le bilan, selon son ancien ami Mircea Eliade – qui s'était présenté à Londres comme un futur dignitaire de la Légion –, de cette effroyable année, qui vit les massacres épouvantables perpétrés contre les juifs de Iaşi et de Bucarest : « *Deux choses m'ont paru extraordinaires cette année*, écrit Eliade à un ami commun, *l'incroyable faiblesse de l'aviation soviétique et la lecture de Camões* [160]. »

Dans cette atmosphère pourtant cauchemardesque, le *Journal* n'oublie pas les quelques figures lumineuses. Les dominant toutes : Eugène Ionesco. Écoutant dans le parc Cişmigiu un discours de Hitler diffusé à la radio, il se lève en suffoquant : « *Il était plus que pâle – blême.* "Je ne peux pas ! Je ne peux pas !" *Il le disait avec je ne sais quel désespoir physique. […] J'aurais voulu l'embrasser* » (3 octobre 1941)[161]. Sebastian note aussi le message d'une amie : « *J'ai honte, Mihail, j'ai honte parce que tu souffres, et pas moi* [162]. » Il se rappelle, après le massacre antisémite de Iaşi, la réaction de deux professeurs d'université de la capitale moldave. L'un s'était couvert le visage d'« *un geste d'impuissance, de peur, de dégoût* », l'autre n'avait prononcé que ces mots : « *Le jour le plus bestial de l'histoire de l'humanité* ».

En 1944, quand finalement l'armée Rouge entre à Bucarest, les métamorphoses ne sont pas rares. « *Tout le monde s'empresse d'occuper des positions, de faire valoir des titres, d'établir des droits. […] le goût du pamphlet le dispute en moi à une espèce d'écœurement désarmé* », écrit Sebastian, devant « *l'imposture éhontée, la sinistre comédie que je vois*

jouer »[163]. Après le carnaval sanglant, la débauche burlesque des farces opportunistes.

L'odyssée de Sebastian se termine là où elle a commencé. Se proclamant en 1934 « *juif du Danube* », le héros du roman *Depuis deux mille ans* déclarait, au nom de l'auteur : « *Je voudrais connaître, par exemple, la législation antisémite qui pourrait abolir en moi ce fait irrévocable : je suis né au bord du Danube, dans une contrée que j'aime. […] Contre mon goût judaïque des catastrophes intimes, le fleuve a dressé l'exemple de sa royale indifférence* [164]. » En 1943, l'écrivain s'interroge : « *Retournerai-je auprès de ces gens ? La guerre passera-t-elle sans rien briser ? Sans rien introduire d'irrévocable, d'irréductible, entre ma vie "d'avant" et celle de "demain"* [165] *?* » En 1944, il se prépare à abandonner « *l'éternelle Roumanie, où rien ne change* [166] ». La façon dont il décrit sa rencontre avec un capitaine juif de l'armée américaine nous laisse deviner l'aventure à laquelle il songe : « *Il est jeune, plein de vitalité, bon, simple, il s'intéresse à nous en tant que juifs, il s'intéresse à la démocratie et à sa réalité. Un homme. Une nouvelle figure. Quelqu'un* [167]. » Mais l'espoir de quitter, enfin, « *la contrée du Danube* » vole en éclats lors de l'accident mortel du 29 mai 1945. Mihail Sebastian avait trente-huit ans. La mort lui épargne l'expérience du « bonheur obligatoire », après guerre, dans la prison communiste de son propre pays.

La publication du *Journal* de Mihail Sebastian produisit une onde de choc en Roumanie. Plusieurs éditions furent épuisées et les commentaires ne tarissent pas. Le texte semble avoir provoqué une véritable « catharsis » dans une société qui hésitait ou même se refusait à reconnaître l'implication de la Roumanie dans l'Holocauste, la responsabilité, avant et pendant la guerre, des autorités du pays dans cette tragédie, une société où la critique de la tradition nationaliste dans la culture est parfois considérée comme un acte antipatriotique, voire un blasphème. « *Il est impossible de rester le même quand on le lit. Le problème juif devient votre problème. Une honte incommensurable recouvre tout un pan de la culture et de l'histoire nationales, et son ombre vous gagne* », écrit Vasile Popovici, un écrivain de Timişoara, la ville où éclata la révolte anti-Ceauşescu de 1989.

Ceux qui sont disposés à faire de la tragédie juive leur propre problème ne sont pourtant pas foule. Pour un nombre significatif de voix

publiques, l'Holocauste n'est qu'un « *détail* » (comme le disait Jean-Marie Le Pen) de la dernière guerre mondiale. Même ceux qui reconnaissent la dimension de la catastrophe ne semblent pas toujours prêts à admettre ce que révèle cette tragédie. On le voit clairement dans le débat concernant le maréchal Antonescu, le dictateur militaire du temps de l'alliance avec l'Allemagne nazie, auquel le Parlement a rendu hommage en 1991 et qu'on honore, aujourd'hui, dans de nombreux lieux publics en Roumanie[168]. Lorsqu'un intellectuel roumain distingué, de tendance démocratique, était intervenu, il y a quelques années, dans le débat sur la réhabilitation de Ion Antonescu, il soutenait que l'accent porté de façon « *exclusive, accaparante* » sur la politique anti-juive du dictateur « *empêchait la science, en l'occurrence, l'histoire, de faire son devoir objectivement et honnêtement* ». Dans la polémique soulevée par la parution du *Journal* de Sebastian, les voix « agacées » par ce nouveau témoignage de poids, prolongeant de façon excessive, pour beaucoup, les discussions sur l'Holocauste, ne manquèrent pas. On exprima des doutes, comme il fallait s'y attendre, sur l'authenticité du texte, on spécula sur la subjectivité de tout journal. Tout cela pour ne pas affronter l'évidence de ce qu'écrivait Sebastian. Et, ce qui n'est pas pour surprendre, même les rares identifications à la souffrance juive prirent une drôle de tonalité. Au printemps 1997, le directeur de Humanitas, éditeur du *Journal* de Sebastian, tint une conférence au titre poignant, « *Sebastian, mon frère** », devant la communauté juive de Bucarest. Une déclaration de sympathie que le conférencier motivait par ses propres souffrances pendant et après le communisme. Mais une analogie qui ne laissait plus place à une réelle condamnation de l'antisémitisme et de l'Holocauste ou à une analyse honnête de la « *faute heureuse* » d'intellectuels tels que Eliade, Cioran, Nae Ionescu, Noica.

Dans un éditorial intitulé « La chasse aux sorcières », le directeur de l'importante revue *România literară* déplorait l'opprobe public poursuivant Céline et Hamsun, comme la campagne « *israélienn*e » contre Eliade, le récent débat en France sur le passé légionnaire de Cioran, sans oublier les « *exagérations* » du *Journal* de Sebastian. Cela bien que la condamnation publique (loin d'être unanime) de Céline et Hamsun n'ait pas empêché la reconnaissance de leur talent littéraire, et que leur culpabilité n'ait pas été

non plus nécessairement liée à leurs écrits, mais à leur collaboration avec les nazis. Décrivant le commentaire critique dans une société ouverte comme une « chasse aux sorcières », et le comparant à la répression communiste à l'encontre de la vie intellectuelle, l'éditorial de *România literară* prônait un amalgame choquant.

Citons un texte qui tranche avec ces dérapages et ambiguïtés, et que l'on doit à un autre intellectuel roumain d'envergure. Petru Creția affirmait, en 1997, que « *le plus monstrueux, après l'Holocauste, c'est la persistance, même minime, de l'antisémitisme* ». Se référant au *Journal* de Sebastian et aux vieilles ou nouvelles « compatibilités », Petru Creția écrivait : « *Je connais des personnages publics qui, tout en affichant une morale sans tache, une attitude démocratique impeccable, une sage pondération, assortie chez certains d'une solennité pompeuse, sont capables, en privé ou non, d'écumer de rage contre les juifs, ici et aujourd'hui. J'ai constaté, de mes yeux, la fureur soulevée par le* Journal *de Sebastian et le sentiment de profanation à l'égard de certaines valeurs nationales que provoquaient les révélations si calmes, si attristées et indulgentes de ce témoin impartial, souvent angélique.* » Ce texte a paru quelques jours avant la mort de cet homme de lettres distingué et bon chrétien, non dans une revue de large diffusion, mais dans le journal *Realitatea evreiască* de la communauté juive de Roumanie.

Que pouvons-nous conclure de la lecture de Sebastian et de sa carrière posthume ? Au moins que la marche « en avant » de l'Europe de l'Est doit être appréciée selon ces critères : sera-t-elle capable de moderniser les structures politiques et économiques, mais aussi de déchiffrer l'histoire récente et de faire toute la vérité ? Ce n'est pas une tâche aisée, mais c'est, surtout et avant tout, la mission des intellectuels, plus que des hommes politiques.

Les fondements de l'avenir tiennent à la qualité et à la probité de l'appréhension du passé.

(Texte paru dans The New Republic*,*
Washington, D.C., le 20 avril 1998)

Traduit par Odile Serre

NOTES[I]

134 . Mihail Sebastian, *Journal (1935-1944)*, traduit du roumain par Alain Paruit, © Stock, 1998, 2007 ; Editura Humanitas, Bucarest, 1996.

135 . Mihail Sebastian, *op. cit.*, p. 347.

136 . Victor Klemperer, *Mes soldats de papier. Journal (1933-1941)*, traduit de l'allemand par Ghislain Riccardi, Seuil, 2000 ; *Je veux témoigner jusqu'au bout. Journal (1942-1945)*, traduit de l'allemand par Ghislain Riccardi, Michèle Kiintz-Tailleur et Jean Tailleur, Seuil, 2000.

137 . Eugène Ionesco, *Notes et contre-notes*, Gallimard, coll. « Folio essais », 1966, p. 286.

138 . Eugène Ionesco, *Antidotes*, Gallimard, 1977, p. 95-96.

139 . Mihail Sebastian, *Théâtre* (*Jouons aux vacances*, *L'Étoile sans nom*, *Édition spéciale*, *L'Île*), traduit du roumain par Alain Paruit, préface de Georges Banu, L'Herne, 2007 ; Mihail Sebastian, *Femmes*, traduit du roumain par Alain Paruit, L'Herne, 2007 ; *L'Accident*, traduit du roumain par Alain Paruit, Mercure de France, 2002. *La Ville aux acacias* (*Oraşul cu salcîmi*) est inédit en français.

140 . Mihail Sebastian, *Depuis deux mille ans*, traduit du roumain par Alain Paruit, Stock, 1998.

141 . *Ibid.*, p. 333.

142 . Mircea Eliade, *Mémoire I, 1907-1937. Les Promesses de l'équinoxe*, traduit du roumain par Constantin N. Grigoresco, Gallimard, p. 396.

143 . Mihail Sebastian, *Cum am devenit un huligan* (Comment je suis devenu un hooligan), Editura Universală Alcalay, Bucarest, 1935.

144 . Mihail Sebastian, *Journal*, *op. cit.*, p. 280.

145 . *Ibid.*, p. 282-283.

146 . *Ibid.*, p. 268-269.

147 . *Ibid.*, p. 276.

148 . *Ibid.*, p. 276.

149 . *Ibid.*, p. 336.

150 . *Ibid.*, p. 383.

151 . *Ibid.*, p. 394.

152 . *Ibid.*, p. 88.

153 . *Ibid.*, p. 112.

154 . *Ibid.*, p. 128.

155 . *Ibid.*, p. 139.

156 . *Ibid.*, p. 111.

157 . *Ibid.*, p. 208.

158 . *Ibid.*, p. 432.

159 . *Ibid.*, p. 283.

160 . *Ibid.*, p. 403.

161 . *Ibid.*, p. 373.

162 . *Ibid.*, p. 347.

163 . *Ibid.*, p. 534 et p. 541.

164 . Mihail Sebastian, *Depuis deux mille ans*, *op. cit.*, p. 330-331.
165 . Mihail Sebastian, *Journal*, *op. cit.*, p. 504.
166 . *Ibid.*, p. 547.
167 . *Ibid.*, p. 552.
168 . Entre-temps, un décret présidentiel a calmé les ardeurs de ceux qui voulaient immortaliser publiquement Antonescu.

I . . Les notes sont de la traductrice, sauf la note 35.